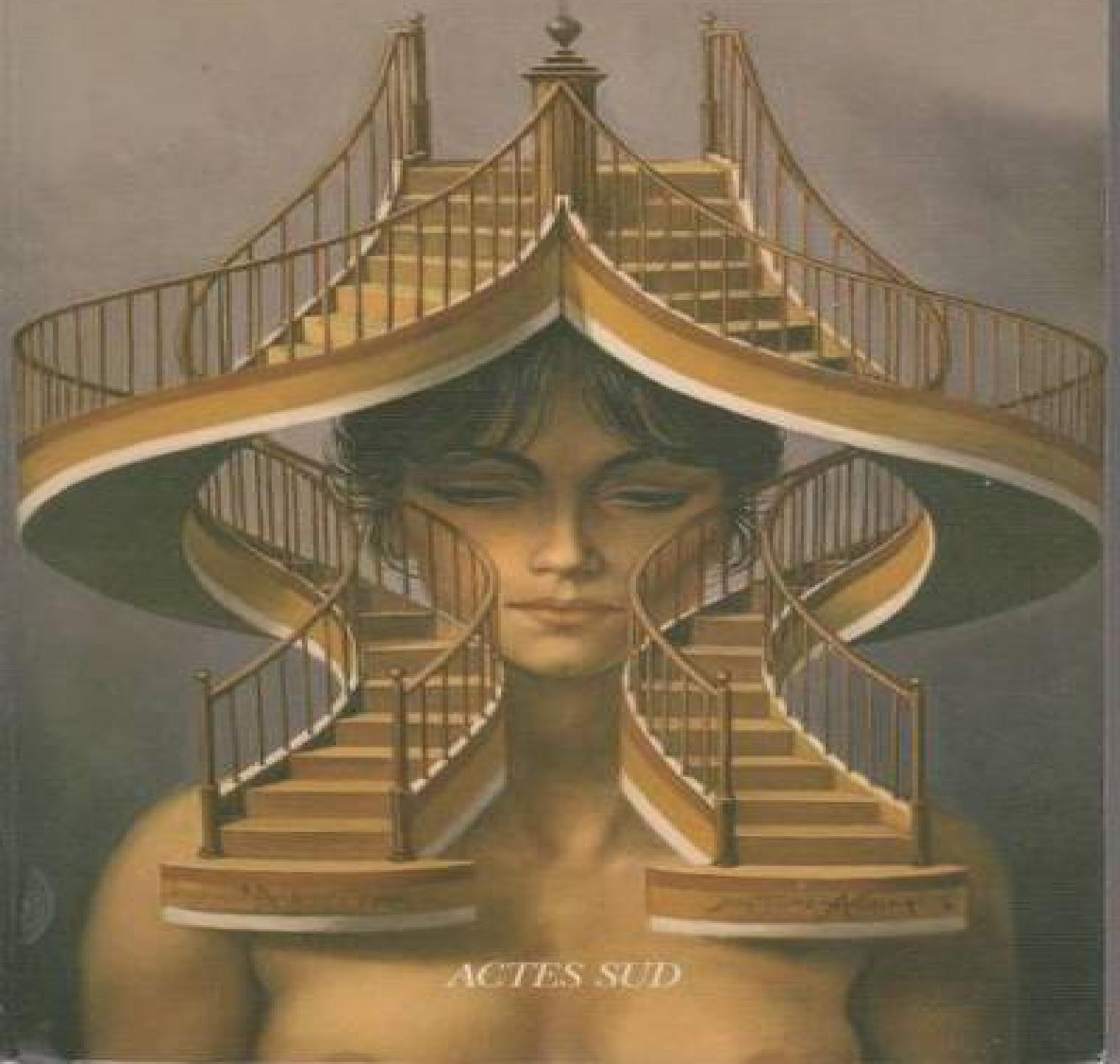


JOSÉ CARLOS SOMOZA

https://t.me/livres_2020

Daphné disparue

Version française de l'espagnol par Marianne Miller



José Carlos Somoza

Daphné disparue

Septembre 2008

Traduit de l'espagnol par Marianne Millon

En réfléchissant à ceci, la signification de la fable d'Apollon et de Daphné m'est brusquement apparue : heureux, ai-je pensé, qui peut saisir dans une seule étreinte le laurier et l'objet même de son amour.

ANDRÉ GIDE, *Les Faux-Monnayeurs*
(Gallimard, 1925).

I

LE CHAOS

Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue.

Tout commença par cette phrase. C'était le début d'un paragraphe. Je l'avais écrit mais je ne m'en souvenais pas, car j'avais perdu la mémoire après l'accident. En fait, mes souvenirs de ce dernier jour se limitent à ce que d'autres en ont écrit dans la presse. Il survint la nuit du mardi 13 avril 1999. Mon Opel fut pulvérisée en allant s'encastrer dans un pilier en béton sur l'autoroute M30 de Madrid, mais je n'eus pas une égratignure. On me transporta dans une clinique privée, on me fit des analyses, et à partir de là je commençai à exister. Au début, tout était une masse amorphe et chaotique aux limites floues. Puis j'ouvris les yeux et je vis un œuf. C'était le visage d'une infirmière. Je rectifie : d'un médecin. Elle s'appelait Dolores. Je le sais parce que je l'ai noté dans mon carnet. Autour de Dolores, il y avait une chambre, la deuxième chose que je vis. Et comme dans la chambre il y avait une fenêtre, la troisième chose fut le monde. Aucun de ces trois éléments ne me sembla valoir la peine. Toutefois, j'étais vivant et indemne. Seule ma mémoire avait été amputée.

Un jour, Œuf Dur (ce fut le surnom que je donnai à Dolores en secret) me déposa un livre entre les mains. "Lisez le rabat", dit-elle. Sous la photo d'un homme très laid, aux cheveux châtain, aux lunettes rondes et à la barbe courte et compliquée, se détachait un petit paragraphe. Il disait que Juan Cabo était né à Madrid le 13 avril 1964 et avait suivi sa famille en Amérique latine. Ensuite, il était revenu à Madrid et, après avoir obtenu son doctorat de philologie classique à l'Université autonome et enseigné un temps le latin et le grec dans un lycée, il avait commencé à écrire. À cette date, il avait

publié trois romans : *Je ne suis pas celui qui me regarde dans le miroir* (1989, accessit du prix Bartleby Le Plumeur), *Légère rencontre* (1991, finaliste au même prix), et *L'Homme du samedi* (1995, prix Bartleby Le Plumeur). Son succès lui avait permis de se consacrer entièrement à la littérature. Fin du paragraphe. Je vérifiai que le barbu de la photo et moi étions la même personne.

J'étais Juan Cabo. Je l'appris en le lisant.

— Ah, j'aimerais que vous me le dédicaciez, s'il vous plaît, sourit Œuf Dur, c'est un roman inoubliable.

— Je voudrais bien, répliquai-je, et nous nous mêmes tous les deux à rire.

Il s'agissait de la cinquième édition de *L'Homme du samedi*, publiée par Salmacis. D'une écriture qui devait être la mienne, je rédigeai : "Je dédie ce livre à Dolores", et je signai avec un paraphe qui devait être le mien. J'employai le terme de "livre" au lieu d'"œuvre" car – au stade actuel de mes connaissances – il me semblait plus logique d'offrir le contenant que le contenu. *L'Homme du samedi* consistait avant tout en un livre avec une photo de moi en couverture. "Ne vous inquiétez pas. Vous vous rappellerez peu à peu", dit Dolores. Elle me recommanda un exercice très simple : noter les faits et les personnes qui attireraient mon attention les jours suivants. Ainsi, affirma-t-elle, j'éviterais la progression de l'amnésie. Tous les étudiants le savent : on mémorise mieux par l'écriture que par un simple effort mental. Les écrits restent. Et elle me remit un carnet avec une couverture noire. Je remarquai que les pages avaient été préparées pour ce genre d'activité, car elles étaient divisées en deux colonnes comportant chacune une épigraphe : à gauche, "Faits", à droite, "Personnes". Elle me demanda de noter quelque chose au bas de la première colonne. Je réfléchis un instant et écrivis :

1. J'ai failli me tuer en voiture le jour de mon anniversaire.

Très bien, c'était un "fait", sans aucun doute. Et dans "Personnes" ? J'avais commencé à noter :

1. Œu

Mais je le rayai immédiatement.

1. ~~Œu~~ Dolores : la première personne dont je me souvienne.

Dolores apprécia que je la mentionne. Ses joues blanches ovoïdes rougirent. "Mais ajoutez deux ou trois petits mots descriptifs au nom de chaque personne. Comme ça, vous les retiendrez plus facilement." J'essayais de ne pas employer les deux seuls "petits mots descriptifs" que son aspect me suggérait. Je jure que je ne voulais pas l'insulter : son visage, crépi et elliptique, aux cheveux clairsemés ramassés en un chignon minuscule, me faisait vraiment penser à un œuf. Mais je soupçonnais Dolores de ne pas l'entendre ainsi. Elle lirait et se fâcherait. Notre relation en serait mutilée pour toujours. Juste ces deux mots, griffés par l'encre dans la blancheur du papier, et tout un édifice de confiance mutuelle s'écroulerait. Ce n'était pas la même chose de les dire que de les écrire, car les écrits restent. Je pensai soudain à un puissant magicien qui, d'un simple geste de son stylo magique, pourrait modifier les sentiments d'autrui. Embarrassé, j'ajoutai finalement : "Blouse blanche." Elle se mit à rire : "C'est tout ? – Vous êtes si timide !" Quand elle partit, j'ouvris le carnet et écrivis : "Œuf Dur." Je me sentis beaucoup mieux. Je découvris que quelque chose en moi n'était pas satisfait tant que je n'avais pas réussi à écrire ce que je souhaitais *vraiment*.

Et à cela on remarquait, sans doute, que j'étais écrivain.

Je passai une semaine à l'hôpital. On m'injectait des produits, on me faisait des analyses, on introduisait ma tête dans de curieux appareils. Les visites furent interdites "pour ne pas me perturber", disaient-ils. Surtout, ils agitaient des

papiers autour de moi. La clinique était un pigeonnier de papiers sens dessus dessous. Mon identité et ma santé étaient écrites sur plusieurs d'entre eux, et les médecins avaient l'habitude de les interroger eux plutôt que moi. "Comment se sent-il aujourd'hui ?" leur demandait le docteur de garde – même s'il feignait de me poser la question –, et mes papiers répondaient par ma pression artérielle ou le compte rendu d'une radiographie. Peu importait ma réponse : ils étaient beaucoup plus sincères ou exacts. Les infirmières les lisaient et souriaient ou faisaient la grimace. Les vigiles les promenaient d'un endroit à l'autre. Les femmes de ménage les respectaient. Quand ils se perdaient, je cessais d'exister. "Quelqu'un a-t-il vu les papiers de ce monsieur ?" Cela m'angoissait à tel point que je participais à leur recherche. Parfois, pendant que je restais au lit, ils les posaient sur mon ventre, me transformant ainsi en bureau de mes propres papiers. Un jour, je sortis du cabinet de toilette et les trouvai sur le canapé. "Attendez, ne vous asseyez pas, il y a les papiers", me dirent-ils. Je pensai qu'ils n'allait pas tarder à m'agrafer et à me ranger dans un dossier, et que mes papiers porteraient mon pyjama et mes lunettes. Ils s'appelaient "histoire clinique", ce qui me semblait être le nom le plus approprié du monde, et chaque jour de nouvelles feuilles s'ajoutaient à mon "histoire clinique" comme s'il s'agissait d'un calendrier inversé.

Le lieu où je me trouvais était situé aux environs de Madrid, et se composait de deux petits bâtiments : l'un au toit pointu, l'autre en forme de parallélépipède. Je pus constater qu'il y avait très peu de patients. Je passais le temps à remonter les couloirs labyrinthiques, vêtu d'un pyjama couleur ciel d'automne et enveloppé dans mon silence et dans ma barbe. La seule lecture disponible était les journaux, et grâce à eux je remontai le fil de mon accident. Les photos montraient une voiture tordue de façon obscène, et le visage d'un homme barbu, mon propre visage, identique au portrait qui figurait sur les rabats de mes livres.

Œuf Dur, qui devait être un médecin très important, me rendait visite tous les matins et m'interrogeait. J'étais un romancier à succès, je m'en souvenais ? Non. J'habitais avec

une vieille bonne dans une villa de Mirasierra, je m'en souvenais ? Non. Un jour, elle se présenta avec d'autres papiers. "Lisez ça", me demanda-t-elle. C'était un résumé de ma vie écrit par elle avec des renseignements glanés ici et là, car je n'avais ni famille ni amis intimes qu'elle aurait pu consulter. Je les lus au lit. J'appris que mes parents étaient morts au Pérou, que j'avais hérité d'une petite fortune qui m'avait permis de m'installer à Madrid ; que j'avais écrit une thèse sur les *Métamorphoses* d'Ovide ; que je n'avais pas de "relations sentimentales connues" ; que je ne sortais pratiquement pas de chez moi ; que ma bonne s'appelait Ninfa (elle avait soixante-huit ans, précisait Œuf Dur, peut-être pour que je ne me fasse pas d'illusions) et mon éditeur, Eduardo Salmerón. C'était tout. De deux choses l'une, pensai-je : ou ma vie avait été vraiment merdique, ou Dolores était un très mauvais écrivain. Certains points de la narration auraient pu être amusants, émouvants ou sublimes, mais ma doctoresse les avait gâchés par une prose fade. De fait, je m'endormis en lisant ma propre vie : j'avais à peine dépassé l'adolescence quand mes yeux commencèrent à se fermer. Je fis un rêve. Je rêvai que je déchirais ces feuilles, que je me laissais pleuvoir à torrents sur les morceaux et soufflais comme le vent, *fffff*, en choisissant les bouts que mon souffle dispersait. Ainsi, jusqu'à former une histoire écrite à la première personne par un auteur fictif. Cela constituait l'histoire de ma vie, et elle était divisée en chapitres truffés de surprises pour que personne ne puisse s'ennuyer en les lisant. Je me réveillai au milieu de la nuit, et en bougeant je sentis une chose crépiter sous mon derrière. C'étaient les feuilllets. J'avais écrabouillé ma vie sous mes fesses. Je les déchirai alors vraiment et les jetai dans la corbeille.

Le jour de ma sortie, il pleuvait des cordes. C'était au matin du jeudi 22 avril. Je notai dans "Faits" :

2. Sortie après huit jours d'hospitalisation.

Un taxi m'attendait à la porte de la clinique pour me ramener chez moi. À la réception, on me remit un dossier qui

contenait les papiers de mon “histoire clinique”, les papiers de ma vie — un exemplaire tout neuf —, le carnet à couverture noire et le papier de la facture — le dernier, mais non des moindres, même si une aimable secrétaire au sourire magnifique me dit que ma maison d’édition avait pris tous les frais en charge. Les adieux ne furent pas particulièrement émouvants. Œuf Dur m’embrassa sur une joue. Quelques employés agitèrent des feuilles blanches. Ensuite, la pluie effaça tout. “Quelle tempête, on dirait la fin du monde”, remarqua le chauffeur. Et je pensai : “Pour moi, c’est le début.”

Ninfa, la vieille bonne péruvienne qui s’occupait de la maison, m’attendait sur les marches de la porte d’entrée. On l’avait appelée de la clinique pour lui annoncer mon retour. “Mon petit, mon petit... Vous ne vous souvenez pas de moi ? C’est moi, Ninfa”, murmura-t-elle en me prenant dans ses bras. “Si, un peu”, mentis-je pour ne pas lui faire de peine. C’était une femme maigre, affectueuse et affectée. Elle avait l’air perpétuellement effrayée par quelque chose. Ce qui m’impressionna le plus dans son corps émacié fut ses yeux, immenses et tremblants, comme faits de peur coagulée. Je notai ce détail dans mon cahier.

2. Ninfa : grands yeux effrayés.

— Aïe, monsieur, Sainte Vierge, vous êtes trempé, disait-elle. Bien sûr, du taxi à la porte !...

Elle m’accompagna à ma chambre, qui se trouvait à l’étage supérieur, et me donna un peignoir en soie. Elle m’avertit que si je ne me changeais pas tout de suite j’allais attraper une pneumonie. Son affection était émouvante et collante à la fois. Elle ne quitta pas la pièce pendant que je me déshabillais. Elle n’arrêta pas de parler non plus. Elle s’était fait tellement de souci pour moi ; quelle horreur, la nuit de l’accident, quand la police avait appelé, et quel soulagement d’apprendre ensuite que j’allais bien. Maintenant, les choses pourraient continuer comme avant ; elle avait veillé sur la maison en mon absence,

et mon bureau était préparé pour que je me mette au travail dès que je m'en sentirais la force. Je la remerciai. J'écrivis "maternelle" à côté de "grands yeux effrayés" dans le résumé de sa personne.

Quand je revins au rez-de-chaussée, le téléphone sonna. C'était Eduardo Salmerón, mon éditeur. "Je sais que tu ne te souviens pas de moi, mais ne t'inquiète pas, l'important est que tu te remettes", dit-il. Sa voix débordait à flots : puissante, magnifique, d'empereur lointain. À travers le torrent olympien de ses paroles, je l'imaginai robuste, grand, les cheveux blancs. Il était tout ça (il se décrivit ensuite) et, de surcroît, aveugle. "Oui mon petit : je suis non-voyant", insista-t-il, comme s'il considérait que cette circonstance devrait me surprendre. Même dans un monde aussi récent que le mien, je perçus l'impact de son pouvoir. Il s'agissait sans aucun doute d'un homme très puissant. Il confirma que les frais de la clinique étaient réglés, mais je n'avais pas à l'en remercier : c'était ce qu'il faisait avec tous ses "petits". Je soupçonnai cependant que cela ne lui déplaisait pas que je l'en remercie un peu. "Maintenant tu dois penser que les médias vont s'acharner sur toi." Il allait pourtant veiller à ce que personne ne me dérange (surtout les journalistes). Quant à mon amnésie, elle ne devait pas m'inquiéter. "Les souvenirs finiront bien par revenir : l'important est d'affronter l'avenir, mon petit." Il prit congé en m'annonçant que, le dimanche, la maison d'édition participerait aux commémorations du Jour du livre en présentant une nouvelle collection au Parque Ferial, et qu'il convenait que j'y assiste. Il m'appellerait. Il raccrocha.

Je notai, sous "Personnes" :

3. Salmerón : aveugle, puissant.

La vie. Elle commençait à s'étirer avec une lenteur d'anaconda. Une fois passée la catastrophe – et la pluie –, il restait la vie, dense, flottante, crottée. Quand je finis de parler avec mon éditeur, je décidai de la parcourir. Ma vie, c'était ma maison : deux étages, quatre chambres et un jardin avec une

piscine. D'après ce que me dit Ninfa, je l'occupais depuis sept ans, et ce fut ce que je signalai comme troisième "Fait" :

3. Maison de Mirasierra : depuis sept ans.

Je sortis dans le jardin. L'herbe était boueuse à cause de la pluie, et j'écrasai le cylindre flexible d'un ver de terre. Les feuilles des lauriers ressemblaient à des articles de bijouterie. Un parfum de fleur et de terre humide rafraîchissait l'atmosphère. J'épiai le rectangle saphir de la piscine à travers la haie de roseaux, que la brise transformait en xylophone chinois. J'en conclus que je menais une vie aisée, ce qui me contenta un peu. Je fis un tour complet et entrai par la porte arrière. Je me sentais nerveux sans savoir pourquoi, l'inquiétude m'aiguillonnant comme un taon. J'allai dans le bureau, examinai les étagères et allumai l'ordinateur, mais je ne trouvai pas de journaux personnels ni d'autobiographies ; pas de photos de proches non plus, de portraits ou de correspondance. Juste des livres – même pas les miens : c'étaient les souvenirs d'autres –, des ouvrages classiques en latin et en grec. Je constatai que mes connaissances professionnelles et mondaines étaient intactes dans mon cerveau. Je veux dire que je savais qui était Ovide, je me rappelais parfaitement les langues mortes et je connaissais l'endroit où j'habitais. La seule chose que j'ignorais était mon passé. Dieux et déesses de l'Olympe, éprouvai-je la tentation de prier, qui suis-je ? Je me sentais seul. Je ne savais comment m'occuper. Je songeai à ressortir dans le jardin, à aller faire un tour en ville, ou à dormir. J'eus l'intuition que je pouvais réaliser les trois choses à la fois. En fait, j'avais déjà commencé : mes yeux étaient deux bâillements ouverts sur le monde. Et mon âme... Je me sentais comme si quelqu'un m'avait volé ma mascotte préférée, cette génisse jeune et bondissante qui nous fait gambader et rire au bord de la tragédie. Une sensation d'ennui insupportable m'envahissait, et je ne me rappelais même pas quelle astuce j'employais auparavant pour ne pas m'ennuyer.

Ce fut alors que je remarquai le sac en toile cirée.

Il se trouvait par terre, à côté de la porte du bureau. Il était couleur goudron, ondulé comme un chat. Il portait le logo de la Guardia Civil affectée à la circulation, et une étiquette attachée à l'anse disait : “Effets personnels de Juan Cabo trouvés dans sa voiture.” Je baissai la fermeture Éclair et trouvai un carnet à la couverture noire très semblable à celui qu'on m'avait donné à la clinique. Il n'y avait rien d'autre dans le sac. Je fus étonné. J'ouvris le carnet et, à la première page, je surpris ce paragraphe écrit de ma main, six lignes à peine. Il portait la date et l'heure : 13 avril 1999, 20 h 30.

Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue. J'écris en dînant au restaurant *La Floresta Invisible*[\(1\)](#). Elle occupe une table solitaire en face de la mienne et j'observe son dos nu – en raison de l'échancrure prononcée de sa robe noire – et ses cheveux châtain clair relevés en chignon. Sa silhouette est

Cela s'arrêtait là. Les pages suivantes étaient vierges. Je relus le paragraphe. Je le lus à plusieurs reprises.

À bien y regarder, cela n'avait aucune importance. Cela pouvait signifier des milliers de choses. Mais tout commença ainsi.

Dans mon cahier, comme quatrième “Fait”, je notai :

4. Paragraphe de la femme inconnue.

Je passai le reste de l'après-midi à méditer sur l'énigme. La date et l'heure ne laissaient aucun doute : j'avais écrit cela peu avant d'écraser la carrosserie de ma voiture contre le mur de l'autoroute. Ma bonne me précisa que la nuit de l'accident j'étais sorti dîner pour fêter – seul – mon anniversaire (juste châtiment, semblait me dire son regard, pour avoir abandonné le nid du foyer). Je consultai les pages jaunes et l'encart y figurait, bordé de branches de laurier. Au-dessous : “Restaurant de l'écrivain amateur.” Le lieu, malgré son nom

ridicule, était réel. Et le reste ? Il ne devait rien présenter de spécial, pensai-je : en dînant, j'avais vu une femme particulièrement belle, et j'avais été si ému que j'avais décidé de le consigner par écrit. Ensuite... Que s'était-il passé ensuite ? Tout cela avait-il un lien quelconque avec mon accident ?

Mais une autre possibilité plus étrange m'inquiétait. "Un instant ! Je ne dois pas oublier que je suis écrivain ! Cela peut être, simplement, le début d'un roman !" (Je reconnus même que j'aurais aimé lire un roman qui aurait commencé ainsi : "Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue.")

Le dilemme était insupportable. Je penchais pour la première hypothèse : cela avait l'air si *réel*, si *urgent*... Mais pourquoi m'étais-je arrêté à "Sa silhouette est" ? Avais-je cessé d'écrire pour tenter de l'aborder ? Mon inspiration s'était-elle tarie ? "Quoi qu'il en soit, je dois savoir la vérité, je dois la savoir, je vais la savoir." Et, sentant une impulsion soudaine, je me proposai d'aller le soir même à *La Floresta Invisible*.

II

LA FLORESTA INVISIBLE

J'attendis que le soir tombe. J'en parlai alors à Ninfa. Là, au sombre balcon de ses longs sourcils, je vis se pencher la peur. Mais elle haussa les épaules sans répliquer. "Vous êtes adulte, vous savez ce que vous avez à faire", signifiait sa grimace. Cette réaction me surprit et je ne sus que faire. J'ignorais si dans ma vie passée j'avais l'habitude de la rassurer chaque fois que je sortais dîner, ou si je lui disais que je rentrais bientôt, ou si simplement je ne me souciais pas d'elle. J'optai pour ne rien ajouter de plus, pris une douche, choisis un costume sombre et appelai un taxi. Le chauffeur était très jeune, et il s'excusa de devoir consulter en permanence le répertoire des rues : il venait d'obtenir sa licence, avoua-t-il, et son père, chauffeur lui aussi, lui avait prêté sa voiture. "J'ai emprunté le corps de Juan Cabo, et maintenant j'aurais besoin d'un répertoire des rues pour savoir où aller", pensai-je. Mais je supposai que c'était une pensée typique d'écrivain, et je me l'ôtai de la tête. Nous traversâmes la M30, de sinistre mémoire. J'avais heurté une voiture quelque part sur cette autoroute au retour du restaurant. "Pourquoi ? me demandai-je. Étais-je ivre ? Excès de vitesse ? Accident fortuit ?" La nuit était chaude et éclairée de véhicules et de publicités, mais la rue de *La Floresta Invisible*, proche d'Alcalá, rivalisait avec la pénombre. Nous arrivâmes quand 22 heures sonnaient. Pendant le trajet, j'avais sorti mon carnet et noté le cinquième "Fait" :

5. J'ai dîné au restaurant le soir de mon anniversaire.

Le vestibule était une pièce aux murs peints en rouge et or comme un incendie, celle du fond était décorée avec un

tableau représentant une aube impressionniste. La carte, dressée dans un coin sur un pupitre en fer forgé, ne m'attira pas. Un escalier descendait vers le local, d'où provenait la mélodie dansante d'un orchestre de saxophones. Je m'engageai sur les marches en m'arrêtant pour lire les noms des portraits qui étaient accrochés des deux côtés : William Faulkner, Marcel Proust, James Joyce, Léon Tolstoï, Juan Cabo. "Fichtre, celui-ci, c'est moi." C'était la même image que j'avais vue sur les rabats des livres et dans les journaux. Je supposai que c'était le mieux que l'art de la photo pouvait tirer d'un visage comme le mien. Je ne fus pas trop surpris de me trouver à côté d'auteurs aussi célèbres : j'avais perdu la mémoire, j'ignorais donc si j'étais génial. Je l'étais peut-être, ou je l'avais été, mais pour le savoir je devrais le demander aux autres.

La salle, pas très grande, se trouvait au bas de l'escalier. Un serveur m'accompagna avec révérence à une table et me remit une carte reliée en cuir. La décoration centrale attira mon attention. C'était un petit ours de métal qui se dressait sur ses pattes arrière en embrassant un bouquet de roses en papier blanc. Chaque table avait des fleurs différentes : je reconnus des pensées, des marguerites et des œillets pour les plus proches, toutes, invariablement, en papier blanc. J'examinai les roses avec curiosité. Le papier avait la texture d'un feuillet A4 et chaque pétales contenait de courtes phrases : "Qu'est-ce que la poésie ?" demandait l'une. Une autre répondait : "Dis-tu en fixant ma pupille de ta pupille bleue." Je les écartai avec la délicatesse d'une abeille et décryptai quatre rimes complètes de Bécquer. Évidemment, les fleurs des autres tables devaient citer d'autres auteurs. Une décoration raffinée pour *La Floresta Invisible*, certes, pensai-je.

Je regardai autour de moi. Il n'y avait pas beaucoup de clients – pour la plupart des hommes solitaires – mais presque tous écrivaient. Les contempler était fascinant : ils coupaient la viande ou le poisson, portaient un morceau à leur bouche, posaient les couverts, prenaient le stylo, qui était blanc et avec un capuchon courbe, et le faisaient patiner sur la feuille comme un cygne sur l'eau glacée. L'opération se répétait après la gorgée de vin ou l'hygiène de la serviette. Des lampes

placées stratégiquement permettaient à chaque table de bénéficier d'une lumière propre. À ce moment, un type à la silhouette allongée et avec un grand nez s'approcha et me serra la main comme s'il voulait m'extraire une salutation en actionnant un levier.

— Monsieur Cabo, quelle joie de vous revoir parmi nous !... Nous avons tellement regretté votre accident !... C'était terrible, terrible, terrible !... Mais quelle joie de vous revoir parmi nous !

Sa tenue noire et le contraste imitant une pie de la chemise blanche semblaient l'identifier comme le maître d'hôtel, mais il affirma être "le responsable". Il s'appelait Felipe. Ses regards en coin, ses grimaces et une veine qui battait sur son front me firent penser qu'il était inquiet. Je compris cependant que c'était moi qui l'étais, et que la cause de mon inquiétude c'était lui. Il se comportait comme s'il avait connu un secret de valeur et évalué ma capacité à le lui soutirer. Je m'aperçus qu'il ignorait tout ce qui avait un rapport avec mon amnésie, ou feignait de l'ignorer.

— Vous avez fait votre choix ?

— Non, pas encore, merci.

— Vous voulez les feuilles maintenant, ou plus tard ?

— Les feuilles ?

— Oui. — Et la veine sur son front se transforma en point d'exclamation. — Où vous nous avez fait l'honneur d'écrire quelque chose l'autre soir.

"Demandez-nous du papier et un stylo plume et écrivez ce que vous voudrez en savourant nos suggestions. Puis nous conserverons votre texte en prévision d'une éventuelle publication." C'étaient les termes de l'en-tête de la carte. Cela semblait être la coutume des lieux, et je compris pourquoi il y avait tant de convives occupés à cette tâche. Inutile d'être très perspicace pour se douter que j'avais pu écrire quelque chose concernant l'inconnue sur ces feuilles. Je les demandai, avec un menu très simple. Le responsable fit une révérence et s'éloigna. Un serveur ne tarda pas à m'apporter un plateau

avec un stylo et un classeur en cuir noir avec une étiquette sur laquelle on lisait : "Juan Cabo. 13 avril. Soir." Je l'ouvris et trouvai des feuilles de format A4 réunies par des anneaux métalliques. Seule la première semblait avoir été remplie. Je reconnus mon écriture.

Je ne peux pas m'empêcher de la regarder. Elle occupe une table solitaire en face de la mienne. Je suis tombé amoureux d'elle...

Je fis une pause dans ma lecture et fermai les yeux. Mon cœur commença une chevauchée intime, sans but. Dans les haut-parleurs, quelqu'un chantait *Amour, amour, amour* et je sentis que la tête me tournait. La chevauchée continuait, palpitante, et je l'accompagnai de deux tics que j'étiquetai comme ancestraux (même si, bien sûr, je ne m'en souvenais pas) : un furieux pianotage de mon pouce droit contre mon nez et un très léger tremblement du genou droit. J'étais peut-être tombé amoureux ? Je n'en étais pas sûr. J'allais devoir continuer à lire pour le savoir. Je me risquai toutefois à anticiper le reste. Je pressentais une belle description physique et une déclaration foisonnant d'adjectifs. Reprenant mon souffle dans cette course fougueuse, je baissai le regard vers la feuille. Mais à ce moment une main l'éclipsa avec le premier plat. C'était une soupe de lettres. Je refermai brusquement le dossier, gêné par l'interruption. Un I, un D, un autre I, un O, et un T flottaient à leur libre arbitre dans le bouillon, mais je refusai d'accepter le mot que, avec la rapidité d'une anagramme résolue, me suggéra cette combinaison hasardeuse de pâtes graphiques. Après en avoir goûté deux cuillerées, je revins à ma feuille.

Je ne peux pas m'empêcher de la regarder. Elle occupe une table solitaire en face de la mienne. Je suis tombé amoureux d'elle... Pourtant, à première vue, elle semble comme les autres... Que peut avoir cette sculpture que n'ont pas les autres ? Les feuilles de

laurier ? C'est peut-être l'ours. L'ours aliène mes sens. Pelage en argent, museau en laque de Chine... Oh, Tours a quelque chose qui me rend amoureux ! Il est plein de fantaisie !

C'était tout. La feuille était écrite d'un seul côté. Les autres montraient le bord neigeux du papier vierge. Je lus plusieurs fois le texte, déconcerté. L'espace d'un instant, je ne pus rien faire d'autre que de lire. Après, même pas ça : juste la posture. "Le lecteur stupéfait", aurait pu s'intituler la statue que j'étais devenu. Qu'avais-je voulu dire par cette stupidité sur l'ours ? S'agissait-il d'un symbole occulte, d'un code, d'un goût personnel ? J'observai les ours des tables proches et étudiai attentivement celui de la mienne, mais je ne leur trouvai rien de spécial. La silhouette était médiocre, presque ridicule ; elle avait le triste air de clone de tout objet fabriqué en série. J'avais sans doute voulu plaisanter en écrivant cela, ou alors il s'agissait de simple littérature.

— Tout va bien, monsieur Cabo ? demanda le responsable en s'approchant avec le sourire.

— À peu près, répondis-je.

— Un problème que nous pourrions vous aider à résoudre ?

L'homme se penchait, raide et sombre, à mon oreille. Son long nez et son costume sombre lui donnaient un curieux air de corbeau. Je lui demandai s'il se souvenait de la place que j'occupais la fois précédente.

— Je ne pourrais pas l'oublier, même si je le voulais, répondit-il. Là, à la table 12. Quel dommage que ce soir-là ait été celui de votre accident !...

Je remarquai que la seule table qui se trouvait face à la 12 était ornée de branches de laurier blanches. Le texte ne mentait pas sur ce point : il y avait des branches de laurier sur la table d'en face. Il s'agissait de la 15, d'après le responsable. Je lui demandai s'il se souvenait de la femme qui avait occupé la table 15 ce soir-là. Je lui parlai de la robe noire, du dos nu, du chignon. Et j'ajoutai : "Elle était très séduisante." J'ignorais ce

dernier point, car le paragraphe du cahier s’interrompait, précisément, au début de la description de sa silhouette. Mais je supposai que jamais je ne serais tombé amoureux d’une femme qui n’aurait pas été séduisante. Si elle existait, alors mon amour avait existé, et si mon amour avait existé, elle était séduisante. Par une simple propriété mathématique dont j’avais oublié le nom, comme ma biographie, il était démontré que l’existence et la beauté de cette femme étaient indissolublement unies.

— Vous vous souvenez d’elle ? demandai-je.

Il s’excusa. Il se souvenait très bien de moi, affirma-t-il, mais pas des autres clients. Je pensai qu’il n’avait pas tort. Après tout, j’étais un homme célèbre et elle une femme inconnue. Alors j’eus une idée. Je sortis un billet de mille⁽²⁾ de mon portefeuille.

— Je vais vous demander une chose très étrange, mais vous êtes tellement aimable...

— Demandez-moi ce que vous voudrez, déclara-t-il, acceptant le pourboire.

Je lui expliquai mon amnésie et le priai de me raconter tout ce qu’il m’avait vu faire ce soir-là. “Tout ?” demanda-t-il. “Tout ce dont vous vous souvenez”, précisai-je. Il ouvrit démesurément les yeux. Sa veine battait comme mon cœur quelques instants plus tôt. Il commença à accepter et à sourire en même temps, la tête oscillant de haut en bas, les lèvres se distendant vers les extrémités. Les degrés d’oscillation et de distension grandissaient simultanément. “Vous ne pouviez pas mieux tomber, parce que je l’ai écrit”, dit-il. Et il sortit de sa veste un carnet à la couverture noire semblable à celui que j’avais trouvé dans le sac en toile cirée. Il y notait, assura-t-il le visage empourpré, les événements les plus importants de sa vie. Mais le cahier avait à peine été utilisé. En réalité, ma présence le soir précédent avait constitué le premier événement important de sa vie, de sorte que l’on pouvait affirmer que je l’avais étrenné. Et il l’ouvrit à la première page pour que je le constate.

Effectivement, malgré une calligraphie nerveuse et difficilement lisible, la phrase initiale semblait déclarer :

JUAN CABO est venu !!!

Et elle était entourée de gribouillis et soulignée trois fois, comme un titre. Au-dessous s'étendait un texte monstrueux et hybride, moitié mots, moitié ratures. "Je vais vous le lire, si vous permettez. Continuez à manger pendant que je vous le lis", dit-il. J'avais perdu l'appétit, mais je feignis de prendre une autre cuillerée de soupe et mordillai un peu de pain. Debout à côté de moi, Felipe, le carnet à la main, commença à déclamer. En réalité, il ne lisait pas : il glosait. Il s'excusa en alléguant la longueur excessive de ses notes. Tout le paragraphe précédent semblait consister en un chant de louange à la divinité pour lui avoir accordé la chance de me connaître. Parce que j'étais "le célèbre auteur de *Légère rencontre* et le gagnant du Bartleby Le Plumitif, prix, ajoutait-il, qui n'avait été remis que trois fois et avait malheureusement disparu du panorama littéraire espagnol après moi". Il me donna enfin le premier renseignement objectif : mon arrivée s'était produite vers 21 h 30. Il poursuivit :

— Je vous ai proposé les feuilles, mais vous ne vous décidiez pas... Vous m'avez dit quelque chose comme : "Laissons le travail pour plus tard..." Vous avez commandé la même chose qu'aujourd'hui... Ensuite, il y a un blanc... Oui, je crois me rappeler que je me suis retiré pour m'occuper d'autres clients... Alors vous m'avez appelé. En m'approchant, j'ai remarqué une chose étrange. Je vais vous la lire. Et il le fit, imprimant à sa voix le ton dramatique adéquat : "M. Cabo avait le regard fixé sur un point en face de lui, comme s'il avait été fasciné par quelque chose ou quelqu'un. Alors, d'une voix balbutiante, il m'a dit..." — Il s'arrêta pour s'excuser pour la "voix balbutiante". Je le priai de ne pas s'inquiéter et de poursuivre sa lecture. Il reprit. — "... d'une voix balbutiante, il me dit : « S'il vous plaît, apportez-moi les feuilles. » Oh, M. Cabo est inspiré ! pensai-je. C'était

l'explication la plus logique de son regard minéral et de son air mystique...”

— Et qu'est-ce que je regardais, Felipe ? Vous avez fait attention ? demandai-je, sur un ton fortuit.

— Attendez, écoutez ça. Et il poursuivit : “M. Cabo s'était mis à regarder et son visage tout entier avait changé. Ses pupilles lançaient des éclairs. Les commissures de ses lèvres s'aventuraient à ébaucher un sourire timide. Un filet brillant de salive...”

— Mais qu'est-ce que je regardais, Felipe ?

Le brave homme s'impatientait de mes interruptions. Il était évident qu'il souhaitait me montrer la virtuosité de sa prose.

— Je ne sais pas, répondit-il sèchement. Laissez-moi poursuivre. Il sauta une page et continua. “Quand je lui apportai les feuilles, M. Cabo ferma à demi les yeux...” Qu'en pensez-vous ? J'aime cette phrase. Et il la répéta. “M. Cabo ferma à demi les yeux, prit le stylo et se mit à écrire avec lenteur, possédé par la transe hermétique du créateur. Pendant ce temps, il fermait à demi les yeux dans la direction de ce qu'il regardait...” Ah, là, je me suis répété. Il fit une nouvelle pause, sortit un stylo et raya quelque chose.

— Mais qu'est-ce que je regardais, Felipe ? insistai-je, essayant de faire en sorte que ma voix ne révèle pas l'anxiété croissante que j'éprouvais.

Il réfléchit un instant.

— Maintenant que je m'en souviens, j'étais presque sûr que vous regardiez *quelque chose* à la table 15.

— Et vous ne savez pas ce que c'était ? — Malgré mes efforts, l'irritation altérait mon ton. — Un objet ? Une personne ? N'avez-vous pas tourné la tête et suivi la direction de mon regard ?

Il m'observa en silence, fronçant les sourcils au-dessus de la jugulaire.

— Monsieur Cabo, finit-il par dire : je ne regardais pas là où vous regardiez mais dans votre direction. J'essayais de capter votre expression pour la décrire, à la manière de... toute proportion gardée et dans la mesure de mes modestes possibilités, bien sûr... des grands paragraphes de Marcel Proust... Je vous avouerai que ma passion pour Proust ne connaît pas de limites. Écoutez bien ce que je dis après... “Tout en écrivant, M. Cabo ne cessait de relever la tête pour regarder devant lui et obtenir, de ce qu'il regardait avec tant de délices, l'inspiration directe de ses mots, car c'était comme si ce qui était regardé, ou ce que M. Cabo regardait, gouvernait ses gestes sur le papier, et, en même temps, comme si ce qui était regardé par M. Cabo était, par le seul fait d'être regardé par M. Cabo, un produit direct de son inspiration perso...”

Ma main cessa de tapoter mon nez pour attaquer la table. Les lettres de la soupe dansèrent.

— Mais qu'est-ce que je regardais, Felipe ! éclatai-je. Souvenez-vous ! Qu'est-ce que je regardais ? Vous avez bien dû le voir, enfin !

Je compris que j'avais provoqué un petit désastre. Quelques clients tournèrent même la tête pour nous observer. Le responsable me fixait, très raide. Je lui demandai de m'excuser et le priai de continuer sa lecture. Il s'exécuta, mais de mauvaise grâce, avec un air de dignité offensée. Il tourna rapidement deux pages et récita sans intonation, à toute vitesse. Je parvins à sélectionner les données suivantes : en demandant la note, j'avais écrit quelque chose dans un cahier qui m'appartenait ; je m'étais arrêté soudain, j'avais rangé le stylo et le carnet, m'étais levé, avais payé en liquide, laissé un pourboire substantiel et couru vers l'escalier, “comme si j'avais suivi quelqu'un qui s'en allait” (et sur ce point l'espoir me fit sourire, mais Felipe ajouta tout de suite : “ou comme s'il s'était rappelé quelque chose ; comme s'il fuyait quelque chose qui le poursuivait ; ou comme si une idée lumineuse avait agité les ailes en lui”). Le récit s'achevait sur ces mots : “Au revoir, monsieur Cabo, lui ai-je dit. Revenez vite, monsieur Cabo. Vous m'avez appris ce que cela signifie que d'être un grand écrivain.”

Après cette dernière phrase, il referma le carnet et se plongea dans un silence digne. “C'est tout, semblait-il vouloir me dire. Maintenant c'est votre tour. Crucifiez-moi si vous le souhaitez.” Un serveur mit la pause à profit pour abandonner le deuxième plat : faux-filet avec des pommes de terre découpées en forme de lettres. Mais l'habileté du cuisinier n'était parvenue à créer que des A et des H.

— Très bien. Je piquai un A et un H, puis un autre A et un autre H. Vous écrivez très bien, Felipe.

Il eut une étrange réaction, comme s'il avait douté de mes véritables sentiments. Il se rengorgea et fronça les sourcils.

— Je vous rappelle, monsieur, que je ne suis pas curieux. Le poème assure que la corneille devint noire parce qu'elle était curieuse⁽³⁾. Si les pierres parlaient, dit le proverbe, Dieu sait ce qu'elles diraient. Mais je ne suis pas une pierre, donc je ne parle pas. Je ne peux pas non plus deviner l'avenir. Je vis heureux et je n'envie personne. Personne, monsieur. Excusez-moi.

Et après avoir dit cela, il fit une révérence et s'éloigna. Je sortis le cahier de la clinique et m'empressai de lui consacrer le quatrième poste, intitulé “Personnes” :

4. Felipe : un long nez, insupportable, fou.

Je me sentis beaucoup mieux. Même si je ne retrouvais pas la mémoire, ce carnet me servirait au moins à m'épancher.

Une voix féminine commença à chanter *Anxiété* dans un très mauvais enregistrement où l'on entendait “Anété”. Je pensai que je me retrouvais à la case départ. Le récit du responsable était ambigu : j'avais pu contempler une femme fascinante, ressentir une inspiration subite ou dissimuler une colique soudaine. Tout était possible et même probable, à en juger par ce texte. Et l'ours me déconcertait. Je brassai diverses explications : que c'était un paragraphe ironique ou symbolique ; qu'il s'agissait d'une note pour un roman expérimental ; que c'était une plaisanterie, que ce n'était rien.

Soudain, quelque chose me frôla la joue. Un nez. La brusque réapparition de son propriétaire me fit presque sauter sur mon siège.

— Mais enfin, si ce que vous désirez, c'est savoir qui occupait la table 15 ce soir-là...

— C'est exactement ça, dis-je.

— Rien de plus facile. Vous voyez ce monsieur ? — Il désignait un vieil homme chauve avec de grosses lunettes et un air humble qui inclinait sa grosse tête, comme un taureau tranquille, sur les feuilles posées sur un guéridon dans le fond. — Il s'appelle Modesto Fárrago et c'est un de nos meilleurs clients. Il vient chaque soir et décrit tous les convives, table par table. Venez avec moi. Je vais vous le présenter.

III

CE QU'ÉCRIVIT MODESTO FÁRRAGO

— M. Juan Cabo, M. Modesto Fárrago.

Nous nous serrâmes la main et le vieil homme m'invita à m'asseoir. Les feuillets s'entassaient sur la table. L'ours enlaçait des jacinthes en papier. Je lui expliquai le problème sans donner trop de détails, en pensant qu'il hésiterait à laisser un étranger consulter ses notes. Mais il fut ravi d'apprendre que quelqu'un souhaitait lire ce qu'il avait écrit, et il demanda à Felipe les feuilles du 13 avril. Pendant que nous attendions, il me proposa un verre de vin, et les serveurs apportèrent mon deuxième plat à sa table. J'eus le temps de connaître mon interlocuteur : c'était un vieillard robuste, presque entièrement chauve, à la tête en forme de melon, des pattes neigeuses et le teint très bronzé. L'armature voyante des lunettes dénonçait une myopie non moins noire, mais celle-ci ne semblait pas interférer dans son travail. Il affirmait être un concierge à la retraite et ne pas avoir changé de métier, en fait : il continuait à tout regarder "comme un serpent, sans ciller", et à raconter aux autres ce qu'il voyait.

— Je suis né à Ciudad Real.

Il fit une pause, comme s'il voulait me donner le temps d'assimiler cette donnée. Puis :

— Je n'écris pas, vous savez, je décris. J'ai parcouru la moitié de l'Espagne et j'ai vu énormément de choses. Je fais partie de ces personnes nées pour regarder et refléter ce qu'elles voient... Je m'y suis cassé les dents. Chacune a son histoire, ajouta-t-il. — J'ignore s'il parlait toujours de ses dents. — Ça oui, je le jure sur la très Sainte Vierge, je n'ai jamais rien regardé qui soit interdit ou condamnable. Il y a des choses qui ne doivent pas être vues, et des choses que l'on voit mieux les

yeux fermés. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... Je veux dire que l'important est d'écrire, pas de fouiner. Je m'assieds et j'écris. C'est pour cela que je viens ici chaque soir, car ici je peux le faire sans offenser personne. Les gens vont au restaurant pour être vus, vous ne croyez pas ?

Et en disant “vous ne croyez pas” il souriait avec tendresse et son visage adoptait une expression de bonté manifeste qui, mystérieusement, semblait légitime. Comme si, à force de regarder sans passion, Modesto était devenu une chose que l'on pouvait entièrement connaître juste en la regardant de façon dépassionnée. Je devais m'efforcer de penser que ce n'était pas le cas, que cette niaiserie tranquille possédait plus de deux dimensions. Aucune âme ne se montre nue, à la disposition de nos yeux : cela, je le savais malgré mon amnésie. Dans ses clins d'œil, dans son langage apparemment improvisé, cette Salomé devait se réserver au moins un petit voile. Mais ses tendres sourires m'incitaient à le résumer. Et j'écrivis, pendant qu'il ne regardait pas, dans “Personnes” :

5. Modesto : myope, “gentil grand-père”.

Ma seule concession au scepticisme fut les guillemets. Pendant ce temps, un serveur avait apporté un dossier semblable au mien mais pourvu de l'étiquette : “Modesto Fárrago. 13 avril. Soir.”

— Eh bien, lisez ce que vous voudrez, dit le vieil homme en me le remettant. Si cette femme est venue ici, elle doit être *là*.

Il y avait une trentaine de feuillets écrits des deux côtés. L'écriture était lisible mais monotone, fruit d'une intense quoique routinière expérience, comme celle du bricoleur qui place toujours les vis de la même façon, à la fois irrégulière et parfaite. Les descriptions précédées du numéro de table, de la première à la dernière. Chaque convive se voyait attribuer un seul paragraphe. Si un autre client avait occupé la même place, il lui était attribué un nouveau paragraphe sous une épigraphe identique. Évidemment, il y avait des tables consacrées aux

clients assidus – comme Modesto lui-même, qui occupait la 2, la seule qu'il ne décrivait pas –, et Fárrago les expédiait en quelques lignes. Parfois il connaissait même leur nom. Par exemple, à la 5 :

Table 5

Le désagréable Gaspar Parra revient pratiquer son sport favori. Je le vois : il demande ses feuilles et il attend l'arrivée de sa première proie.

La table 5 se trouvait près de la nôtre. Un individu chauve et émacié se dressait derrière, écrivant avec parcimonie tout en savourant un verre de prunelle. C'était peut-être Gaspar Parra, même si j'ignorais quel était le "sport favori" auquel Modesto faisait allusion. Je tournai la page, repoussant après la découverte de la table 15. Pendant ce temps, je mortifiais du pouce le bout de mon nez et ma jambe droite déchaînait son séisme particulier.

À la 7 :

Table 7

Le même individu au visage mou qu'hier et avant-hier est venu. Il n'arrête pas de regarder.

De temps en temps, vraiment de temps en temps, il écrit.

Je crus l'identifier dans le sujet de ce soir-là. Ce devait être lui, car son visage, en effet, semblait fondre en traits mous, comme un sac vide, à peine soutenu par l'agrafe d'une grande moustache noire. Il était vêtu de gris, avec un gilet et une cravate. En ce moment, il tordait la tête dans notre direction, et, bien que la distance et les lumières m'empêchassent de le savoir avec une certitude absolue, j'étais presque sûr qu'il nous regardait – ou *me* regardait. Mais je cessai de lui prêter attention. Je m'approchai de la table-objectif, lus avec une

rapidité lente, avec ce rythme vers l'avant, et à la fois vers l'arrière, de qui ne souhaite pas, et en même temps désire, trouver ce qu'il cherche. Pour la 9, le texte était extrêmement sobre

Table 9
Grisardo, le poète.

Le neuvième guéridon était situé dans un coin, envahi d'ombres, mais je parvins à distinguer, tapi, un jeune homme aux longs cheveux. Grisardo ? Aucune importance. Je sentais les paumes de mes mains humides de sueur. L'éventualité de ne pas trouver la description de cette femme m'exaspérait. Cependant, l'éventualité inverse m'irritait également. Dans le premier cas, elle n'existerait pas ; dans le deuxième, étant donné la position des tables, Modesto avait dû voir *son visage*. Mais le vieil homme, tout bon observateur qu'il était, manquait totalement d'imagination. La beauté, je m'en apercevais maintenant, ne peut être décrite : il faut l'inventer. La position et la taille d'un nez ou la géométrie des yeux sont des données inutiles ; on ne parvient à raconter la beauté qu'avec les adjectifs. Et Fárrago les employait avec méfiance, comme s'il ne les aimait pas, et uniquement pour disqualifier. Si elle avait été là, ou existait, parce que, étant donné la nature de la situation, *être là*, dans ce cas, équivalait à *être*, je lirais sa description. Mais je ne savais pas ce que je préférais : affronter son inexistence ou l'énumération crue et inclément de son aspect.

Soudain, à la table 12, je dus m'arrêter à nouveau, freiné cette fois par la même tentation qui nous immobilise devant un miroir.

Table 12
À 21 h 30, un type mince et de petite taille, le dos voûté, aux cheveux châtain clair et au visage très étrange, presque un masque : un gros nez, des yeux

globuleux, une barbe à l'air postiche, de grosses lèvres et des lunettes rondes. Felipe le saluait avec beaucoup d'effusion. En s'asseyant à table, le type se tapote le bout du nez avec le pouce, geste qu'il répète fréquemment.

En arrivant à la dernière phrase, je m'aperçus que je me tapotais le bout du nez avec le pouce. Ce fut comme de me voir reflété dans un miroir tenu par des mains étrangères. Comme si entre ces mots et ma mine il existait un pont de la taille d'une feuille de papier. Un délire subit me conduisit à réaliser la sottise suivante : je tendis les doigts et touchai la douce calligraphie de Modesto. Je crus sentir que je palpais un objet pas très différent de mes propres doigts ou du bout de mon nez : un bout de mon nez, aussi éloigné qu'on voudra, mais qui m'appartenait aussi. Fárrago ajoutait :

Il ôte ses lunettes pour en essuyer les verres, et je constate que ses yeux sont loin d'être laids.

Je ne crois pas que celui qui lira cela (toi, lecteur, si tu es là, à moindre distance du papier) pourra imaginer l'effet que provoqua en moi cette dernière et définitive ligne. Jusqu'alors, j'avais pensé que la description de Modesto était correcte "de son point de vue". En lisant que mon visage était un "masque", je ne m'offusquais pas (j'approuvais) mais ajoutais mentalement : "De son point de vue." Cependant, quand j'arrivai à "ses yeux sont loin d'être laids", je cessai de réciter cette petite note mentale et assumai la phrase comme une vérité évidente, une déclaration profondément impartiale, étrangère au "point de vue" de son auteur. "Si cet homme le dit, il doit avoir une bonne raison", pensai-je. Et j'éprouvai presque la tentation de l'en remercier.

Je parvins enfin à tourner la page.

Table 13, un homme solitaire. Table 14, un couple.

Table 15...

À peine six lignes. Personne n'a jamais lu six lignes avec autant de ferveur.

Table 15

Oh, je suis resté bouche bée en la voyant ! Quelle beauté, quelle sveltesse, quelles courbes, quelle harmonie ! Elle est ronde, comme les autres, avec sa parure de lauriers en papier, mais quelle table ! Elle a été vide toute la soirée, et cela m'a permis de la contempler à loisir. Quelle belle table ! Vide, mais pleine de fantaisie !

La plaisanterie me semblait maintenant excessive.

— Ce n'est pas possible !

Je sortis la feuille du dossier et la montrai à Modesto, exaspéré.

— Mais non, enfin ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de table ? Ce n'est pas possible, bon sang !

Quand je parvins à me contenir, je constatai que le vieil homme n'avait même pas regardé la feuille que je lui montrais. Il m'observait en souriant, les yeux serrés au fond du tunnel vitreux de ses lunettes, mais son irritation me parvenait avec une netteté identique à celle de la puanteur de vin de son haleine.

— Écoutez, excusez-moi. — Le ton était glacial. — Vous êtes peut-être un grand écrivain, je ne le nie pas. Mais en ce qui concerne mon métier laissez-moi donner mon avis. Je fais ça depuis toujours, je vous l'ai dit. Je raconte ce que je vois, monsieur. Ne venez pas me dire maintenant que "ce n'est pas possible"...

Je balbutiai une excuse, mais il n'y avait déjà plus moyen de l'arrêter.

— Écoutez-moi bien, je n'invente rien ! Je laisse ça aux écrivains ! Alors faites très attention à ce que vous dites...

Il était de plus en plus irrité, il se voûtait, il élevait la voix, sa mâchoire ressortait comme un entonnoir, la torréfaction naturelle de sa peau s'assombrissait avec des teintures rouges. Les gens autour de nous commençaient à grossir les rangs de ce public curieux qui ne manque jamais dans les petits scandales. Je décidai de garder le silence, et sa colère diminua un peu. Il vida un autre verre, s'essuya avec la serviette et ce ne fut qu'alors qu'il prêta attention au texte.

— Voyons, qu'est-ce qui "n'est pas possible" ?

Je désignai le paragraphe. Il ôta ses lunettes et plongea le nez sur la feuille. À ce moment, Felipe s'approcha.

— Tout va bien, monsieur Cabo ?

Mais je n'eus pas le temps de répondre. Fárrago avait levé la tête, le visage écarlate, les lèvres tremblantes.

“Nom de... bredouilla-t-il, Ce n'est pas de moi !
Quelqu'un d'autre a écrit ça !”

IV

LE MYSTÈRE

Je ne savais pas encore qu'il y en avait un, bien sûr. Un mystère que j'allais devoir affronter. L'écrivain accepte avec effort les énigmes de la réalité : nous sommes si habitués à en inventer les arcanes que nous finissons par la confondre avec l'imagination. Mais pour toi c'est tout le contraire, lecteur. Reconnais-le : tu souffres de l'anxiété bachique de l'insolite. Le simple fait que les pages futures sont un secret te pousse à avancer. Parce que tu percevais déjà depuis le début de cette chose, qui n'est pas un roman, ni une chronique royale, ni rien qui y ressemble – je trouverai bien un nom pour la définir –, ce que je ne compris que longtemps après : tout au long coule, opalin, profond, le canal ineffable du mystère. Je le sus quand je lus – comme tu l'as fait, comme l'a fait Modesto – attentivement. Car la lecture ne répond pas à nos questions, mais les éclaire.

À ce moment, je ne percevais toutefois qu'un mensonge insolite. Modesto s'était levé et vociférait que quelqu'un avait modifié ses notes sur la table 15. Un serveur de petite taille s'était placé entre Felipe et lui, comme un mur protecteur. La musique avait cessé. Les plus curieux s'approchaient pour examiner la feuille en question. Je reconnus parmi ces derniers le chauve et émacié Gaspar Parra. Le papier passa de main en main.

— C'est ton écriture, Modesto, disait Felipe.

— C'est possible ! Mais ce ne sont pas mes phrases !

— Eh bien...

— Merde, puisque je te le dis ! Je le sais mieux que toi, non ?

La voix de Parra, grave et respectable, fit taire les murmures.

— Ici on apprécie ta patte, Modesto... La description est sarcastique, très caractéristique de ton style...

Fárrago lui arracha la feuille des mains, ôta ses lunettes et courba sa myopie sur le texte.

— “Oh, je suis resté bouche bée en la voyant”, lut-il sur un ton moqueur. “Quelle beauté, quelle sveltesse, quelles courbes... Elle a été vide toute la soirée, et cela m'a permis de la contempler à loisir...” – Ses mains tremblaient. – Cela a été écrit par un anormal ! Moi, j'aurais dit : “La table a été vide toute la soirée” et basta !

— Et c'est ce que tu dis, mais tu l'enjolives avec des phrases ironiques... répliqua calmement Parra.

— Je ne suis pas ironique, merde !

— Eh bien, Modesto... Parfois, quand tu bois...

Des cris philologiques éclatèrent. L'alcool prédispose-t-il à l'ironie ?

Une jeune fille en costume cannelle, la taille svelte, un ruban bleu dans les cheveux et des airs de professeur réfuta l'hypothèse avec un sérieux absolu. Un homme gros et chevelu la reprit. Un débat s'engagea. Mais je compris soudain que Modesto et Parra souhaitaient donner libre cours à une aversion mutuelle et enfouie. À la fin, les vérités éclatèrent dans la bouche, comme des cigarettes factices.

— Que sais-tu de ce que j'écris, Gaspar ! Tu n'y connais rien en littérature ! Tu déshabilles les femmes du restaurant dans tes feuilles, mon vieux !...

La révélation du “sport favori” de Parra fit perdre à ce dernier son sourire impartial. La jeune fille au ruban bleu cessa brusquement de citer Umberto Eco et adressa à la personne visée un regard funèbre. Le silence revint, mais tous semblaient avoir une immense envie de parler, et j'en déduisis que c'était à cela que l'on remarquait qu'il s'agissait d'écrivains inédits. Modesto ornait le vice de son collègue avec des détails de plus en plus complexes : “Tu décris les

clientes comme si elles étaient nues... Tu te dépeins toi-même allant d'une table à l'autre et pétrissant leur intimité..." Aucun muscle de l'accusé ne tressaillait : seule sa pomme d'Adam dénonçait la présence de la vie. Felipe essayait de s'interposer en vain. Enfin, Parra éleva la voix avec une froideur subite :

— Très bien, mon vieux. Je vois que tu ne te soucies pas de ce que tu écris sur cette fillette de huit ans. Et il remarqua la pâleur qui en résultait sur le visage de Fárrago : Car je suppose que ça ne te dérangerà pas que les gens sachent que tu as inventé une fillette de huit ans qui vit chez toi... et que tu écris chaque jour deux ou trois feuillets à la machine sur elle... J'aimerais savoir quelles fantaisies tu imagines avec cette gamine !

Fárrago dut être maintenu par les serveurs. Felipe clamait :

— Gaspar, tu n'aurais pas dû raconter ça ! J'ai lu quelques histoires, et je te le jure, je le jure à tout le monde, ce sont des contes innocents !

— C'est sa petite-fille imaginaire ! La petite-fille qu'il a toujours voulu avoir ! gémit tout bas le serveur.

— Ce sont des contes pleins de tendresse et de pureté ! geignait Felipe. Il n'y a rien de mal là-dedans, par Dieu, je le jure !

— Et qui a dit qu'il y avait quelque chose de mal ? riait Parra. Moi ?

Fárrago mugissait des malédictions. Je compris que l'heure de m'éclipser discrètement était arrivée. Je craignais que le lion affamé qu'était devenu, de façon incroyable, cette dispute ne se retourne contre moi et ne me dévore d'une bouchée. Je me glissai entre le gros homme et la jeune fille au ruban bleu, qui disait en ce moment au premier :

— D'accord, aussi fictive que vous voudrez, mais c'est une fillette de huit ans... Ce vieillard est un pédophile !

Mes nerfs ne me permettaient pas de déplorer le sort de Modesto, sur qui s'acharnaient maintenant toutes les critiques – y compris littéraires –, mais je me rappelai son impétueuse affirmation : "Écoutez-moi bien, je n'invente rien ! Je laisse ça

aux écrivains !” “Alors toi aussi, pensai-je. Tu inventes, j’invente, nous inventons tous, personne ne peut vivre sans inventer. Pauvre vieux.” Et j’ajoutai : “Et pauvre petite”, je ne sais pas pourquoi ; peut-être parce que ma pitié d’écrivain s’étendit au personnage.

En sortant du cercle des spectateurs, je me rendis compte qu’une seule personne n’avait pas bougé de sa table. L’homme à la face molle. La lumière l’isolait dans une île à la nappe circulaire, un ours avec des orchidées en papier et un petit tas de feuilles que sa main grassouillette menaçait avec le stylo. Le type – c’était maintenant évident – me regardait avec une impertinence spectaculaire. Je m’arrêtai pour lui rendre son regard. Il baissa la tête et écrivit quelque chose. Il me regarda à nouveau. Je fis quelques pas et le vis écrire encore. Intrigué, je m’apprêtais à lui demander si nous nous connaissions, quand j’entendis :

— Tout a commencé avec M. Juan Cabo.

Le Judas était Felipe, qui me désignait de son index. Un filet de visages tournés et d’yeux fixes me captura.

— Je suppose que vous connaissez le célèbre écrivain Juan Cabo, auteur de *Légère rencontre* et gagnant du Bartleby Le Plumitif... Cette petite péripétie a commencé avec lui, et il pourra peut-être nous aider à la préciser... Monsieur Cabo, auriez-vous la bonté de venir nous expliquer pourquoi cela est arrivé ?

Un couloir de spectateurs me traçait le chemin jusqu’à la table de Modesto. J’avançai en distribuant de faux sourires comme un prélat simoniaque aurait distribué des bénédictions. “Salmacis. Il publie chez Salmacis”, le murmure courait de bouche à oreille sur mon passage.

— Racontez, monsieur Cabo, racontez. Parlez franchement... dit-il quand j’arrivai près de lui.

Le public, si varié, attendait mon histoire. Ici, l’homme olivâtre et qui louchait, en cravate noire à pois blancs. Là, la femme aux joues rondes, décoiffée et aux lunettes tristes. Ou le garçon au visage agressif. Ou Parra, muet et aigri. Ou Modesto, marmonnant sa rage dans un coin. Disposés à

entendre ce que j'avais à leur dire. Je pensai que c'était toujours la même situation : les lecteurs et l'auteur. Mais dans ce cas il fallait dire la vérité.

— Eh bien, je... En fait, je cherche une femme.

Et je dus m'arrêter pour m'éclaircir la gorge, parce que, à la dernière phrase, ma voix, consumée par la tension, avait perdu sa gravité, était subitement devenue flûtée et avait résonné comme si une femme avait dit : "Je cherche une femme." Le commencement fut difficile. Ensuite, tout surgit sur une même ligne verbale. Je parlai de l'accident, de l'amnésie et de la femme du paragraphe, que je décrivis avec les détails que je connaissais. Je ne précisai pas pourquoi je la cherchais avec autant d'intrépidité – je l'ignorais moi-même parfois. Pure curiosité, dis-je. Je fis référence à mes feuillets, et, entre des battements d'ailes de chauve-souris, je les sortis de la chemise. Des rires cordiaux saluèrent ma brève lecture du paragraphe de l'ours. Je parlai de Fárrago et de ma déception en prenant connaissance de ses notes, que je lus aussi. Quelqu'un s'en souvenait-il ? demandai-je. Quelqu'un était-il là la nuit du 13 avril et avait-il inscrit dans ses papiers, ou retenu dans sa mémoire, cette femme ? Les gens échangeaient des regards qui reflétaient, en images, ma question. Il n'y eut pas de réponse.

— Il m'arrive une chose très bête, vraiment très bête, dis-je. Je suis écrivain, de sorte que je ne peux me fier à ce que j'écris. Qui sait si ce que j'ai écrit hier, je l'ai inventé ou vécu ? Et si je ne l'ai pas vécu, dans quelle mesure l'ai-je inventé ? Amnésique comme je suis, comprenez-le, les mots en soi ne suffisent pas... Ma profession, dans ce cas, est un obstacle... Maintenant, je suis convaincu, messieurs, que le paragraphe de mon carnet est bien réel, poursuivis-je après une pause. Je veux dire... Les phrases sont très... L'emploi des verbes... Enfin, n'importe quel lecteur penserait la même chose, croyez-moi ! D'autre part, ni ma feuille ni celle de M. Fárrago ne peuvent être considérées comme des preuves concluantes que cette femme n'était pas ici : ce sont des textes qui admettent de nombreuses interprétations... En fait, ni Fárrago ni moi ne sommes d'accord !

Je conclus en présentant des excuses pour le dérangement. En terminant, je sentis que le silence incluait une nuance de pitié. Gaspar Parra, digne, prit les rênes de la réplique.

— Vous vous êtes expliqué avec une clarté originelle, monsieur Cabo. Mais, d'après ce que j'ai pu entendre, et excusez-moi de vous contredire, les textes déclarent ouvertement que la table est restée vide toute la...

— Je n'ai pas écrit ça, intervint Fárrago, hargneux. Quelqu'un a imité mon écriture !

Une partie du public lui accorda le bénéfice du doute. Jusqu'à quel point les œuvres des clients étaient-elles sûres ? Étaient-elles gardées sous clé ? Une main noire, pourvue des pires intentions, pouvait-elle se consacrer à les remplacer ou à les modifier le soir ? Une autre discussion s'ébauchait. Felipe prit ouvertement la défense de l'affaire ; la pièce des cahiers était intouchable. Mais même comme ça...

Alors Parra lâcha sa voix comme quelqu'un qui se débarrasse du dernier domino.

— Messieurs, faisons une chose. Si j'ai bien compris, le problème consiste à savoir si une femme était assise à la table 15 la nuit du 13 avril. Plusieurs têtes acquiescèrent. Avant toute chose, précisons un point. M. Cabo aurait-il pu se tromper de table ? Cela pourrait-il être la 14 ou la 18 ?

J'expliquai que mon paragraphe disait : "Elle occupe une table solitaire *en face de la mienne*." J'indiquai la place que j'étais censé avoir occupée. Je mentionnai la preuve des lauriers. La seule possibilité, tous tombèrent d'accord, était la 15. Felipe intervint alors pour signaler qu'il n'existant pas de récépissé ni de feuilles correspondant à la table 15 pour le soir concerné : il l'avait vérifié un instant auparavant. Seuls les textes et la mémoire pouvaient résoudre l'inconnue, et comme il était clair que personne ne se souvenait de cette mystérieuse femme, les textes devenaient la preuve décisive.

— Très bien, dit Parra, et il commença à faire des allées et venues devant le public, comme un professeur célèbre dictant un cours. M. Cabo a dit une phrase très intelligente : "Je suis écrivain, de sorte que je ne peux me fier à ce que j'écris." Je

lui donne raison. D'autre part, M. Fárrago, même si ce n'est pas un professionnel, peut aussi être considéré comme une plume illustre. La possibilité que ces deux paragraphes soient de la simple littérature... S'il te plaît, Modesto, ne m'interromps pas... Je dis qu'il y a de fortes chances qu'il s'agisse d'exercices littéraires, car ses auteurs sont experts en la matière. Mais moi, mes amis, je ne suis qu'un pauvre apprenti qui prétend se distraire... — Il s'arrêta et sourit. — D'autre part, on sait qu'avec moi les femmes ne passent pas inaperçues... — Il y eut des rires, mais Parra fronçait les sourcils. — Je dois cependant préciser que mes écrits sont un entraînement artistique... Je me considère comme un admirateur dévoué de la figure féminine : c'est mon seul vice...

— Tu parles, résonna la voix de crécelle de Modesto. Des sifflements indignés le firent taire. Il était évident que le public avait pardonné à Parra pour condamner le vieillard.

— Je propose de lire ma description de la table 15, poursuivit l'orateur sans se troubler. Parce que j'étais ici ce soir-là, et je peux vous assurer que, s'il y avait une femme à la table indiquée, je ne l'ai pas transformée littérairement en ornement ou en meuble... — Nouveaux éclats de rire. Parra me désigna. — Mais tout dépend de M. Cabo. Et il se tourna vers moi sans se départir de son sourire : Cela vous dérangerait-il que je lise mon texte, monsieur Cabo ? En d'autres termes, cela offenserait-il votre sensibilité d'écouter une description... disons un peu *esthétique* de cette femme ?

Les visages, tels des tournesols, cherchèrent le mien. Il y eut un silence.

— Non, non, dis-je. Bien sûr que non.

Parra donna des instructions. Un garçon partit et revint presque tout de suite. Les murmures s'éteignirent comme la lumière du soir dans un cimetière. À mes côtés, Fárrago murmura :

— Ne le laissez rien lire. Il prend son plaisir là où il peut. C'est un vicieux !

Je tapotais mon nez avec mon pouce.

— Il ne se contente pas de les déshabiller : il abuse d'elles !
Ne lui permettez pas de lire, je vous en prie !

L'impatience était énorme. Je pensai à un monde de morts, un règne souterrain avec des figures pâles et muettes – moi, la plus blanche et silencieuse. Parra ouvrit la chemise que le serveur lui avait remise et il tourna les pages. Il avait chaussé des lunettes de lecture aussi décharnées que lui. Le brouhaha du papier résonnait comme le froufrou d'une robe de mariée au soir de ses noces. “Tant qu'on y est, tu pourrais lire ce qui concerne toutes les tables ?” demanda quelqu'un à voix haute. Les éclats de rire allégèrent la tension, mais je les trouvai faux. Le silence qui retomba immédiatement semblait être l'unique vérité. Les pages continuaient à défiler, un peu plus lentes que les secondes. À un moment donné, les doigts se trompèrent (ils en avaient pris deux en même temps), se dirigèrent vers la langue pour s'humidifier, caressèrent le bord des feuilles et les séparèrent avec une terrible délicatesse. La morosité de Parra m'exaspérait. “Lisez ce que vous voudrez, mais finissez-en une bonne fois pour toutes !” pensais-je. Je sentis subitement qu'il avait atteint son but. Il s'arrêta. Sur son visage je ne trouvai pas d'indices du texte qu'il déchiffrait. Ma prière se fit plus pressante, légèrement différente aussi : “Lisez ce que vous voulez, soyez obscène si vous voulez, mais, s'il vous plaît, dites-moi *qu'elle existe !*”

— “Grande. Blanche. Sinueuse, récita Parra, et il s'arrêta un instant pour me regarder. La chaise de la table 15 est la plus attirante de toutes. J'ai passé toute la soirée à la contempler. Elle était vide, mais pleine de fantaisie.”

Et il referma la chemise d'un coup. La pause due à l'étonnement ne dura qu'une seconde. Alors éclata la fusillade des rires. Parra rougit là où les moqueries semblaient l'atteindre.

— Je ne me souviens pas pourquoi j'ai écrit cette sottise, disait-il au milieu du vacarme, avec une mauvaise humeur évidente. Je suppose que je m'ennuyais !

— Regarde-le ! murmurait Modesto, davantage pour lui que pour les autres. C'est lui qui a changé mon paragraphe, sûrement... Quel salaud !...

Felipe s'adressa aux deux adversaires et déclara un amical match nul. Modesto et Parra finirent par se donner l'accolade, mais ce fut une étreinte de couleuvres. Les gens regagnèrent leurs sièges ; les serviettes se déplièrent ; la musique, comme la nostalgie d'un vieil homme, continua à voix basse. "Bien, tout cela est fini. Il est temps de partir", pensai-je. Felipe voulut m'offrir un verre. Je le refusai et demandai la note, mais il dit : "Le dîner est offert par la maison, monsieur Cabo. Votre présence nous honore." Et il me remit – "en souvenir" – les trois feuilles de la table 15. Modesto et Parra n'avaient pas vu d'inconvénient à me laisser les leurs. "Pour ce qu'elles me servent maintenant", pensai-je.

En partant, je regardai à nouveau l'homme à la face molle. Il ne me quittait pas des yeux. Je semblais être son "sport favori". Il est curieux que des yeux tranquilles offensent, paralysent et provoquent à ce point. Je ne connais rien d'aussi léger qui affecte autant, à l'exception possible d'un texte. Dans ce cas, l'individu propriétaire du regard rédigeait aussi un texte personnel. Mais il le faisait à un rythme spécial. Je marchais, il écrivait. Je m'arrêtai au bas de l'escalier et il arrêta sa plume. Je pensai que ça ne valait pas la peine de perdre davantage de temps avec cet idiot, je montai donc vers le vestibule et partis. Dans le taxi du retour, fatigué par mon aventure manquée, je résumai les souvenirs immédiats :

6. Une maison de fous : *La Floresta Invisible*. (Fait)
6. Gaspar Parra : maigre, lascif. (Personne)
7. L'inconnu : Face Molle, il me regarde. (Personne)

En arrivant chez moi, je reçus l'appel. Il était tard et Ninfa était déjà couchée. Je décrochai en pensant que ce devait être une erreur.

— Monsieur Cabo ? Une voix triste et attristante, comme un enfant malade : Monsieur Cabo, excusez-moi de vous appeler à cette heure. J'ai trouvé votre numéro dans l'annuaire.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis poète, dit-il. Je signe mes œuvres sous le nom de “Grisardo”, et vous pouvez m’appeler ainsi, si vous le souhaitez. — “Ah, le type de la table 9”, pensai-je. — Ne faites pas d’efforts pour vous souvenir de moi : je suis un poète inconnu... Hum... Même si ce dernier point est une redondance.

Grisardo était un adolescent dubitatif. Il parsemait de “hum” ses phrases lentes. Il me raconta qu’il était venu au restaurant et m’avait entendu parler. “Je suis le plus invisible de *La Floresta Invisible*”, plaisanta-t-il. Et il voulut me le démontrer en m’expliquant que le responsable ne lui interdisait pas, comme aux autres, d’emporter ses feuilles à la maison. “Comme j’écris de la poésie, ils ferment les yeux. Parce que l’art lyrique n’intéresse plus personne, vous savez ? Excepté le jury du prix Nobel et du prix Prince des Asturias... Hum... Quel avenir nous attend ?” “En quoi cela m’intéresse-t-il ? Pourquoi est-ce qu’il me raconte tout ça ?” pensai-je.

Et soudain, comme la fanfare qui annonce l’arrivée du héros :

— Donc, je les emporte à la maison... et c’est pour cela que personne n’a modifié celles que j’ai écrites le soir du 13 avril.

Je me précipitai dans le vide et le combiné était soudain la seule branche à laquelle je pouvais me raccrocher.

— Que dites-vous ?

— Eh bien, c’est clair, non ?... Hum... Quand vous avez lu le paragraphe de Modesto et le vôtre... et après, j’ai écouté celui de Gaspar... Je m’en suis rendu compte tout de suite, parce que je suis poète...

— De quoi vous êtes-vous rendu compte ?

— Les trois finissent par la même phrase... Comme un refrain...

Les feuilles étaient toujours dans ma veste, qui se trouvait dans la chambre. C’était un téléphone sans fil, je courus donc là-bas pendant que Grisardo parlait. Il me suffit d’un coup d’œil pour constater qu’il avait raison (toi, lecteur, tu dois déjà

le savoir, parce que tu as dû le *lire*) : “plein de fantaisie”, disait la fin de mon paragraphe ; “pleine de fantaisie”, disait la fin des deux autres.

— À mon avis, c'est la même personne qui les a écrits, et c'est sa signature... Hum... Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi elle l'a fait. Que gagne-t-elle à remplacer les feuilles par d'autres ?

“*Supprimer* celles qui parlaient de cette femme”, pensai-je.

— Et vous ? demandai-je avec un filet de voix. Avez-vous écrit quelque chose sur la table 15 ?

— Bien sûr.

Il y eut une pause de “hum” pendant laquelle je me transformai en pierre. Le téléphone se trouvait incrusté dans mon oreille. Seul Grisardo pouvait me libérer s'il prononçait les mots exacts. Et le bienheureux poète les prononça.

— Vous aviez raison : il y avait une femme à la table 15. Je lui ai dédié un poème.

V

CE QU'ÉCRIVIT GRISARDO

Lumières, vitres, pénombre, tranquillité, souvenirs comme des fantômes ou comme des photos avec un flash : l'univers de l'insomnie est complexe et littéraire. Je parierais, lecteur, que tu m'abordes dans le calme tendu de ta chambre pendant une nuit sans sommeil, peut-être pour le trouver, peut-être pour le reporter. L'oisiveté actuelle est nocturne ; maintenant, les muses sont des chouettes. Cinémas, expositions, drames, ballets, livres, sexe, fantaisie... Quelles autres heures, sinon lunaires, cette société diurne nous réserve-t-elle pour tout pratiquer ? Culture, plaisir et bâillements sont enfin devenus inséparables. Je me rappelle ma bataille sur l'oreiller cette nuit-là, après le coup de téléphone de Grisardo. Mais lutter contre l'insomnie est un combat perdu d'avance, parce que personne ne peut s'endormir en combattant. Las d'épier le camouflage des ombres sur les murs, je me levai et me rendis dans le bureau. Je travaillai pendant le restant de l'obscurité. Le texte apparut sur l'écran lumineux de l'ordinateur à coups de frappe sur le clavier. Je parlai *d'elle*, du poème que Grisardo assurait lui avoir dédié, du soi-disant falsificateur de feuilles du restaurant (était-ce le responsable, le type à la face molle ?) et des motifs obscurs qu'il aurait pu avoir de supprimer les paragraphes qui se référaient à la table 15. Je me posai beaucoup de questions auxquelles je sus à peine donner une réponse. J'en conclus que non, que je n'étais pas amoureux (de quoi l'aurais-je été, d'un dos et d'un chignon ?). Qu'entre une femme inconnue et la solitude je préférais cette dernière. Que ce qui m'intéressait n'était que l'*intrigue*.

Naturellement, ce fut alors que je m'endormis.

Ninfa me sauva le lendemain matin, vendredi 23 avril, ensoleillé et bleu 23 avril, sombre et inoubliable, quand elle entra dans le bureau avec le courrier.

— Ah, monsieur, vous vous êtes endormi en écrivant.

Effectivement, j'avais mal à la joue droite. Je palpai l'empreinte de petites touches de l'alphabet sur la peau de mon visage. L'ordinateur était toujours allumé et je m'étais endormi le nez sur le clavier. Sur l'écran se trouvait le résultat absurde de mes mouvements de tête (je l'archivai comme curiosité) :

riebn5à9tnt9n9trny9etmy0my0my0yeMOIELLErem
oi<<pr<entotetwbieiteetntitite.zwrywetELLE-
MOInoxoooodozsozdndeoooood09ntrtaret'rtrràtndo-
niwu4+,tl9nop,.tli5.Pot5ea4nayr,pyr,pry,pryr,MOIELLL
EeuœuiwimabryononaormotrELLEMOinorymoyrnmyr
oyor

Le scénario de mon inconscient ? Une simple folie de mes pommettes et de la gravité ? Comment le définir ? Quoi que ce fût, je me dis que c'était un texte aussi valable que n'importe quel autre. Il était "sorti" directement de ma tête, sans l'aide de l'inspiration ou de l'expérience, sans la supercherie de la grammaire, sans même le concours utile mais équivoque des mains. C'était le paragraphe le plus sincère, le plus intensément personnel que pouvait produire un écrivain, pensai-je. Un psychanalyste aurait eu un orgasme en le lisant. Et qui sait si un Joyce n'en aurait pas eu un autre en le plagiant. Mais ma perception acharnée voulut trouver de l'ordre dans le mystérieux fouillis, et je signalai des ensembles (dans le texte que j'ai reproduit ils sont en majuscules) qui convenaient à mon hypothèse.

ELLEMOI. MOIELLE. J'en déduisis que le hasard du sommeil en témoignait : nous étions indissolublement unis, elle et moi, moi et elle.

Au cours du petit-déjeuner tardif :

— Ah, monsieur, j'oubliais. M. Salmerón a appelé deux fois hier soir. Je lui ai dit que vous étiez sorti dîner et il m'a répondu qu'il rappellerait aujourd'hui.

Je consultai l'heure et décidai que le plus urgent à ce moment était d'aller au rendez-vous avec le jeune Grisardo. Notre conversation téléphonique s'était achevée ainsi : je souhaitais connaître le poème et il m'avait invité chez lui ce matin-là. Je demandai à Ninfa de m'excuser auprès de Salmerón s'il rappelait. "Dites-lui que je dors encore. Ou que j'ai dû m'absenter." Je pensai que si ma bonne alléguait les deux explications elle dirait l'exacte vérité, car je me sentais à la fois absent et endormi, endormi et absent. Dans le taxi, je me frappais le nez du pouce tout en agitant ma jambe droite. L'impatience de connaître le poème me dévorait. ELLEMOI. MOIELLE. Ensuite, cette étrange jalouse... Littéraire ? Amoureuse ? Je ne le savais pas mais cela m'irritait d'imaginer Grisardo s'inspirant d'elle en même temps que moi. Le poète et le romancier, intéressés par la même dame. Mais c'était le poète qui s'en souvenait. C'était le poète qui la portait aux nues. Le poète avait découvert le faussaire de feuilles. Si MOI rencontrais ELLE un jour, ce serait — je ne pouvais m'empêcher d'y penser — grâce au poète.

L'endroit se trouvait à Malasaña, dans une rue où les ordures et les décombres luttaient pour leur survie. Je repérai la porte par élimination, car le numéro était effacé. Au moment où je m'apprêtais à la franchir, un vieillard aux cheveux blancs en bataille apparut sur le seuil. Nous nous saluâmes. "Qui cherchez-vous ?" Et quand je le lui dis :

— Ah, vous devez être Juan Cabo.

J'acquiesçai, surpris. Le vieil homme me regarda fixement et me passa une main dans le dos, m'invitant à l'accompagner. Il sentait la naphtaline. Il me dit qu'il s'appelait Eustaquio Cuadrado et était le voisin de Grisardo. Il se dirigeait vers un bar proche pour y jouer aux dominos.

— J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, ajouta-t-il.

Il me l'expliqua en chemin. Tout s'était passé le matin même. Les derniers témoins de la tragédie étaient déjà partis : l'ambulance, le médecin légiste, la police et le juge. Grisardo avait choisi un livre pour se suicider. Il le découpa en deux moitiés pour qu'il tienne dans sa bouche, et le déglutit avec une patience funèbre, mâchant et poussant avec les doigts

jusqu'à ce que les pages dépassent la luette et l'étouffent dans une explosion de nausées. Il laissa une note manuscrite révélant ses intentions. Il prit la précaution d'appeler la police pour qu'elle vienne chercher son cadavre : il ne voulait pas déranger le voisinage par une puanteur à retardement. Il avait toujours été très soigneux. Il se soucia même de fournir, dans une note à part, de l'information bibliographique sur le livre en question : titre, année d'édition, auteur. J'avais écouté le vieil homme avec le sentiment d'horreur incrédule que cela suppose mais parvenu à ce point je ne pus m'empêcher de penser qu'il s'agissait peut-être de l'une de mes œuvres. Je suppose que cela doit être considéré comme la réaction typique de tout romancier : cela nous fait mal que le roman mentionné soit le nôtre. Mais, d'après Eustaquio, il s'agissait d'un bref essai intitulé *L'illusion*, d'un philosophe dont il ne se rappelait pas le nom. Peut-être Grisardo l'avait-il choisi pour sa brièveté car il pouvait ainsi le diviser plus facilement. Ou peut-être avait-il voulu élaborer avec le titre un triste jeu de mots ou une parabole, allez savoir.

— Mais pourquoi ? demandai-je, ébranlé. Pourquoi l'a-t-il fait ? Je lui ai parlé hier et...

— Il en avait assez d'être ignoré, le pauvre garçon, estima Cuadrado. Il était venu à Madrid pour tenter de se frayer un chemin dans la littérature, mais... Il n'avait pas placé un seul poème dans les revues depuis des mois. Mais ne vous y trompez pas, il vivait bien... De temps en temps, il se permettait le luxe de dîner à *La Floresta*... Enfin, je ne crois pas qu'il ait fait ça pour des raisons financières, vous me comprenez... Et puis, le jour qu'il a choisi veut tout dire...

Je ne comprenais pas. Eustaquio haussa ses sourcils blancs.

— Eh bien, le 23 avril, le Jour du livre ! Je crois que c'était son obsession : être dans un livre, de quelque façon que ce soit. Et comme il n'a pas pu y parvenir, il a fait le contraire : il s'est mis un livre dedans. Vous ne trouvez pas mon explication logique ?

J'acquiesçai, essayant de ne pas imaginer Grisardo (que j'avais à peine aperçu à son obscure table du restaurant) la tête tordue sur le dossier d'une chaise et un entonnoir de feuilles

coupées fleurissant dans sa bouche, raidies par les vomissements. Nous étions arrivés au bar. Le vieil homme sortit une lettre de sa poche.

— Voyez comme il était soigneux ; il a glissé cette enveloppe sous ma porte ce matin à la première heure. Pauvre garçon. Lisez la note, lisez-la.

C'était un petit papier joint à l'enveloppe par un trombone. L'écriture était petite mais très correcte. "Eustaquo, rends-moi un service. Aujourd'hui à midi un monsieur viendra me voir. Il s'appelle Juan Cabo. Je lui ai promis de lui laisser un double d'un de mes poèmes, mais je crains de ne pas pouvoir le recevoir, je vais donc le mettre dans cette enveloppe. Si tu le vois, remets-le-lui. Merci beaucoup."

— Pauvre garçon. — Eustaquo agitait la tête. — Vous voyez, j'ai pris l'enveloppe naturellement, habitué à lui rendre de petits services... Mais qui aurait dit que... !

Nous nous serrâmes la main en nous quittant. Je restai tranquille dans la rue, sous le soleil frais d'avril. Mes doigts tremblaient en déchirant l'enveloppe. À ce moment, j'aurais déposé des fleurs sur la tombe de Grisardo. Si j'avais pu, j'aurais arraché son ombre du monde souterrain. Comme j'avais de la peine de penser à sa jeunesse (dix-huit ans, d'après Eustaquo), brisée prématurément, de façon rimbaudienne. "Et il ne sera même pas immortel après sa mort", me lamentais-je, car l'époque où la disparition d'un poète assurait sa pérennité était révolue. Au contraire, aujourd'hui les poètes s'accrochaient à la vie avec toute la fureur d'une vieillesse prolongée. Mais le pauvre... Et malgré ça, il avait eu la considération de me léguer ce poème, le premier témoignage certain de *son* existence !

Six vers manuscrits. Les mots ressemblaient à des grains de blé noirs, pointus, minuscules. Je les lus d'un trait.

Table 15

*Oh douce et tendre
branche de laurier :*

*encre et ciseaux
t'ont produite.
Douce et lointaine
feuille de laurier,
pleine de fantaisie.*

“C'est très clair, pensai-je immédiatement. C'est *elle*. Elle est ici. « Douce et tendre branche de laurier... » Ce qu'il y a, c'est que le poème est comme *L'Infini* de Leopardi, hermétique, concis, innovateur...” Mais je le relus et perdis mon optimisme. Je me rappelai que la décoration de la table 15 était réellement constituée de branches de laurier. “Encre et ciseaux / t'ont produite” : ce distique décidait tout. Il se référait bien sûr à la confection des branches. Il n'y avait aucun secret caché. Mon cerveau fit taire les protestations de mon cœur. Elle n'était pas là. Il s'agissait d'une ode – d'ailleurs médiocre – au décor du centre de la table. Or, Grisardo m'avait dit qu'il l'avait écrit pour *elle*, ce qui semblait irréfutable. Qui sait quelle sorte d'œuvre une belle femme peut inspirer à l'esprit d'un artiste ? Picasso, par exemple, dessinait des monstres cubiques. Je m'accrochai à cette dernière possibilité et... Oui, oui, lecteur, ne t'impatiente pas, je sais que tu es très perspicace ! Tu te demandes : “Il ne s'en est pas rendu compte ? Il ne va pas le mentionner ?” Mais écrire n'est pas lire : tu lis dans un seul acte, à la vitesse des pupilles, et le mystère et l'évidence te sautent aux yeux – comme ils ont sauté aux miens à ce moment. Mais écrire a besoin d'un ordre. Et l'instant – artificiel, si l'on veut – est arrivé d'ajouter :

Soudain je remarquai le dernier vers.

J'arrivai chez moi dans un état semblable à la transe hypnotique. Ninfa avait prévu que j'aurais faim et elle m'avait laissé le déjeuner dans le four. Je mangeai dans la cuisine, mais pris à peine deux cuillerées de consommé et deux bouchées de viande avec de la purée de petits pois. Je ne touchai pas au dessert, un fruit. Dans mon carnet, à la rubrique “Faits”, ne fleurirent que trois mots d'une écriture décharnée :

7. Solitude, vide, dépression.

J'allai dans la chambre, me déshabillai et pris une douche. Quand l'eau chaude coula sur ma tête et goutta sur le labyrinthe de ma barbe, je retrouvai la faculté de raisonner. Et je me sentis tout de suite malheureux. Beaucoup plus tranquille mais malheureux. Ensuite, je passai un kimono et me servis un whisky. Dans le miroir me contemplait un individu de petite taille, maigre et pâle, déguisé par les boucles humides d'une barbe postiche et habillé d'un kimono. Ma laideur, décidai-je, était sartrienne, existentialiste. Amnésique comme je l'étais, dépourvu de passé, ma laideur était mon être-au-monde. Grisardo avait peut-être lui aussi été laid. Nous, les écrivains, peut-être étions-nous tous laids.

— C'est peut-être une déformation professionnelle, dis-je à voix haute.

Tant d'heures penché sur la machine ou l'ordinateur, tant de jours d'obscurité et de silence... "Et, bien sûr, nous devenons laids. Ou c'est la solitude qui enlaidit. Ou au contraire : nous écrivons parce que nous sommes solitaires et laids." Je bus une gorgée de whisky et sortis sur la terrasse de la chambre. Les aiguilles de pin brillaient comme des stylos. La neige privée des amandiers ressemblait à du papier troué. Un bourdon tapait contre la vitre ; il était très laid, on aurait dit un écrivain.

Je m'assis sur une chaise pliante et bus mon whisky lentement. Même si la température de l'après-midi était idéale, je sentais des frissons.

"Pourquoi nous énerver ? pensai-je. La solution de cette affaire est peut-être très facile. Il n'y a peut-être aucun mystère réel et tout relève de mon imagination."

"Le problème consiste à savoir quoi écrire", réfléchis-je.

Car si la littérature était impossible à reconnaître, alors tout le reste était sans importance. Si écrire manquait de normes, de définitions et de catégories, à la différence de l'art, la science, les cartes, les états d'esprit, les religions, les au-delàs, les

athéismes ou les dieux ; si c'était plus ineffable que l'amour, le temps, la mort ou Dieu – car tout ce que nous savons de ces quatre choses est ce que d'autres en ont écrit –, alors quelle importance cela avait-il de lire. La femme de mon paragraphe, par exemple, devait être banale : je pouvais l'avoir vue n'importe où ailleurs, ou des années plus tôt, ou dans un rêve. Ou bien – pire – elle existait mais le reste était fictif : elle n'était pas vêtue de noir, ne portait pas de chignon, et je n'étais pas tombé amoureux. Si écrire était une activité chaotique, le fait que quelqu'un ait imité plusieurs écritures et falsifié les feuilles du restaurant perdait toute signification. Quelle importance peut avoir un texte faux quand l'original est, au minimum, aussi fictif que le bâtard. Et ma dernière et terrifiante découverte – que Grisardo ait achevé son poème par *la même expression* que sur les feuilles, la “signature” du mystérieux falsificateur : *pleine de fantaisie* – cela n'avait pas non plus une grande importance. Dis-moi, lecteur, si écrire manque d'orientation, de boussole, de sens, tu parierais sur mon existence ? Comment ferai-je pour te convaincre que je suis réel et que ce que tu es en train de lire m'est vraiment arrivé. Cela reviendrait pour toi au même que de penser qu'il s'agit d'un roman. Et il serait peut-être publié comme tel.

Mais si la littérature, comme la mer Rouge, pouvait se diviser (ou se définir, qui est aussi diviser), d'un côté l'imagination et de l'autre la réalité, à une extrémité l'impossible et à l'autre la certitude, alors ma crainte était fondée. L'existence d'un inconnu qui avait remplacé les textes qui parlaient d'une certaine personne par des paragraphes signés avec la même phrase était, au moins, inquiétante, presque abominable. Et le poème de Grisardo devenait aussi énigmatique que son suicide. Si écrire était aussi réel que d'avoir peur, j'allais avoir besoin d'aide. Mais de qui ? La police résoudrait-elle mes problèmes littéraires ?

8. Grisardo : jeune, je ne l'ai pas connu.

9. Juan Cabo : fictif.

Je notai cette dernière “Personne” avec moins d’humour qu’on ne le supposerait, inspiré par mon image dans le miroir, saisi d’effroi par un spectre soudain d’irréalité. Et à cet instant – il devait être 19 heures – le téléphone sonna dans ma chambre.

— Comment vas-tu, mon petit ! – C’était la voix du “puissant aveugle”, Salmerón. – Je t’ai appelé hier soir, mais tu étais parti faire la bringue… Ah, mon petit doigt m’a dit que tu avais commencé un nouveau roman ! Je m’apprêtais à démentir quand il ajouta : D’après ce que je crois, il s’agit d’une femme disparue…

“Une femme disparue.” L’absurdité de la confusion me donna le vertige. Je supposai que son “petit doigt” connaissait *La Floresta*, mais le malentendu était nauséabond. Et cela n’avait peut-être pas été involontaire, car j’avais commencé mon discours au restaurant en disant : “Je cherche une femme” et non : “Je vais vous parler du sujet de mon prochain roman.” Cependant – pensai-je rapidement –, l’expliquer à mon éditeur équivaudrait à lui faire part de mes soupçons, à lui avouer mes craintes, et je n’osais pas. Bien que je ne l’aie pas encore vu, sa voix continuait à m’intimider un peu. J’optai pour mentir en lui disant la vérité.

— Oui, une femme disparue : c’est le thème qui m’obsède.

— Très bien, mon petit, très bien. Ça a du nerf !… Je suis tellement content que tu te sois mis au travail si vite ! Tu ne te souviens toujours de rien ?… Bon, ne vois pas le mauvais côté ! Pour le passé, il y a toujours le temps ! C’est l’avenir, qui devrait nous préoccuper !… Le XXI^e siècle, le nouveau millénaire ! On ne peut pas rester en arrière !… Je t’appelais précisément au sujet de dimanche. Je suppose que tu pourras venir, non ? J’avais complètement oublié : la présentation de la nouvelle collection au Parque Ferial. Salmerón poursuivait, enthousiaste. Nous aussi, on fête le Jour du livre, mon petit !… Des livres et des roses ! Des livres et des chocolats !…

J’eus des nausées et je dus m’écartier du combiné pour ne pas l’écouter. Si quelqu’un m’avait dit à ce moment un de ces clichés – “c’est un livre délicieux, je l’ai dévoré”, “je n’ai pas pu avaler ce pavé”, j’aurais vomi sans appel sur mon kimono.

Il me demanda ce que je pensais de la publicité de lancement. Je lui dis que je ne l'avais pas vue. “Comment ! Tu n'as pas regardé ton courrier ? C'est dans la revue ! Tu as dû la recevoir aujourd’hui. Tu devrais vérifier.” Je descendis le téléphone à la main et entrai dans le bureau. Je me rappelais que Ninfa avait déposé le courrier du matin sur la table. Effectivement, la revue de Salmacis s'y trouvait, sous un film plastique. “Regarde la quatrième de couverture”, demanda Salmerón.

La publicité occupait la moitié de la page : un œil cyclopéen, pourvu d'extrémités, assis à une table chargée de papiers ; il tenait dans la main une plume d'oiseau. Il était entouré de dessins du Madrid classique : la fontaine de la Cibeles, la Puerta de Alcalá, la fontaine de Neptune, mais il y avait aussi des gravures modernes comme les tours Kío⁽⁴⁾, celle de Picasso ou le Pirulí⁽⁵⁾. C'était comme si l'œil pensait à tout cela en écrivant. L'en-tête disait : “LA LITTÉRATURE DU NOUVEAU MILLÉNAIRE.” Et au-dessous, en énormes lettres capitales noires : “MADRID EN TEMPS RÉEL.” Il s'agissait du grand pari de la maison d'édition, m'expliqua Salmerón : des dizaines de petits livres écrits par des dizaines de petits auteurs et publiés avec une grande rapidité, qui narraient les différentes observations réalisées à Madrid en une journée précise, en même temps et depuis plusieurs endroits et points de vue. Une chose semblable à jeter un coup d'œil omniscient sur toute la ville. Salmerón voulait édifier un autre Madrid avec des billions de mots.

— Je suis aveugle, mon petit, et je n'ai pas d'autre façon de le voir, mon Madrid, mon cher Madrid. Si on ne me le lit pas, je ne le verrai jamais !

Et après cet aveu il se mit à rire, comme si sa cécité avait été une bonne blague.

— Notre publicité te plaît ? demanda-t-il. Tu sais que pour les questions visuelles j'ai besoin de l'avis d'autrui !

Je lui dis – en réprimant un bâillement – que je la trouvais impressionnante.

Alors je le vis.

Salmerón parlait toujours, mais je ne l'écoutais plus. Mon attention s'était arrêtée sur un rectangle jaune dans le coin inférieur droit de la page. C'était une autre publicité, beaucoup plus modeste que celle de Salmacis. Pas de dessins, juste des mots, mais on les lisait clairement.

HORACIO NEI
RS

ENQUÊTEUR
PRIVÉ

CRITIQUE LIT
TÉRAIRE

*J'aide les écriva
ins*

Salmerón prenait congé.

— Et essaie de la retrouver, petit !

— Quoi ? Qui ?

— Ton œuvre ! L'œuvre que tu cherches et qui est cachée en toi ! Retrouve-la !

VI

HORACIO NEIRS, ENQUÊTE ET CRITIQUE

— Et maintenant, monsieur Cabo, dites-moi, en toute confiance, en quoi je peux vous aider.

Distingué, aristocratique, Horacio Neirs m'offrit une cigarette de son étui en argent. Il semblait avoir une soixantaine d'années, ce qui me surprit, car je le croyais beaucoup plus jeune, et son ensemble chemise et costume noirs, sa silhouette stylisée et la touffe imprévue de cheveux blancs qui l'achevait lui conféraient précisément l'aspect d'une plume Montblanc avec son capuchon. Quant à Virgilio Torrent – que Neirs m'avait présenté comme son “assistant”, il aurait pu être l'encrier. C'était un nain – comme je vous le dis : un nain – d'une trentaine d'années, aux traits pâles et au regard glacial et puissant comme un presse-papiers en quartz. Il était entièrement vêtu de noir, comme Neirs, et ses petits pieds, portant de coûteuses chaussures italiennes qui ressemblaient à des chaussures de première communion, arrivaient à peine à mi-hauteur du canapé sur lequel il était assis. C'était lui qui m'avait reçu, étrange et solennel comme l'exigeait le lieu, ce matin du samedi 24 avril. J'avais imaginé un petit bureau, des meubles en bois qui craquaient, l'obscurité ; mais les bureaux de Neirs occupaient un dernier étage entier de la Castellana, la zone d'Azca, et étincelaient d'arêtes et de verre. En sortant de l'ascenseur, d'énormes portes transparentes – sur lesquelles on pouvait lire “Horacio Neirs. Enquête et Critique” – s'ouvraient en silence lorsque l'on appuyait sur une sonnette. Plus loin, le vestibule semblait fait de neige. Je constatai ensuite que les pièces intérieures possédaient le même aspect : tapis, tableaux, moquettes, murs, lampes, chaises, divans, tables et même plantes étaient d'un blanc éblouissant. Ce qui n'était pas blanc était cristallin :

cendriers, sculptures et portes. J'eus le sentiment de pénétrer dans la sclérotique d'un œil humain. Un instant après que j'eus appuyé sur la sonnette, pendant que les panneaux coulissants s'écartaient en silence, Virgilio apparut comme une poussière de charbon sur la délicate cornée de ce décor, avec son costume noir, son air rustre, son regard peu clément.

— Bonjour, monsieur Cabo. M. Neirs a été informé de votre arrivée et il s'occupera de vous le plus tôt possible. Veuillez attendre ici, s'il vous plaît.

Il s'exprima ainsi, croyez-moi : "M. Neirs a été informé."

Sa voix, tissée d'aigus et de graves, semblait procéder de l'art d'un ventriloque caché. Il m'abandonna sur un canapé de la couleur lisse des feuillets neufs. D'un coin de ce globe oculaire, un filet musical commença une pièce de clavecin. J'attendis pendant vingt-cinq minutes. Je ne songeai bien sûr même pas à me plaindre : on était samedi, et je savais qu'Horacio Neirs avait fait une exception dans sa journée de travail (ce fut ce qu'il me dit le vendredi soir quand je l'appelai) pour me recevoir. Exactement vingt-cinq minutes plus tard, le clavecin s'étant tu, le nain revint dans un silence total.

— M. Neirs vous invite à passer dans son bureau.

Je l'accompagnai à travers de mystérieux couloirs lactés. Je dis "mystérieux" parce que j'eus l'impression que nous marchions en cercle pendant un bon moment, et pourtant je remarquai des bifurcations. Comme guide, je n'avais rien à reprocher à Virgilio, mais comme causeur il laissait beaucoup à désirer : mes commentaires (improvisés pour amortir le vertige que j'éprouvais devant ce dédale de blancheur) me furent rendus par des monosyllabes bourrus. Ce ne fut que lorsque je déclarai mon étonnement devant la solitude des bureaux complexes qu'il me fit don d'une phrase complète : "M. Neirs a de nombreux collaborateurs, mais aujourd'hui nous sommes samedi." Il semblait me reprocher que son chef l'ait choisi lui précisément pour travailler ce matin. Pendant que nous nous approchions de doubles portes que l'on distinguait au fond du couloir, il reprit :

— Vous publiez chez Salmacis, n'est-ce pas ? Et, sans attendre aucune réponse : Eduardo Salmerón est LE PLUS grand éditeur d'Europe, LE PLUS puissant, LE PLUS influent, LE PLUS redoutable. Vous avez LA PLUS GRANDE chance du monde d'être l'un de ses protégés.

Je constatai ensuite que Virgilio – peut-être en raison de problèmes de stature – était amateur de superlatifs. Il les débitait avec une énergie sèche, comme s'ils avaient constitué sa façon secrète de grandir. Mais je ne manquai pas d'apprécier le subtil sous-entendu : il prétendait me dire que c'était pour mon éditeur, et non pour moi, que Neirs me recevait un week-end.

— On raconte beaucoup de choses sur Salmerón ! Vous croyez qu'elles sont vraies ?

Je répondis que je ne savais pas ce qu'on racontait. Et Virgilio :

— Ne me dites pas que vous n'avez pas entendu les rumeurs !... Qu'il compte éditer le PLUS GRAND roman du siècle... Vous n'en avez pas entendu parler ?

Je m'excusai de mon ignorance (en réalité, mon amnésie, mais, cela, je ne le lui dis pas) et le nain, avec un haussement d'épaules, se replongea dans le silence.

Nous étions parvenus aux portes et mon guide leva son petit poing gauche pour frapper. Une Rolex en or inattendue se détacha sur son poignet enfantin comme le superlatif d'une montre-bracelet. Ce ne fut pas la première fois que je pensai qu'enquête et critique, quoi qu'il en soit, ce n'était pas une mauvaise affaire. Pendant que nous passions dans le bureau, il sourit :

— Moi aussi j'écris. Mais je n'ai pas eu la GRANDE chance d'être accueilli par Salmerón.

Horacio Neirs était un homme à la présence définitive. Il donnait l'impression d'une phrase de Flaubert : impossible à améliorer, raffiné, concis, très poli. Il me tendit une main maigre et énergique à travers l'immense table et m'invita, avec des manières exquises, à m'asseoir dans un fauteuil blanc

pivotant. (Virgilio escalada le canapé après avoir fermé les portes.) Il eut la délicatesse d'introduire le dialogue : il commença à parler de mes romans ; il était au courant de mon accident, mais pas de mon amnésie. Nous passâmes un quart d'heure à fumer et à bavarder. Quand je pensai qu'il était temps d'entrer dans le vif du sujet et que je me disposais à sortir les papiers de ma chemise, Neirs commença une longue présentation de lui-même et de son travail. Il n'était pas si étrange d'être détective et critique littéraire, dit-il. Aujourd'hui, presque tout le monde écrit, et cela provoque – il employa la comparaison de la toile d'araignée – un étonnant tissu de fictions, de thèmes, de personnages, voire de phrases et même de néologismes où la présence d'experts tels que lui était indispensable. Le plagiat, le problème le plus commun de sa clientèle, devenait la recherche d'un rêve. Il était parfois aussi difficile de démontrer que d'admettre l'égalité entre deux lointains souvenirs. Il avait des anecdotes, mais il ne voulait pas perdre de temps à me les raconter. Il me communiqua son enthousiasme pour son travail. Je le soupçonnai d'avoir reçu des leçons d'art oratoire, car ses mains illustraient sans exagérer, avec des gestes justes, les phrases nécessaires. Ses gestes fuyaient la prose et s'en tenaient à la prosodie. Il s'écoula une demi-heure (la répartition exacte du temps était une de ses qualités), après laquelle, avec une habileté admirable, il s'arrêta et me céda la place. "Et maintenant, monsieur Cabo, dites-moi..." Il m'offrit à nouveau des cigarettes. Elles étaient fines et blanches, une marque anglaise, mais très courtes. Elles me faisaient penser aux guillemets des dialogues.

Dans le cendrier il y avait deux cigarettes éteintes. Sur la table, trois feuilles, un feuillet et un cahier. Je lui avais tout raconté en moins d'une heure. Neirs inspecta sa coiffure neigeuse et croisa ses longs doigts.

— Un cas très intéressant, certes. Je suppose que vous avez une théorie sur la question, non ?

Je me redressai sur mon siège, face à la pâle effigie de Neirs. Du coin de l'œil, j'épiai son petit assistant – qui s'amusait à lancer et à ramasser une pièce de monnaie en utilisant une seule main.

— Je crois que quelqu'un, pour une raison quelconque, a supprimé les textes originaux de la table 15 et les a remplacés par des paragraphes absurdes qui s'achèvent tous sur la même phrase. La falsification serait probablement passée inaperçue si je n'avais pas noté dans mon cahier une brève description de la femme qui occupait cette table.

— Et le poète ?

Horacio Neirs désigna la copie des vers de Grisardo. Son ton était celui de quelqu'un qui demande à un maître habile et brillant comment encastrer la dernière pièce d'un puzzle complexe.

— L'histoire de Grisardo est plus inquiétante. Je vous ai expliqué que la nuit précédente il m'avait dit que tous les paragraphes finissaient de la même façon, mais que son poème n'avait pas été modifié. Le lendemain, j'apprends qu'il s'est suicidé mais que ce poème n'avait pas été modifié. Qu'auriez-vous pensé ?

— Curieuse coïncidence, non ?

— Coïncidence ?

— Vous ne croyez pas ?

— Et vous ?

J'eus l'impression que nous jouions au tennis avec la seule réponse possible, et qu'aucun de nous deux n'osait la dire. À la fin, Virgilio joua les ramasseurs de balles :

— Allons, allons, Horacio : M. Cabo le dit TRÈS clairement, le PLUS clairement possible. Le mystérieux falsificateur a vérifié trop tard que le poète mentionnait aussi la femme, et il a décidé de supprimer le texte et l'auteur d'un seul coup. Ce n'est pas votre avis ? me demanda-t-il, jonglant avec la pièce de monnaie.

Oui, c'était ce que je croyais – et redoutais. Neirs se prélassa sur le siège anatomique ; ses longs doigts palpèrent son impeccable coiffure.

— Bien sûr, dit-il, si je lisais un roman avec ce genre de sujet, je ne pourrais pas le laisser avant de l'avoir fini.

— Que voulez-vous dire ? J'étais irrité.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Cabo, mais... Sur quoi se fonde votre impressionnante théorie ? — Il ouvrit les mains et désigna les papiers. — Sur quatre petits paragraphes et un poème tout aussi bref.

— Trois paragraphes et un poème qui s'achèvent de la même façon, répliquai-je, et sur un paragraphe écrit de ma main qui décrit la vérité avec un réalisme absolu.

— La vérité ? — Neirs haussa les sourcils, comme deux accents circonflexes. — Avec un réalisme absolu ?

— “Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue. J'écris en dînant au... Elle occupe une table solitaire en face de la mienne.” Vous ne la voyez pas ? L'emploi des verbes au présent, l'urgence de la situation... Mon Dieu ! Vous ne voyez pas ! Je suis en train de décrire la réalité !... Et je le faisais en regardant quelque chose qui se trouvait *devant moi* !... Quelles autres preuves voulez-vous ?

— Que vous retrouviez la mémoire, répondit Neirs doucement.

— Quoi ?

— Que vous parveniez à vous rappeler quand et pourquoi vous avez écrit ça, monsieur Cabo. Ce serait la seule preuve possible. En attendant, nous devrons considérer le texte du cahier comme aussi fictif que les autres.

J'arrêtai le tremblement incessant de ma jambe droite.

— Dites, j'ai peut-être perdu la mémoire, mais je suis écrivain, et je sais ce que je dis !... Le réalisme de ce paragraphe saute aux yeux !... N'importe quel lecteur y croirait !...

— Non, au contraire : précisément *aucun* lecteur n'y croirait. Ou peut-être que si. Tout dépend du rabat. Mais, malheureusement, aucun de vos textes n'en comporte.

— Que voulez-vous dire ?

Neirs et son assistant échangèrent des sourires comme s'ils décidaient qui devait me l'expliquer d'abord. Neirs

commença :

— Nous appelons “rabat” l’information sur un texte qui se trouve *à l’extérieur* de lui-même : une note de bas de page, la couverture d’un livre, la déclaration d’un témoin fiable, etc. Sans elle, *rien* de ce qui s’écrit, d’une simple liste de courses jusqu’à une encyclopédie, n’a de valeur en soi. Pensez, par exemple, à un livre. Le rabat nous parle de l’auteur et du genre d’œuvre qu’il a créée. Parfois, nous trouvons même un bref résumé du thème. Nous savons ainsi si nous allons lire un roman, un essai, un texte scientifique ou une autobiographie, et nous nous préparons à apprécier les différentes lectures. Si le rabat dit “roman”, nous espérons qu’il nous distraie, mais nous ne nous attendons pas à connaître la vie de l’auteur, ce serait autre chose s’il disait “autobiographie”, vous comprenez ? La plupart des gens ignorent que la véritable lecture d’un livre se fait à travers le *rabat*. Sans lui, le texte est incompréhensible. Il peut être plus ou moins beau, mais tout s’arrête là.

— Écrire manque de sens, déclara Virgilio. C’est le rabat qui lui donne un sens ou un autre. Le rabat est PLUS, BEAUCOUP PLUS IMPORTANT que le livre !

— Je vais vous donner un autre exemple pour que vous compreniez cette importance, poursuivit Neirs. Nous savons que la Bible prétend être la parole de Dieu, tandis que *Les Mille et Une Nuits* sont un recueil de contes fantastiques. Le rabat, c’est ça : ce que nous savons, ou croyons savoir, sur ces livres. Maintenant, imaginez que la Bible et *Les Mille et Une Nuits* aient échangé leurs rabats il y a des millénaires : à ce stade, les aventures de Yahvé constituerait un délice pour les petits enfants, pendant que de nombreux dévots seraient morts pour Aladin ou auraient été torturés pour avoir nié Schéhérazade... Et ne croyez pas que j’exagère : le rabat est comme le cours d’une rivière, et notre lecture coule toujours soumise à ses limites. Vous comprenez ?

— Vous voulez dire qu’un texte isolé ne sert à rien.

— Un texte sans rabat est fictif tant qu’on n’a pas démontré le contraire, déclara Neirs. C’est ma règle d’or pour

toute enquête. La seule chose que l'on peut savoir avec certitude sur un texte de cet ordre est que *quelqu'un* l'a écrit.

— L'auteur est la seule chose réelle d'un texte, compléta Virgilio.

— Mais qui est-ce ? Où est-il ? — Neirs examina la pièce du regard, comme pour chercher le mystérieux auteur. — Comment pouvons-nous savoir qui a écrit tout ça ?

— Comment ? reprit en chœur son acolyte, s'approchant pour répondre.

— En regardant le rabat, dis-je.

Ils acquiescèrent tous deux avec un bonheur symétrique.

— La femme inconnue, la répétition de la phrase “pleine de fantaisie”, le poème de Grisardo... énuméra Neirs. Chacun de ces textes pourrait signifier tant de choses !...

— D'une pure fiction jusqu'à une erreur grammaticale, dit Virgilio.

— Mais quand on trouvera un rabat fiable, poursuivit son chef, on résoudra l'éénigme.

Ce dernier point m'angoissait.

— Et que pensez-vous du paragraphe du carnet ? Je veux dire, d'après votre expérience... Cette femme... vous croyez que je l'ai vraiment vue ?

Le détective examina le paragraphe en silence.

— Quelle est votre impression ? demandai-je, accablé. Je vous demande juste votre impression en tant qu'expert en sujets littéraires...

Neirs tambourinait sur la table avec ses longs doigts.

— L'emploi des verbes... insistai-je, avalant ma salive. Vous ne croyez pas que... ?

— Vous me demandez si je crois que cette femme existe ou a vraiment existé ?

— Oui.

Il referma le carnet d'un geste brusque.

— Permettez-moi de vous répondre par une autre question : c'est ce qu'il vous intéresse de savoir en particulier ?

— Je ne comprends pas.

— Je vais vous le dire autrement. Supposez un instant que vous sortiez de ce bureau et que vous rencontriez la femme du paragraphe... Non, ne riez pas... Ce n'est qu'un exemple. Et supposez que vous la reconnaissiez. Seriez-vous satisfait ? Considéreriez-vous l'affaire comme résolue ? En résumé : ce que vous souhaitez, c'est *rencontrer* cette femme ?

Un silence épais s'ensuivit. Horacio Neirs attendait ma réponse sans donner de signes d'impatience, en me regardant dans les yeux. Virgilio avait interrompu ses acrobaties et m'observait lui aussi avec ses pupilles de quartz. Je me passai la main sur le menton. Je frôlai le bout de mon nez avec mon pouce.

— Oui, dis-je.

C'était comme si une femme avait dit : "Oui", de sorte que je m'éclaircis la gorge et répétai :

— Oui, c'est ce que je veux.

Le temps s'écoula à nouveau. Neirs rassembla le cahier et les papiers en un petit tas et se redressa.

— Très bien, je ne crois pas qu'il soit difficile de vous satisfaire. Nous allons commencer l'enquête immédiatement. Je vous appellerai lundi, s'il y a du nouveau.

Virgilio se haussa sur la pointe des pieds pour m'ouvrir la porte.

— Et ne vous inquiétez pas, dit Neirs : dès que nous aurons trouvé un rabat, tout sera résolu. Si la femme du paragraphe existe, elle sera dessus. Et vous la rencontrerez tout de suite.

"Oui, en sortant de ce bureau", pensai-je avec amertume.

Alors, en sortant du bureau, je rencontrais la femme du paragraphe.

VII ELLE

Je ne la remarquai pas tout de suite, comme il se doit. Je venais de serrer une dernière fois la main à Neirs. En me retournant, je constatai que le couloir s'étendait au-delà de la bifurcation par laquelle j'étais venu et qu'il s'achevait dans l'autre pièce. Au fond de celle-ci, on distinguait une bibliothèque divisée par une baguette verticale de moyenne hauteur en deux zones complètement symétriques avec six étagères chacune. Les étagères s'adossaient à la baguette comme les branches d'un arbre au tronc : celles du bas étaient horizontales ; les intermédiaires s'élevaient vers l'extérieur ; les branches supérieures, plus courtes, atteignaient presque la verticale. Cependant, comme le meuble était aussi blanc que les murs, je ne voyais que des livres : des rangées multicolores de volumes comme les baguettes d'un éventail ouvert convergeant au même endroit. De ma perspective, cet endroit central était occupé par une personne, de sorte que les branches de livres semblaient la signaler ou naître d'elle. C'était une femme. Assise devant un secrétaire blanc, me tournant le dos. Sa robe noire moulante possédait une ample ouverture postérieure. Sur la chaise, la peau était nue, montrant la ligne de séparation des vertèbres et le polygone lisse des omoplates. Son cou avait la finesse d'une flûte à champagne. Ses cheveux châtais étaient rassemblés en un petit chignon. Elle avait les coudes sur la table : elle pouvait être en train de lire ou d'écrire. Sa silhouette était

— Vous avez oublié quelque chose, monsieur Cabo ?

Je m'apprêtais à répondre à Neirs quand je vis que la femme tournait la tête et se levait. Elle salua à distance. Je ne savais pas que tu étais là, dit Neirs. Tu attends depuis longtemps ? Non, je viens d'arriver, répondit-elle. (Il était

évident qu'il existait entre eux une certaine intimité.) Tu as un moment ? demanda-t-elle. Passe dans mon bureau, dit-il.

Elle était assez jeune, très grande, d'une beauté écrasante. Ses chaussures plates blanches ne faisaient aucun bruit lorsqu'elle marchait mais ses bras tintinnabulaient de bracelets. Au lieu de l'attendre, Neirs s'approcha d'elle. La rencontre, inévitable, eut lieu à C, le point constitué par ma petite présence, qui restait immobile dans le couloir. J'étais la division entre eux et je dus m'écartier pour qu'ils se disent bonjour, ELLEMOILUI. LUIMOIELLE. Neirs me désigna d'un geste.

— Je suppose que tu as entendu parler de Juan Cabo.

Nous nous tendîmes la main. Sa paume était tiède et prodigieusement douce. Bien sûr, qu'elle avait entendu parler de moi, bonjour, comment allais-je. Elle s'exprimait avec rapidité et adresse, sur un ton agréable et courtois, avec un léger accent étranger. Je lui donnai une vingtaine d'années. Elle avait une tête de plus que moi, comme Neirs, même si je reconnaissais que je suis plutôt petit. Ses yeux bleu électrique étincelaient d'intelligence. Chaque détail de son corps – peau bronzée ; fantaisies du maquillage ; boucles dans un désordre apparent sur les oreilles ; parfum capiteux ; formes exactes du buste, de la taille, des hanches, des mollets ; robe noire et courte ; bas aux reflets moirés – témoignait du soin de quelqu'un qui vit – bien – des possibilités de son apparence. Elle est danseuse, pensai-je, ou mannequin, ou mannequin et danseuse, ou actrice et mannequin, ou danseuse et actrice. Son sourire était une loupe : elle la plaça devant mes yeux et sa beauté devint pour moi immense et complexe, comme doit l'être celle d'une fleur pour une abeille.

Neirs avait mentionné son nom mais je ne l'avais jamais entendu.

— J'ai appris votre accident, dit-elle. Quel dommage. Mais vous allez bien, n'est-ce pas ?

— Je ne me plains pas.

Pour une raison quelconque, cette réponse l'amusa infiniment. Elle écarta ses deux rangées de dents en riant. Son

rire était délicat ; un rire sonore.

— Ma voiture a été détruite et je m'en suis sorti indemne, ajoutai-je. Un miracle, dit-on... Mais dans la vie il se produit parfois des miracles...

— Oui, c'est vrai. Je le crois moi aussi.

Comme si elle avait soudain pensé à quelque chose, elle ouvrit le petit sac avec une chaînette qui était suspendu à sa belle épaule nue. "Si vous permettez, je vais vous donner ma carte." Et elle me la donna effectivement : parfumée, satinée, luxueuse. Son corps, transformé en carte de visite par magie. Je ne la lus pas sur l'instant. Je la mis dans ma poche en me demandant pourquoi une actrice, un mannequin ou une danseuse me donnait sa carte en faisant ma connaissance. Nous nous saluâmes : Enchanté, enchantée. Elle entra dans le bureau avec Neirs ; j'accompagnai Virgilio. Dans le vestibule, mon guide me retint par la signature de certains documents relatifs aux questions financières. Comme je le supposais, "Horacio Neirs. Enquête et Critique" était une agence onéreuse, pour ainsi dire select, mais l'argent était le seul détail de ma vie dont je ne me souciais pas.

— Vous avez eu la PLUS GRANDE chance du monde, fit Virgilio en me disant au revoir. M. Neirs est EXCELLENT dans son domaine.

Pendant que la cabine argentée de l'ascenseur glissait doucement vers l'étage du bas, je sortis la carte de ma poche. Les lettres jetaient un éclat bleu.

MUSE GABBLER OCHOA

MODÈLE PROFESSIONNEL POUR ÉCRIVAINS

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, partageant mon reflet en deux.

Il était presque 16 heures quand je sortis du bâtiment. Je décidai de déjeuner au comptoir d'un bar proche, un de ces endroits de la zone d'Azca pour *yuppies*, et je commandai un

sandwich végétarien et une bière sans alcool. Je notai dans mon carnet, sous “Personnes” :

10. Horacio Neirs : élégant, professionnel.

11. Virgilio : petit, guide.

12. Muse Gabbler :

Là, je m’arrêtai. Je ne trouvais pas comment la résumer. Les termes de “heureux hasard” étaient peut-être une belle expression, pensai-je. L’impact de son image de dos me tourmentait encore. Je ne pouvais oublier ses yeux parfaits et l’éclat de son anatomie. Un atome du philtre de son parfum continuait à ensorceler mon odorat. “Muse Gabbler Ochoa, Muse Gabbler Ochoa”, murmurai-je. On aurait dit un murmure, une explosion de bulles et un souffle final. Je me demandai si c’était *elle*. La coïncidence semblait presque surnaturelle. “Mais dans la vie il ne se passe pas la même chose que dans les romans, me dis-je. Et puis, une fille en robe noire et chignon, ça ne doit pas être rare.” D’autre part, cette jeune fille n’avait pas besoin d’être la femme de mon paragraphe pour me sembler séduisante et énigmatique. Un autre point que j’ignorais était celui de “modèle professionnel pour écrivains” : je n’avais aucune idée du métier dont il s’agissait.

Je décidai de reporter ses paroles descriptives, je rangeai le cahier et me concentrerai sur le sandwich.

Le bar se trouvait dans une sorte d’entresol et ses lucarnes montraient les jambes des passants. À un moment donné, deux hommes assis dans un coin tournèrent la tête et regardèrent en direction de la rue. Je fis de même. Le serveur au comptoir nous imita. Gainées de soie noire, les jambes défilaient de gauche à droite derrière les fenêtres, majestueusement, comme dans un spectacle d’ombres. Je pensai que ses chaussures plates ne devaient pas faire de bruit. Elle attendit suffisamment pour que nous puissions tous profiter du spectacle et moi, en plus, la reconnaître. Je payai l’addition et décidai de la suivre

parce que je n'avais rien de mieux à faire et parce que le hasard de la nouvelle rencontre (à peine vingt minutes après la première) m'intrigua.

Le samedi après-midi était magnifique, bien qu'il soufflât sur la Castellana un air rude, froid, qui déplaçait les nuages. La veste qu'elle portait n'était donc pas de trop ; ce qui me surprenait le plus était le déséquilibre des tenues : veste militaire kaki sur élégante robe noire. Elle me faisait penser à une de ces femmes actives qui arrivent au travail en tailleur Chanel et baskets. Elle se dirigeait vers Nuevos Ministerios sans se presser, avec naturel, serrant sous le bras le sac avec une chaînette. Les hommes tournaient la tête sur le passage de cette sculpture grande et droite. Je m'amusais à observer les occupants des voitures arrêtés aux feux : la façon qu'ils avaient de détourner le regard de la monotonie oisive de la circulation ; leur surprise en apercevant l'ondulante silhouette ; les efforts pour ne pas la perdre de vue. Pour moi, qui me trouvais dans la voiture derrière, que personne ne remarquait, cela avait l'air d'un jeu.

Soudain, elle s'arrêta. Elle leva un bras, peut-être pour consulter l'heure, regarda d'un côté et de l'autre – elle portait des lunettes de soleil –, s'assura que ses cheveux et son chignon étaient restés en place et se dirigea vers un banc de l'avenue, détrempé d'ombres d'arbres. Elle posa son sac sur le banc et ôta sa veste, qu'elle appuya sur le sac. Puis elle revint au centre du trottoir. Au milieu de ce tourbillon de véhicules, ciel indigo et paysage citadin, en habit de soirée, elle ressemblait à une publicité de parfum en trois dimensions. L'après-midi étincelait sur les muscles de son dos nu. Elle resta debout, les jambes jointes, le buste dressé. Le vent transforma les pointes de sa robe courte en une girouette. Elle resta une minute dans cette position. Puis elle se tourna sur la droite et laissa passer une autre minute ; ensuite elle se tourna sur la gauche. Les rares passants l'observaient avec curiosité. Au début, je pensai qu'elle scrutait quelque chose, et je me tournai dans les mêmes directions qu'elle, mais en ne voyant rien de spécial le vol de mes yeux revint, tel un moineau docile, à son corps. Je compris bientôt que sa posture était le seul but de cet étrange exercice. Que faisait-elle ? Du yoga ?

De la relaxation mentale ? Trois minutes plus tard, elle se dirigea vers le banc, prit la veste et la passa ; mais elle l'enleva presque immédiatement et regagna le centre du trottoir ; elle répéta les trois positions. Encore trois minutes plus tard, en revenant vers le banc pour la deuxième fois, elle s'assit, ôta ses lunettes de soleil et se mit à bavarder.

À *bavarder*, comme je le dis.

Je m'approchai, me cachant derrière un arbre ; malgré ça, je ne pus entendre des mots ; je n'eus pas non plus l'impression qu'elle les prononçait. Mais ses longues mains battaient des ailes ; son visage arborait un sourire éblouissant. Elle semblait dialoguer avec un spectre. Je la vis rire de la même façon qu'elle avait ri avec moi une heure plus tôt. Je la vis glisser vers un coin du banc, embrasser l'air et pencher la nuque en arrière, fermer les yeux et écarter un peu les jambes. C'était une véritable chance qu'il n'y ait presque pas de témoins à cette heure du samedi. Était-elle malade ? Droguée ? Toujours était-il que cela constituait un spectacle fascinant.

Soudain, j'eus l'idée de noter cet incroyable "Fait". Je sortis mon carnet et mon stylo et m'appuyai contre le tronc. Je réfléchis à ce que j'allais écrire. Je finis par noter :

8. Elle jouit de ses fantaisies.

Le point final, après le mot "fantaisies", exécuta un vol sauvage ; l'encre déchira le papier. Je me retournai en réprimant un cri, sous la poussée.

Il s'agissait d'un vieil homme à l'air oriental, peut-être japonais, mince, aux cheveux gris. Des lunettes de théâtre oscillaient, accrochées à son cou, sur une veste en coton et un gilet rouge. Il tenait un cahier et un stylo et me regardait avec des yeux comme des traits d'union sombres à travers des verres à monture métallique. Il semblait être arrivé en courant, car il haletait. Il bredouilla quelque chose. "Excusez-moi, qu'avez-vous ?" demandai-je. Il recommença à me pousser et me coinça contre l'arbre. Il n'arrêtait pas de crier et de me

montrer les dents, comme s'il voulait me mordre. Il désigna mon carnet, fit mine d'écrire, me désigna, fit mine de refuser, se désigna lui-même, me montra son carnet. J'entrevis sur le carnet les idéogrammes propres à sa langue. “*You cannot write, sir !* baragouina-t-il enfin. *This is my time !*” Il leva un bras en direction de la jeune fille. Celle-ci avait abandonné la mimique et nous observait avec curiosité depuis le banc, mais elle ne semblait pas décidée à s'approcher. J'avais honte. “Maintenant, elle va s'apercevoir que je l'ai suivie”, pensais-je. Le Japonais – je comprenais de moins en moins ce qu'il me disait – insistait sur sa priorité : il l'avait engagée avant ; la scène était pour lui, pour son usage personnel, je ne pouvais pas la copier. Il l'avait observée avec les jumelles tout en écrivant, et soudain il m'avait vu, la regardant et écrivant aussi. Allais-je le nier ? Mon carnet était là comme preuve ! Je m'éloignai du vieux sans répliquer. “Mons... Cab... o !” entendis-je, mais je ne me retornai pas. Je pris un taxi et rentrai à la maison, profondément honteux.

Le téléphone sonnait quand j'arrivai. En décrochant et en entendant sa voix, il me sembla qu'elle n'avait pas cessé de m'appeler et que ses paroles constituaient un prolongement de son cri.

— Monsieur Cabo ?... Muse Gabbler Ochoa à l'appareil.

Elle souhaitait me voir le soir même. “J'ai une chose importante à vous dire”, ajouta-t-elle. “D'accord”, répliquai-je. Ensuite, quand je raccrochai, je parvins à raisonner. Et soudain je me sentis malheureux. Beaucoup plus tranquille, mais malheureux. Je craignis qu'elle ne soit fâchée, voire qu'elle ne veuille me poursuivre pour avoir provoqué ce petit incident pendant son travail. J'inventai des excuses tout en m'habillant. Ou peut-être n'était-ce pas de la colère mais de l'intérêt : elle cherchait peut-être un piston pour collaborer avec les écrivains de Salmacis. Je décidai que je préférerais la colère. Quand Ninfa me vit descendre de la chambre en costume sombre et foulard de soie autour du cou, elle hocha la tête d'un air désapprobateur. “Je reviens tout de suite, Ninfa”, mentis-je.

Plus tard, dans le taxi, je découvris que j'avais une érection.

Nous avions rendez-vous dans un café près de l'Opéra à 23 heures, mais le chauffeur de taxi me déposa un peu avant à cause de la circulation. Il faisait froid, beaucoup plus que dans l'après-midi, bien que le ciel nocturne fût dégagé. Pas comme les rues : je tombai sur la sortie d'une représentation au Teatro Real et dus esquiver des costumes sombres, des figures parfumées et de vieilles femmes parées de bijoux. L'opéra avait été un succès – il s'agissait des *Noces de Figaro*. J'entendis, au passage, des commentaires flatteurs, des anecdotes aussi : une spectatrice n'arrivait pas à comprendre que Chérubin était une femme qui jouait un homme qui à la fin jouait une femme, et on le lui expliquait à grands cris.

À ma surprise, le café était presque vide.

Il s'agissait d'un salon Art déco tapissé d'acajou, avec des miroirs sur les consoles du comptoir. Il y avait une seule personne à une table (trois au comptoir), et c'était Muse. J'avançai vers elle, bouche bée.

“Fabuleuse”, pensai-je en la voyant. Entourée par l'obscurité du bois éclairée par le vitrage des lampes Art déco, elle ressemblait à la flamme d'une bougie. Elle était entièrement vêtue d'écrù, à l'exception d'un foulard rouge-ocre noué autour du cou. Elle portait un ensemble composé d'un pull à col roulé, d'une minijupe en coton, de longs bas opaques et de chaussures à talons hauts. Sa chevelure n'avait pas changé : c'était un casque en cuivre orné d'un chignon. Sur la table une cigarette avec un fume-cigarette, un paquet de Gauloises et un verre de Cinzano. Les mains, longues, fines, sensuelles, jouaient avec un petit papier – peut-être le sceau du paquet ; ses poignets flamboyaient de bracelets.

— Asseyez-vous, dit-elle.

J'occupai la chaise qui se trouvait en face d'elle. Son parfum agressif me parvenait par vagues. Elle était sérieuse, ou simplement songeuse. Dans l'air chantait un groupe semblable aux Platters, peut-être les Platters.

— Écoutez, pour cet après-midi, je...

— C'était ma faute, me coupa-t-elle. J'aurais dû dissiper l'équivoque. Excusez-moi. Au début, j'ai cru que vous vous

connaissiez tous les deux. Je veux parler de mon client et de vous.

Sa façon de s'exprimer, avec cette rapidité exacte, était si diaphane que je suis sûr que je la cite maintenant textuellement. Rien ne s'interposait entre le papier et ses lèvres : elle parlait pour être écrite. Je supposai une certaine déformation professionnelle.

Je m'excusai à nouveau mais je ne révélai pas que je l'avais suivie.

— Une coïncidence, oublions ça, dit-elle. Une coïncidence de plus. La Belle et la Coïncidence. Notre-Dame des Coïncidences. Un serveur, dont je n'aperçus que le ventre et le tablier noir – Muse Gabbler Ochoa était le seul espace qu'admettaient mes yeux – me demanda ce que je voulais, et je commandai une bière.

— Vous faites cela souvent ? m'enquis-je. Donner rendez-vous à quelqu'un quelque part et...

— Dès que je peux. C'est mon travail. Les écrivains me téléphonent, me disent ce que je dois porter, ce qu'ils veulent que je fasse et où, et ils m'observent en prenant des notes pour leurs œuvres.

J'acquiesçai.

— C'est pour cela que vous portiez la robe noire sous la veste. C'étaient vos vêtements de travail.

Elle me regarda un instant. Son très fin sourcil gauche châtain se leva comme la fauille d'une interrogation. Ses lèvres vermillon clair souriaient.

— Je pensais que tu connaissais la profession de modèle pour écrivain. Tu n'en as jamais engagé aucun ?

Je lui dis que non, même si, bien sûr, je ne m'en souvenais pas – et je remarquai la douceur avec laquelle elle avait commencé à me tutoyer : pour une personne qui s'exprimait comme elle, ce geste avait des dons de caresse. Elle m'expliqua que c'était un métier assez récent, mais, dans le fond, très ancien. "Simplement, avant, le modèle n'avait pas conscience d'en être un", dit-elle. Elle me donna des détails

qui me révélèrent, de surcroît, son immense culture : Flaubert aurait adoré en avoir plusieurs – elle parlait des modèles –, et Proust aussi. En fait, le premier avait fait l'acquisition d'un perroquet empaillé pour écrire *Un cœur simple*. Pourquoi pas une femme vivante pour *Madame Bovary* ? Et si l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* passait des heures à étudier un rosier dans le but de le refléter dans son œuvre, peut-être aurait-il souhaité disposer d'une jeune fille immobile dans sa chambre, et observer pendant des jours le labyrinthe d'un regard ou le va-et-vient d'une expression ? "Qui dit jeune fille dit toute autre personne, en incluant des vieillards et des enfants. Nous sommes nombreux dans cette profession", précisa-t-elle. J'objectai qu'il pouvait y avoir un certain artifice dans cette façon de procéder. "Eh bien, mais la littérature est un artifice, non ?" dit-elle, et elle m'éblouit par son sourire. Je n'en étais pas si sûr. Muse insistait : Les femmes des romans, les hommes des romans, que sont-ils, sinon des figures conventionnelles pleines de... pleines de – elle hésitait, cherchant le mot – clichés ? Dans le fond, même les personnages les plus vraisemblables sont créés pour divertir. Toute littérature est mensongère, et je devais le savoir. Pas comme nous, qui étions la vérité. Pas comme elle, Muse Gabbler Ochoa, et comme moi, Juan Cabo, qui possédions du poids, du lest, des bagages de réalité pleins de... de... nos biographies respectives. "Tu t'es lancé dans un roman ?" me demanda-t-elle, illuminant la phrase de sa dentition. Nous rîmes, mais je ne pus éviter de répondre que, depuis mon accident, c'était, exprimée avec une juste exactitude, la sensation qui me saisissait.

— Tu t'es lancé dans un roman ?

Elle écarquilla ses immenses yeux.

— Tout ce qui m'entoure est fictif, moi compris, déclarai-je. Comme si j'étais né il y a trente-cinq pages au lieu de trente-cinq ans.

Je fis une pause et contemplai les récifs blancs de ma bière.

— Comme si j'étais moi aussi un modèle pour écrivains. Et je levai la tête pour ajouter : Tout provient de mon amnésie, bien sûr.

Mais alors je vis que l'expression de Muse avait changé. Elle lançait des regards nerveux vers le comptoir. Je suivis la direction de ses yeux et fus pétrifié. Assis sur un tabouret en face de nous se trouvait l'homme à la face molle. Je le reconnus tout de suite, car il portait le même costume gris qu'à *La Floresta*. Il écrivait hâtivement dans un cahier qu'il appuyait sur le comptoir, à côté des accessoires d'un service à thé ou équivalent. Tout semblait indiquer qu'il était là depuis le début, mais que mes yeux, possédés par Muse, ne s'en étaient pas aperçus avant cet instant. Soudain il leva sa plume et me rendit mon regard, imperturbable, sans défi, avec une certaine curiosité professionnelle, comme un peintre contemplerait un coucher de soleil ou un médecin les efflorescences d'une maladie de peau.

— S'il te plaît, Juan, ne le regarde pas ! murmura Muse, gênée. Continuons à parler comme s'il n'était pas là !... Il s'agit d'un client... En ce moment même, je travaille, tu sais ? Elle imprima à sa voix un ton pitoyable, comme pour me dire : "Tu vois : c'est la sale servitude de mon métier." Il m'a appelée dans l'après-midi et m'a dit qu'il souhaitait une scène dans un café, un dialogue entre deux personnes : l'une devait être moi et l'autre toi. Mais il a insisté pour que je ne te dise rien.

La monstruosité de cette déclaration me fit trembler. Muse posa sa si belle main sur la mienne.

— Fais semblant de ne rien savoir, je t'en supplie ! sinon, tu me ferais perdre de l'argent. Sa prière était si péremptoire que, avec effort, je lui obéis.

— Je l'ai déjà croisé. Qui est-ce ? demandai-je à voix basse.

Elle ne savait pas. De nombreux écrivains anonymes l'engageaient. Elle ignorait aussi pourquoi il avait exigé ma présence sur la scène. On la payait pour travailler sans poser de questions.

— Mais ne pense plus à lui... — Ses fins cils descendirent.
— Je te jure que je t'aurais appelé cet après-midi, de toute

façon... Je t'ai déjà dit que je devais te révéler une chose très importante...

Je ne répondis pas. J'observai du coin de l'œil la façon dont M. Face Molle me regardait et écrivait. Je pensai qu'il était peut-être en train de noter : "Juan Cabo a observé du coin de l'œil la façon dont *je le regardais et écrivais*." Je déduisis les mots qu'il devait utiliser pour décrire mon visage à cet instant : "pâleur", "tremblement des lèvres", "globes oculaires exorbités"... Qui cela peut-il être ? Pourquoi éprouve-t-il autant d'intérêt pour moi ? Je me serais volontiers levé pour lui demander des explications, mais la supplique de Muse me retenait. Je concentrai mon regard sur elle. Sa beauté me pressa ; ses yeux m'enfermèrent dans une parenthèse bleue.

— Juan, je voulais te dire... je voulais que tu saches que...

Elle hésita, comme si l'aveu qu'elle allait me faire avait été particulièrement honteux.

— Juan, je suis la femme de ton paragraphe.

VIII

L'AMOUR EST UN LABYRINTHE

La révélation me surprit.

Oui, nous étions tous deux à *La Floresta Invisible*, le soir du 13 avril. Elle était arrivée avant moi et m'avait vu entrer. Elle se souvenait parfaitement de moi, parce que, par son travail, elle connaissait presque tous les écrivains professionnels. Chignon et robe étaient les mêmes que ceux qu'elle portait le matin dans les bureaux de Neirs. La seule différence : elle ne s'était pas assise à la table 15. Mais de ma place il était tout à fait possible de voir son dos, de sorte qu'il n'était pas erroné d'affirmer qu'elle occupait "une table solitaire *en face de la mienne*". Quelle coïncidence. Les coïncidences sont comme l'amour et la littérature, aussi absurdes et insensées. Les coïncidences sont le roman de Dieu, qui est aussi écrivain, comme tout le monde. Elle avait entendu parler de mon cas par Neirs. Le détective, à qui elle rendait visite régulièrement pour obtenir les noms de futurs clients, avait remarqué mon étonnement quand je l'avais vue au bout du couloir. Quand je partis, il lui fit part de mon problème. Neirs savait que Muse, étant donné sa profession, fréquentait des lieux tels que *La Floresta*. "Nous avons le rabat, Muse : c'est toi", lui avait-il dit. La seule chose qu'il restait à préciser était les détails littéraires : la répétition de phrases, les paragraphes vraisemblablement corrigés, etc., mais Neirs soupçonnait que tout cela avait une explication très simple. Il avait demandé au modèle de ne rien me dire encore, mais elle avait décidé de briser son vœu de silence.

— Pourquoi ? demandai-je.

Elle entrouvrit ses paupières, jaspées de tons ocre.

— Parce que j'ai lu ce que tu as écrit sur moi.

Neirs lui avait montré le paragraphe du cahier.

J'aurais dû m'en douter, dit-elle, elle avait lu tant de choses sur sa personne !... Elle était habituée à sa propre description. Mais la simplicité, la spontanéité de ces phrases tranquilles – “Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue” –, la fascinait encore. Elle ne se rappelait pas avoir jamais suscité de passion si soudaine. Et en disant cela, sa tête aux cheveux laqués acquiesçait, et ses yeux se liquéfiaient d'admiration, et d'amour, et de littérature, et de coïncidences.

Je l'écoutais avec émotion. Mon cœur battit voluptueusement pendant les dix minutes que dura sa confession. Un détail m'accabloit, cependant. Muse semblait considérer le paragraphe comme une déclaration sincère provenant d'une âme ravie. Je n'en étais pas aussi sûr. Je veux dire qu'il était logique de penser que le 13 avril j'avais eu un coup de foudre en contemplant cette silhouette à l'odeur parfumée, aux yeux voûtés de bleu-gris, au buste altier et à la voix avec des nuances de tapis ou de manteau en cuir. Un témoin impartial aurait choisi Muse entre mille comme protagoniste indiscutable de “Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue”. Mais à ce moment précis du café de l'Opéra, les échos de ma passion présumée avaient disparu. Je jure que je m'efforçais de l'éprouver à nouveau, en reconnaissant que l'amour n'est pas amnésique et doit persister – comme la cicatrice d'une brûlure – dans un repli de l'âme. Mais, sur l'instant, je ne parvenais qu'à identifier une érection. Je regardais Muse, j'écoutais Muse, je soupirais et souriais symétriquement avec Muse, je pensais : “C'est ELLE ! Enfin !”, mais la seule chose que je percevais était que mon pénis – qui n'a pas d'yeux et ne sait pas ce qu'est la littérature – tendait dangereusement ma bragette.

Et je ne pouvais pas oublier M. Face Molle, qui continuait à me regarder et à faire glisser sa plume sur son cahier. “C'est peut-être ce type qui m'empêche d'être ému”, raisonnai-je. Car il avait organisé ce rendez-vous (même si Muse insistait sur le fait qu'elle m'aurait appelé de toute façon), et cela, naturellement, ôtait de la spontanéité à la situation. Au cas où cela n'aurait pas suffi, j'ignorais si le modèle était sincère. Sans aller plus loin, ce même après-midi, je l'avais vue improviser une scène de pelotage invisible pour un Japonais.

“Elle a peut-être reçu des instructions pour me regarder ainsi, ou pour exécuter ce simple geste qu’elle venait de faire avec la main. Elle a même pu mémoriser un scénario.” L’angoisse commençait à me devenir insupportable. Je ne pouvais pas savoir si ce qu’elle m’avait dit était déjà écrit.

— Ton nez te pique ? demanda-t-elle soudain.

— Non. — Je fis cesser mon tic. — Je réfléchissais.

— À quoi ?

— La présence de cet homme me gêne un peu, dis-je à voix basse. On ne pourrait pas aller ailleurs ?

Elle consulta l’heure à son fin poignet.

— Ne t’inquiète pas. Le travail est fini, dit-elle.

Et comme s’il l’avait entendue, M. Face Molle ferma le cahier et descendit du tabouret.

— S’il te plaît, Juan, ne lui dis rien. Ne le regarde même pas. Muse prit mes mains entre les siennes : Tout est fini. Il va partir et nous aussi. Ce n’était pas si mal, non ?

Si, cela avait été très mal, mais je ne voulais pas le lui dire. Du coin de l’œil, j’épiai M. Face Molle pendant qu’il s’en allait, et je dus faire de véritables efforts pour l’ignorer. “À un autre moment je vérifierai ce que tu cherches en moi”, pensai-je. Je reportai mon attention vers les yeux de Muse et je vis une pure beauté pigmentée par les éclats de la lampe, comme le visiteur d’un aquarium se penchant sur un étang avec des poissons tropicaux. Mais juste ça : beauté. Jusqu’à quel point y a-t-il de la sincérité dans ton regard ? me demandais-je. Quand l’homme disparut, nous nous levâmes. Ses chaussures à talons l’élévaient vers l’inaccessible ; j’arrivais un peu au-dessus de ses seins généreux. Les mamelons pointaient sous le pull-over, me regardaient comme des yeux bandés.

— Je t’invite à boire le dernier verre chez moi, dit-elle en prenant son sac et son paquet de cigarettes.

Mais au lieu de se diriger vers la sortie elle alla au fond du café, vers des rideaux rouges.

— J’habite ici, dit-elle.

Et elle écarta les rideaux.

J'aperçus l'intérieur d'une entrée. Nous montâmes dans un ascenseur presque instantané vers un couloir brillant avec une seule porte au fond, de couleur violette. Ses talons s'enfoncèrent dans le paillasson de l'entrée. L'appartement sentait les parfums enfermés. Les murs, aux couleurs criardes, étaient troués de niches avec des statues. Le canapé avait l'air d'une table ; la table, en crêpe de soie, ressemblait à un oreiller. Les rideaux en papier montraient un dessin de Picasso sur des taureaux et des minotaures réalisé à l'encre de Chine. Muse les ouvrit électroniquement. L'éclat horizontal de la plaza de Oriente resplendit dans la nuit.

— Ma tanière te plaît ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai. Bien sûr, qu'elle me plaisait ; j'étais fasciné.

Elle abandonna le fume-cigarette dans un cendrier qui tremblait comme un naufragé sur le radeau rose de la table ; elle ôta son foulard et le laissa planer vers le canapé. Puis elle s'approcha d'un meuble au curieux design. C'était une maquette du Teatro Real de la taille d'un guéridon de petite taille. Elle souleva le plafond, et l'intérieur étincela d'ampoules et de miroirs et expulsa l'ouverture de *Carmen* à travers des haut-parleurs miniature. Elle se pencha et sortit une bouteille de Martini, une autre de champagne et une autre de whisky. Elle referma le couvercle et la musique cessa. "Joli meuble bar", remarquai-je pour dire quelque chose. Elle sourit et dit qu'un décorateur allemand l'avait conçu spécialement pour elle. Pendant quelques minutes, je la vis se consacrer, avec une grande habileté, à préparer la boisson. Elle pila de la glace et posa un shaker sur un comptoir couleur vert prairie. Des éventails de lumière dévoilaient, sur le mur, la colossale photo prise en studio d'une femme nue et agenouillée, les bras autour des genoux, le visage caché entre les jambes, un chignon petit comme une bosse, tout le corps bleu paon sur fond blanc. Je mis un instant à m'en apercevoir : c'était Muse. La vraie Muse, debout devant la photo, semblait lointaine comparée à cette énorme anatomie.

— Voyons si ça te plaît. Elle me tendit le cocktail : On dit que je le prépare très bien.

Le verre (c'était la moindre des choses) ressemblait au Graal ; le bord était repeint en or. Je la vis s'asseoir confortablement sur un canapé rouge, croiser les jambes et laisser tomber une cerise dans le verre (elle fit "plouf"). Je la complimentai sur le cocktail sans exagérer. Elle sourit, et l'un de ses très beaux genoux, en se redressant, imita la forme et le paysage d'un sommet crémeux enneigé de montagne. Avais-je envie de dîner ? Elle pouvait préparer quelque chose en une minute. Non, non, merci, j'avais déjà dîné (c'était faux ; en fait, je n'avais pas faim, ni même soif). La boisson me faisait tourner la tête, la décoration aussi. Mais le pire était Muse : ses longues cuisses révélées par la grotte tendue de la jupe courte ; son sourire de chasseresse, tiré avec adresse vers mes yeux comme un parfait éclair. Il me vint une immense envie d'écrire : elle égala presque mes envies d'uriner et de satisfaire mes impulsions érotiques. Dans cette maison, avec cette femme, en buvant ce philtre, la fiction littéraire surgissait presque sans effort. Je commençai à bouger une jambe dans un tic dactylographique.

Nous parlâmes littérature : les auteurs qui lui plaisaient, les thèmes. Puis elle commença à me raconter une histoire très étrange. Je crus qu'il s'agissait d'une sorte de sujet de roman, car elle le racontait à la troisième personne : une fillette, enfant de parents milliardaires, que son père, un sadique, maltraitait sexuellement. Il la menaçait de la tuer si elle le dénonçait à la police ; elle était seule et très jeune (sa mère se trouvait elle aussi sous la férule paternelle). De douze à seize ans, la vie de cette jeune fille fut infernale : obligée à rester nue, enchaînée dans une cellule du sous-sol de sa maison, traitée comme une esclave, pire encore, comme un animal...

Muse détaillait chacun des épouvantables supplices. De temps en temps elle changeait de position, montrait un autre polygone de sa cuisse et continuait à déverser dans mes oreilles le récit de tortures sexuelles. Des gouttes de sueur glissaient sur mon front. J'ignore combien de fois je portai le verre à mes lèvres. Les péripéties de la jeune fille s'étaient bien terminées, cependant : elle s'était enfuie de la maison à seize ans et était tombée amoureuse d'un professionnel de la mode. Quant au père, il avait été arrêté et envoyé dans un asile

d'aliénés, où il était mort. Muse ajouta : “La jeune fille, c’était moi.” Et elle croisa et décroisa les jambes, clic, clac, comme des aiguilles de crochet tissant un vêtement invisible. Il y eut un silence. “Quelle histoire...” pensai-je, sans trouver le mot. Incroyable ? Terrible ? Stupide ? Mon cerveau était devenu une marquise de couleurs criardes qui annonçait des scènes de viol. Protagoniste : Muse Gabbler Ochoa.

— Un autre ? demanda-t-elle.

Je ne savais pas de quoi elle parlait. Elle désigna mon verre, et je compris. Je lui dis non. Muse n'avait pas changé de ton pour me poser la question, et ma confusion venait peut-être de là : sa voix était passée des tortures de son enfance à la politesse de la boisson avec la même froideur. “Tout cela me paraît si fictif, pensai-je. Quand j’essaierai de raconter cela plus tard, j’aurai du mal à vaincre l’incrédulité du lecteur.” (Et maintenant, en l’écrivant, je soupçonne que ma crainte s'est accomplie.)

Après une pause insupportable, je décidai de changer de sujet.

— Excuse-moi, Muse, mais j’ai un doute.

Je lui racontai ce que j'avais pensé au café.

Sa déclaration lui appartenait-elle, ou était-ce une invention de son client ? Je la vis se redresser, froncer ses délicieux sourcils. “Oh, tu ne dois pas penser ça, Juan.” Je me dis que le rendez-vous était fictif mais que ses mots étaient réels. Des mots Réels devant le Palacio Real et le Teatro Real⁽⁶⁾ (je pensai à cette sotte comparaison). Elle se leva et s’assit à côté de moi. Elle me regarda avec des yeux diaphanes, soucieux et bleus. “Tu n’es pas fâché, n'est-ce pas ?” “Non, bien sûr que non.” Je sentais une chaleur insupportable. Toutes les îles de mon visage qui n’étaient pas couvertes de cheveux étaient humides. Je me redressai pour ôter ma veste qui était moderne, d’un créateur madrilène appelé Cabo – une autre coïncidence, oui –, elle n’avait pas de “revers”, comme presque tout le reste, et je l’abandonnai sur la table en toile rose. Posée là, dégonflée, inutile et sombre, elle

ressemblait à ma conscience. Quand je revins m'asseoir, Muse m'embrassa.

Cela se passa ainsi : je m'assis et elle m'embrassa ; sans transition ni préambules.

Cependant, même si j'ai écrit avec précision ce qui arriva – “elle m'embrassa” – cela ne matérialise pas le choc de sa muqueuse contre la mienne, le goût de fruit et de tabac de sa bouche, l'ardeur des yeux clos, l'humidité des gestes, le piston des joues. Je me rappelle vaguement que je laissai tomber mon verre sur le tapis et que je m'en aperçus à peine quand nos visages s'écartèrent. Sur ses lèvres brillait ma salive. Elle glissa une main parfumée sur mon menton et, d'un simple geste, ôta mes lunettes, les plia et les abandonna sur la table. Elle tourna vers moi un beau visage dans des tons pastel, œuvre de ma myopie impressionniste, et dit :

— Viole-moi.

Simply. Je ne savais pas très bien comment prendre cet ordre. Si elle avait souri je me serais mis à rire, mais je ne voyais aucune demi-lune partager ses curieux traits. Muse était sérieuse. L'ordre était sérieux. J'étais sérieux. Elle m'expliqua, entre deux halètements, que l'expérience avec son père l'avait traumatisée, et que c'était ce qui l'excitait le plus, son fantasme préféré : découvrir un étranger à la maison qui lui sauterait dessus, déchirerait ses vêtements et la posséderait de force. “Ça te plairait ?” J'y pensai un moment. Pas longtemps, juste un moment. “On pourrait essayer, lui dis-je, mais avant, où sont les toilettes, s'il te plaît ?”

Elle m'accompagna avec des airs d'hôtesse de l'air dans un couloir en parquet violet et aux murs vert bloc opératoire, allumant d'innombrables lumières sur notre passage. Des statues comme des voleurs ou des prostituées attendaient dans les coins, des miroirs cachés provoquaient la paranoïa, des lignes de couleur rayonnaient le sol. Nous choisismes trois bifurcations avant d'arriver à destination. Muse appuya sur les interrupteurs de toilettes longues et aveuglantes comme une loge et elle m'abandonna là.

La cuvette était argentée, ultramoderne. De nombreuses navettes spatiales n'auraient pas honte de posséder ce design, pensai-je. À l'intérieur, sculptés comme un tatouage, un globe terrestre et une légende en lettres d'or : "Nous salissons notre planète tous les jours." En me soulageant, j'essayais d'ordonner mes pensées. Mais les deux choses me coûtaient un certain effort, je veux dire me soulager et penser : l'érection envoyait le liquide au mauvais endroit, et je devais m'arranger pour me courber artistiquement et viser le trou des W.-C., juste au centre de la Terre. D'autre part, la majeure partie de mes idées ne faisait pas mouche non plus. Tout s'était passé trop vite : Muse était devenue ELLE, et maintenant ELLE attendait dans la salle à manger d'être violée pendant qu'IL vidait sa vessie au milieu de contorsions sur une reproduction argentée de notre monde. Ce n'était pas comme cela que j'avais imaginé ma première rencontre avec la femme du paragraphe, bien sûr. Mais j'en conclus que la vie n'était pas un de mes romans, et qu'elle n'avait pas à s'ajuster aux limites de mon imagination.

Avant de quitter les lieux, je sortis le carnet de ma poche et écrivis :

12. Muse Gabbler : parfaite.

Car c'était le seul "terme descriptif" qui me venait à l'idée à ce moment. Je penserais à d'autres plus tard. Quand je trouvai le chemin du retour, après plusieurs tentatives manquées dans des couloirs avec des rayures de couleur dessinées sur le sol, je surpris Muse assise sur le divan rouge, feuilletant une revue de mode, ses belles jambes allongées, ses pieds appuyés contre la table enfonçant avec ses chaussures la surface capitonnée. Au début, je pensai qu'elle avait changé d'avis, mais alors elle se redressa et me tendit une photocopie.

— S'il te plaît, lis-le et suis les instructions, dit-elle. Si tu as des doutes, demande-moi.

L'original avait été dactylographié. Le texte n'était pas très long.

J'ai vraiment honte de te dire ça, qui que tu sois, c'est pour cela que je l'ai écrit. Cache-toi derrière le rideau. J'attendrai une minute, je le tirerai, je ferai comme si je te découvrais et je crierai. Alors j'essaierai de t'échapper. N'aie aucune pitié. Retiens-moi, déchire mes vêtements, frappe-moi, fais ce que tu voudras. Ne crains pas de me faire du mal. Ne sois aimable à aucun moment. Quant à moi, je ne serai pas soumise mais rebelle. Ma rébellion et ta cruauté seront comme la noirceur du tison et la rougeur du feu : plus tu seras cruel, plus je serai rebelle, plus je serai rebelle, plus tu seras cruel. Ainsi, jusqu'à ce que notre plaisir explose et que nous jouissions comme des bêtes dans une cacophonie de hurlements ! D'accord ? Mais non, ne me réponds pas ! Je ne veux pas que tu parles. Va au rideau et cache-toi, s'il te plaît. Avec mes salutations les plus cordiales.

MUSE GABBLER OCHOA

Quand j'eus terminé l'incroyable lecture, Muse me demanda si j'avais des questions. Je n'en avais aucune. Je fis ce qu'elle me demandait : je me plaçai derrière les rideaux en papier et j'attendis. Le minotaure de Picasso, à hauteur de mon visage, me regardait avec des yeux d'animal compatissant.

Les rideaux s'ouvrirent.

Je dois faire une pause à ce stade, lecteur. Ce qui arriva ensuite me fait tellement honte que c'est à peine si je trouve la force de poursuivre. Je m'empresse de préciser que je ne crois être ni bigot ni rien de semblable : je ne me soucie pas de la morale mais de l'intelligence. Ce qui arriva chez Muse, juste au moment de la dernière révélation, me fait penser, chaque fois que le souvenir m'assaille comme un coup de poignard, que je fus un fieffé imbécile. Permets-moi donc de poursuivre mon récit – car j'ai décidé de tout raconter – à la troisième personne. De la sorte, grâce à un subterfuge littéraire si particulier, je parviendrai à me distancier de la conduite d'un

Juan Cabo qui, pour la première fois peut-être, me sembla indigne d'être moi.

En tirant les franges en papier, Cabo se sentit le seul acteur d'une œuvre dont il avait oublié le texte. Muse lança un cri effroyable et recula. Brusquement, un désir puissant, mammifère, tendit les entrailles de Cabo. Mais en se jetant sur elle il frappa du ventre la maquette du Teatro Real, faisant s'ouvrir le couvercle et couler à flots l'ouverture de *Carmen*. Sa victime, profitant de l'occasion, s'enfuit de la pièce. Cabo la suivit en chancelant. Tac, tac, tac, tac. Les chaussures de Muse cessèrent de résonner dans les couloirs. Ses cris s'effilochèrent à des kilomètres de distance. Bientôt, notre héros comprit qu'il l'avait perdue. Des couloirs et des portes, des bifurcations et des murs, surgissaient au hasard à chaque coin. Mais Cabo observa les lignes de couleur qui sillonnaient le parquet et, possédé par une idée soudaine, il se consacra à étudier leurs parcours : les unes déviaient vers la première bifurcation, d'autres vers la seconde ; le reste continuait vers le fond. Il envisagea la possibilité qu'il s'agisse d'une sorte de piste. Muse avait préparé la maison pour ce jeu. Il choisit la ligne rouge – peut-être parce que à ce moment il voyait tout de cette couleur –, mince comme un fil ou comme la ligne destinée à souligner un texte, et il la suivit, en se courbant pour la distinguer. Deux couloirs plus loin, la ligne tournait en direction d'une porte close. Tout était silence. Cabo ouvrit la porte à l'improviste. Il vit une chambre. Le lit était rond et verdâtre, comme les murs ; le plafond et le sol, noirs ; les meubles et les paravents, carmin. Muse se trouvait assise sur le lit, les mains sur les genoux, la jupe remontée à la taille, le torse essoufflé. En voyant Cabo, elle poussa un nouveau cri, fit un bond – elle avait ôté ses chaussures – et courut dans un coin, appuyant le dos contre le mur. Il s'approcha, courbé et soufflant (en partie de fatigue, en partie pour l'effrayer) et elle porta une main à sa poitrine et l'autre au pubis et les pétrit comme du pain tendre par-dessus l'ensemble beige en désordre. "Non, non, arrière ! clamait-elle. Non, s'il vous plaît ! Non, s'il vous plaît !" Il soupçonna la pièce d'être

insonorisée. Après un instant d'hésitation, Cabo fléchit les jambes, prit son élan et fit un bond sauvage. Muse se courba, heurtant de l'épaule un miroir en forme de soleil accroché au mur, tout en levant un genou et en poussant un hurlement étrangement réaliste. Cabo découvrit alors que, en sautant, il avait atterri sur un de ses pieds nus. S'apercevoir de cette ineffable maladresse éteignit complètement son énergie, de bout en bout et inversement. Et un autre détail : le sol de la chambre – il s'en apercevait maintenant – était décoré ici et là avec des traces blanches de pieds et des lignes rouges et vertes, comme les plans sur lesquels les danseurs apprennent à évoluer. Dans le coin où ils se trouvaient tous les deux on pouvait apercevoir deux paires d'empreintes parallèles : Muse marchait, presque exactement, sur une paire, mais les plantes de pieds de Cabo reposaient complètement en dehors de celles qui, peut-être, leur correspondaient. "C'est pour cela que je lui ai marché dessus", pensa-t-il, et il bougea pour corriger son erreur. En relevant la tête, il observa par hasard le miroir qu'elle avait heurté.

Et il surprit l'homme.

Il se trouvait dans son dos, dépassant d'un paravent. Il tenait une plume et un cahier et prenait des notes en contemplant le couple. Son bras droit semblait connaître une crise d'épilepsie inspiratrice. De ses lèvres pendait un filet de salive. Il ne s'agissait pas de celui que Cabo surnommait "Face Molle" mais d'un autre, moins répugnant, cependant : les cheveux blancs coupés en brosse, la mâchoire proéminente et de petits yeux bestiaux. Son regard était une encyclopédie de la cruauté. Jamais – nous pouvons l'assurer – Cabo ne s'était senti aussi ridicule. Il se tourna vers l'homme qui, s'apercevant qu'il avait été découvert, disparut derrière le paravent. Quand il se retourna vers Muse, il constata que celle-ci avait arrêté de jouer et l'observait, pâle et tranquille comme un mannequin. Les yeux de Cabo, inondés, bouleversèrent le visage de la jeune fille.

— Juan, s'il te plaît, continuons, murmura-t-elle. Ne t'en fais pas pour lui : c'est un client.

Il se demanda si ce type avait aussi exigé que ce soit lui, Juan Cabo, qui interprète le rôle du violeur, ou si c'était une idée de la merveilleuse Muse Gabbler Ochoa, murmura-t-il, l'explosion d'une bulle et l'haleine finale. "Comme ça, le même type te sert pour deux séances, hein ?" pensa-t-il. La rage l'empêchait de former des mots ; ses lèvres s'agitaient en l'air comme les mains d'un aveugle. Il fit demi-tour et sortit en courant de la pièce, non sans avoir auparavant donné un coup de pied au paravent, qui trembla de haut en bas sans tomber, comme lui. Muse l'appelait. Il l'ignora. Il revint sur ses pas en observant le surlignage rouge. Personne ne le suivait. À un moment donné, il regarda par terre et ne vit plus la ligne conductrice. Il traversa les murs jaunes, les portes bleues, des sculptures rosées. Cette maison le dégoûtait. "Combien d'autres en aura-t-elle invité à copier la scène ?" se demandait-il. Il voyait des écrivains dans les trois dimensions : aplatis sous le tapis ; cylindriques, derrière les rideaux ; sphériques et grimpés comme des araignées sur les lampes au plafond. Il les voyait camouflés, irisés, teints comme des caméléons, pétillants comme des mirages, éteints dans les miroirs, se fondant dans le design. Des écrivains qui regardaient, des écrivains qui écrivaient, des écrivains, des écrivains.

— Écrivains ! hurla-t-il, en même temps qu'un diable barbu le criait depuis une console.

Cabo prit un cendrier en pierre et détruisit son visage – qui était le mien, c'est-à-dire le sien, celui de Juan Cabo – dans le petit miroir camouflé. Ce stupide soulagement le calma un peu. Il remarqua alors une double porte, l'ouvrit, c'était le salon.

Il ramassa sa veste et ses lunettes et s'en alla.

Dans le Madrid nocturne, un panneau publicitaire lumineux se dressait au-dessus des bâtiments. Cabo le vit d'un taxi. Il montrait la publicité de Salmerón : l'Œil Écrivain. Le panneau semblait le regarder tandis qu'il le regardait. Il se rappela que la collection "Madrid en temps réel" serait présentée le dimanche matin au Parque Ferial, à midi, et qu'il avait l'obligation d'y assister. "Écrivains, littérature, fiction, mensonges !" pensait-il. Son état était le plus semblable à celui

de l'homme qui devient allergique à lui-même. Et quand le taxi s'arrêta à un feu rouge, il hurla – mais non, il ne cria pas, il pensa juste comme un cri ; maintenant je me soulage pour lui, en lui conférant un son déchirant :

— FIN DU CHAPITRE, ÉCRIVAINS !

IX

LA LITTÉRATURE EST UN LABYRINTHE

Je dormis mal, me levai tard. C'était un dimanche ensoleillé et un peu froid. Je m'habillai machinalement pour me rendre à la présentation au Parque Ferial. Ensuite, j'ouvris le cahier et notai "vide" à côté de "parfaite" sur la ligne de Muse Gabbler. "Parfaite" et "vide" étaient les mots qui la résumaient le mieux. Son mensonge ne me faisait pas aussi mal que son motif; si elle l'avait fait pour son profit personnel cela m'aurait été égal, mais qu'elle le fasse pour son travail était injurieux. Maintenant plus rien n'avait d'importance. L'hypothétique falsificateur de feuillets, l'assassin présumé de Grisardo..., tout me laissait indifférent. Lundi, j'appellerais Neirs pour lui dire d'abandonner l'affaire. Je savais maintenant qui elle était. Et il aurait mieux valu que je ne le sache jamais, conclus-je.

Le soleil blessant et le torrent de vent froid qui pénétrait par la petite fenêtre du taxi m'aidèrent à me sentir mieux. L'entrée sud du Parque Ferial ressemblait à un petit paradis : fanions s'agitant comme des ailes d'anges ; fanfare de voitures et d'autocars ; policiers resplendissants ; journalistes arborant des appareils photo et micros argentés. C'était comme entrer à Camelot. De façon tout à fait inattendue, cette vision me ranima.

À l'intérieur de la vaste enceinte régnait une ambiance d'aéroport.

Le spectre scientifique de l'air conditionné m'ébranla. Des panneaux bleus suspendus au plafond promouvaient un bilinguisme équitable : Entrées, *Tickets* ; Accréditations, *Registrations*. Flèches et symboles logiques défiaient l'intelligence abstraite. MADRID EN TEMPS RÉEL, LA

LITTÉRATURE DU NOUVEAU MILLÉNAIRE, lisait-on sur une immense pancarte située derrière les comptoirs. Les flashes flottaient à distance comme une mini-tempête. Les hôtesses, anguilles en bleu souriant, glissaient ici et là, portant des papiers et des coiffures. L'une d'elles me mit un autocollant sur la veste comportant les phrases publicitaires de la collection. Le vestibule était bondé. Les gens levaient la main, exerçant cet acte de serment social qu'est le salut à distance :

“Bonjour, je jure que je voudrais te parler, mais tout de suite je n'ai pas le temps.” Ces individus s'arrêtaient pour s'intéresser à ma santé. Mon amnésie ne me permettait pas de les reconnaître, et “bien” et “merci” devinrent les mots que je prononçai le plus souvent pendant tout ce vagabondage. En revanche, je reconnus plusieurs écrivains morts. Ils étaient mêlés aux vivants, et ne s'en différenciaient que par le costume d'époque et le livre qu'ils portaient sous le bras. J'en déduisis qu'ils faisaient partie de la promotion publicitaire : pauvres diables déguisés en célébrités. La confusion surgissait, inévitablement, avec les plus modernes. On reconnaissait très facilement Dante, Quevedo et Balzac, par exemple. Mais à partir du XX^e siècle tout était plus difficile. Le livre devenait la seule piste, de sorte qu'il n'était pas rare que l'écrivain en question passe inaperçu jusqu'à ce qu'il s'approche suffisamment pour que le titre de son œuvre soit lisible. De la sorte, seul un coup de coude fortuit de l'homme qui portait *Tropique du Cancer* me fit remarquer la présence de Henry Miller. Albert Camus me tendit, très prévenant, un feuillet de présentation, et à ce moment je détectai *La Peste* dans sa main gauche. Je reçus de Borges ses *Fictions*, qu'il laissa tomber à côté de moi. Je me heurtai deux fois à Kafka : l'acteur qui l'interprétait, très jeune, s'éventait avec *Le Procès*. Le comble de l'absurde était Pirandello : il s'agissait d'un petit vieux chauve qui s'accrochait à *Six personnages en quête d'auteur*, mais il ne se lassait pas de répéter qu'il s'appelait Jacinto Díaz, professeur de littérature, et que sa ressemblance physique avec Pirandello et le livre étaient une pure coïncidence. Naturellement, tout le monde soupçonnait un ingénieux mensonge, et le vieil homme (qui, à mon avis, disait la vérité) commençait à s'énerver.

Le plus curieux était que je ne parvenais pas à isoler les “vrais” écrivains. Ou plutôt, que tout le monde semblait être dans ce cas. Hôtesses, serveurs, agents de sécurité, enfants, vieillards... tous cachaient sans doute un écrivain incognito. Il fut délivrant de percevoir cette égalité, comme le fou qui comprend soudain que personne ne se différencie réellement de personne. Même les faux, déguisés en auteurs célèbres, donnaient l'impression d'en porter un sous le maquillage, même s'il était plus médiocre que celui de la surface. La salle était bondée d'écrivains en herbe. Certains chantaient, jouaient, construisaient des maisons, célébraient des messes ou toréaient, mais tous avaient un jour rédigé un poème, un récit, un journal personnel plus ou moins exalté de phrases heureuses. L'humanité était romancière.

Une mini-émeute troubla mes réflexions. Une revue de presse s'était organisée dans le vestibule. Je crus entendre la voix puissante de Salmerón et je m'approchai.

Je supposai, en effet, qu'il s'agissait de mon éditeur, car devant mes yeux apparut l'homme le plus formidable et truculent que j'aie vu de ma vie. Je n'aurais pas eu besoin de retrouver la mémoire pour savoir, sans aucun doute, que cette silhouette était, à juste titre, exceptionnelle. On aurait dit une montagne : grand – je lui donnai plus de deux mètres –, crênelé par des épaules immenses, aux cheveux blanchis coiffés en arrière, il se haussait commodément au-dessus du cercle de micros et de cassettes que les journalistes essayaient en vain d'approcher de son inaccessible visage comme des enfants offrant des bonbons à leur papa. Les yeux, imprimés au sommet d'un front ridé, étaient blancs comme des vêtements mis à sécher sous les paupières. La peau, bronzée, possédait une certaine qualité pachydermique : de gros replis dans le double menton et à la nuque ; des poches grisâtres aux joues ; des oreilles longues et sombres comme des steaks trop cuits, aux lobes pendents. Sa tenue ressemblait à un printemps martien : costume fuchsia, chemise indigo et foulard en soie rouge imprimé de roses blanches.

— Mes chers amis, disait-il, permettez-moi de devenir prophète l'espace un instant. Le nouveau millénaire est sur le

point de commencer, et j'aimerais vous expliquer ce que sera je crois l'avenir de notre enfant gâté, le roman.

Son discours fut aussi étrange et majestueux que lui-même. Il commença en disant que le roman du passé avait appartenu au protagoniste, au héros, au Quichotte et à Anna Karénine. Il appartenait présentement à l'auteur. Aujourd'hui, on ne parlait pas tant de personnages que d'écrivains célèbres. Mais le roman du futur franchirait une étape supplémentaire. Le monde s'était cristallisé en un labyrinthe ; la réalité était complexe, diffuse, inabordable... Qui pouvait penser que ces grandes figures qui nous accompagnaient aujourd'hui – il parlait des écrivains de l'histoire, des pantins déguisés qui s'étaient réunis derrière lui comme une cohorte de cadavres attentifs – allaient continuer à cimenter la littérature de l'avenir ? Non : le nouveau millénaire serait trop abscons, chaotique et mathématique pour la compréhension d'un seul homme. Le roman de l'avenir appartiendrait à l'Éditeur. Comme ça, avec une majuscule : Éditeur. Mais ne nous leurrons pas, affirmait-il : pas à l'éditeur en tant que créateur, mais en tant qu'"organisateur". Études de marché, conception informatique, publicité... Tout cela sera le véritable roman – en fait, c'était déjà le cas, dans une large mesure –, et la responsabilité de coordonner cet immense travail retomberait sur l'éditeur. La littérature reviendrait à ses lointaines origines : elle redeviendrait anonyme, "non par le travail d'une seule personne mais de plusieurs".

— Toute la planète, demain, sera New York, déclara-t-il. Et à chaque petite fenêtre éclairée de chaque gratte-ciel grouillant de ce New York mondial grandira un écrivain. Imaginez. Des billions. Parce que les écrivains de l'Antiquité pouvaient se permettre le luxe d'être des cygnes solitaires, mais aujourd'hui ils sont légion, comme le démon de la Bible. Ils appartiennent à l'essaim, au fléau...

Il y eut des rires et Salmerón fit une pause. Ce fut alors que j'aperçus l'homme qui portait *Hamlet* sous le bras.

Il s'appuyait à l'un des comptoirs d'enregistrement, à quelques pas de l'endroit où je me trouvais, et c'était l'une des pires créations du maquilleur de la fête. La calvitie consistait

en une calotte en plastique parfaitement visible. La sombre chevelure était sans doute originale, mais il aurait mieux valu qu'elle ne le soit pas, en raison de l'état de saleté et d'abandon dans lequel elle se trouvait. Même le bouc et la moustache étaient ridicules : des taches de charbon dessinées sur le visage.

Mais ce qui retint le plus mon attention de ce Shakespeare malpropre fut la certitude que je connaissais l'individu qui l'incarnait.

Ma mémoire conservait comme un trésor l'image des personnes que je notais dans mon cahier. Ce type, je le sus soudain, était l'un de ceux que j'avais vus ces derniers jours.

Alors, pendant que mes yeux accumulaient des données sur sa silhouette, les siens se fixèrent sur la mienne. Il y eut quelque chose comme un embarras mutuel, mais son inquiétude sembla beaucoup plus grande. Il détourna le regard tout en tentant de se glisser subrepticement hors de mon champ visuel. Ce soupçon retiré m'intrigua. Je tordis le cou pour ne pas le perdre de vue, mais à cet instant Homère – un gros qui se grattait l'aisselle de la main qui soutenait l'*Odyssée* et avait les yeux mi-clos en feignant la cécité – s'interposa entre les deux et les éclipsa.

Salmerón avait repris son discours. Avec l'assurance, disait-il, que le roman, comme les activités de l'entreprise, constituerait un travail d'équipe, une séance de *brainstorming* de la fantaisie, un conclave de muses en costumes de cadres, Salmacis avait le plaisir de présenter...

On entendit un coup de feu. Il y eut un éclair. Ensuite, des cris et du mouvement. Que se passait-il ? Terrorisme littéraire ? Une surprise festive ? Ni l'un ni l'autre : une ampoule avait explosé quelque part, une des lampes des comptoirs d'enregistrement. Avec le remue-ménage, je ne vis plus Shakespeare nulle part. Les gens s'aggloméraient autour de moi en m'empêchant tout mouvement.

Salmerón sourit, heureux de la frayeur :

— J'ai le plaisir de vous présenter *Madrid en temps réel* Qu'est-ce que c'est ? me demanderez-vous. Eh bien, ni plus ni

moins que le premier roman de l'histoire écrit par *presque une centaine* d'auteurs... — Il y eut des murmures. Personne n'attendait manifestement une telle information. — C'est ainsi, les amis : un roman. Ou plutôt, la première partie du roman du futur. Comme toutes les grandes œuvres classiques, il commence par le "il était une fois", le temps et l'espace de l'action : 13 avril 1999, à 20 heures, à Madrid. — La mention de cette date me fit sursauter. J'écoutai en redoublant d'attention. — Des dizaines d'écrivains se sont consacrés, au cours de cette seule nuit, à observer la ville depuis différents points et à enregistrer les événements, minimes ou importants, qui s'y sont déroulés. Chaque livre embrasse douze heures : jusqu'à huit heures du lendemain matin. Il s'agit donc de la première livraison. D'ici peu paraîtra la deuxième, avec la description du personnage principal. Ensuite viendront les personnages secondaires. Le roman surgira à coups de hasard, comme la vie. Il sera écrit à l'aveuglette. J'ai toujours rêvé d'éditer un roman à l'aveuglette. — Les éclats de rire récompensèrent ce curieux cynisme. — Une question, les amis ? — Il y eut une avalanche. Salmerón souriait avec des airs de coffre-fort. — Je ne peux pas vous en dire plus. Ça oui, je vous dirai que chez Salmacis nous nous sommes fixés un objectif primordial : que la création soit rapide et en même temps parfaite. À notre époque, la rapidité ne doit pas être fâchée avec la maîtrise. Et maintenant, si vous le voulez, nous allons...

— Quand le protagoniste apparaîtra-t-il ? s'enquit une des voix dans la forêt de mains levées.

— Très prochainement, je vous l'assure. L'auteur désigné y travaille déjà. Et il ne s'agira pas d'un personnage simple : vous découvrirez une véritable création littéraire, un individu réel, de chair et d'os, plein de détails humains...

— Ce sera un homme, ou une femme ?

Au sourire de Salmerón, on eut l'impression qu'il voulait mordre l'air.

— Je ne peux pas le dire. Mais je vous assure qu'il sera parfait. Et maintenant, si vous avez la bonté de m'accompagner...

Il s'écarta des micros et la conférence de presse prit fin. Tout le monde courait vers la salle d'exposition. J'essayai de ne pas rester derrière. Ce discours absurde avait éveillé mon intérêt.

Nous traversâmes un vaste couloir à l'air libre flanqué de tuyauteries et de fenêtres rondes comme un transatlantique de luxe. Des portes de hangar permettaient l'accès à la gigantesque salle, au plafond souligné par des barres de métal et des lumières, comme des studios de cinéma. La fraîcheur et l'ombre hérissaient la peau ; les projecteurs faisaient cligner des yeux.

Mais le plus incroyable était l'exposition des livres. Même les paroles hyperboliques de Salmerón n'avaient pas préparé le public pour ce décor.

Sous la surveillance de l'Œil Écrivain s'étendait un gigantesque plan de la ville de Madrid. Il occupait presque la moitié du sol, plus de soixante mètres de long d'une extrémité à l'autre. Au-dessus des rues, des jardins dessinés, des places et des monuments célèbres, se trouvaient les livres, reliés en noir, sans illustrations et réunis en colonnes ou en murs, comme une autre ville en briques noires et en pages blanches s'élevant au-dessus de la première. Chaque volume était situé sur le lieu qu'il décrivait. Si celui-ci était relativement vaste ou intéressant, les livres se rassemblaient comme des fourmis sur une grosse graine. Les routes perdues, les périphéries et les lotissements résidentiels comptaient à peine un exemplaire solitaire au milieu d'un large vide. Des cordons de musée entouraient ce spectacle insolite. C'était une vision fascinante.

— Bien sûr, toutes les rues ne sont pas représentées, expliquait un employé de la maison d'édition. Tous les quartiers non plus. Cela aurait été impossible.

— Voilà le mien. — Un individu de petite taille avec de grosses lunettes désignait un volume dispersé dans la zone de Legazpi. — Douze heures à voir passer les gens et à écrire mes impressions... Une journée mémorable !

— Et la date des descriptions est toujours le 13 avril ? demandai-je.

L'employé de la maison d'édition et l'individu de petite taille acquiescèrent.

La nuit de mon accident. La nuit où tout a commencé pour moi. Observations sur ce qui s'est produit en divers points de la ville.

Une idée se frayait le passage dans mon cerveau avec une violence obstinée. Je m'approchai du cordon de sécurité et je me penchai sur la pointe des pieds. Le plan était facile à suivre, avec ses couleurs et ses contours précis. Je ne tardai pas à localiser la petite rue proche d'Alcalá où se trouvait le restaurant *La Floresta Invisible*. Mon cœur était un tambour aux marteaux lourds. Oui, elle était là, et il y avait un livre dessus...

Je m'adressai à l'employé :

— Excusez-moi. Comment est-ce que je peux examiner un des livres de la collection ?

— Eh bien, ça dépend. Nous en avons certains à la disposition du public, à ces comptoirs. — Il désigna l'autre moitié du salon, où s'entassaient hôtesses et tables. — Mais tous, vraiment tous, juste sur la carte. Quel exemplaire précis souhaitez-vous ?

Je le lui indiquai, mais l'homme ne trouvait pas. Je mentionnai alors le nom de la rue, et le type s'éloigna en direction des comptoirs. Je restai à contempler ce point noir et lointain, cette île au milieu de la houle des rues peintes. Qui pouvait être l'auteur ? Qui que ce fût, je priais pour que ses paroles ne me trahissent pas, pour qu'elles vainquent mon amnésie et constituent ma mémoire perdue, mon rabat. "Un rabat, un rabat, mon royaume pour un rabat", pensai-je. Je me rappelai alors l'individu qui jouait Shakespeare et je me demandai pourquoi il me semblait aussi important de vérifier son identité. Je le cherchai en vain parmi la foule.

L'employé revint en secouant la tête. Il était désolé, cet exemplaire ne figurait pas sur les comptoirs.

— Et on ne pourrait pas prendre celui de la carte ?

— Oh non, monsieur Cabo. Les livres de la carte ne sont destinés qu'à l'exposition. Mais ne vous inquiétez pas : nous nous ferons un plaisir de vous en envoyer un à votre domicile.

Je l'en remerciai, il s'éloigna en souriant. Sans hésiter un instant, je levai un pied, puis l'autre, et je traversai le cordon de la barrière.

“C'est de la folie. Mais tout est de la folie depuis que j'ai trouvé ce paragraphe dans le cahier”, pensai-je.

Au début, ma timidité n'émit aucune objection : personne ne s'était aperçu du délit. Je commençai à avancer vers mon objectif avec la prudence d'un soldat dans un champ de mines. C'était comme me déplacer dans le véritable Madrid à certaines heures : chemins bloqués, dense lenteur, hésitations sur la direction à suivre... Les piles de livres édifiaient un véritable labyrinthe et je devais choisir le meilleur chemin pour éviter de les toucher du pied – la dernière chose que je souhaitais était de les salir. De ma hauteur stratosphérique, je distinguais des noms d'auteurs et de titres, mais je n'avais pas le temps de savoir quelles zones ils avaient immortalisées de leur plume. La seule chose qui m'importait était de ne pas marcher dessus.

Je ne sais pas quelle distance je parcourus avant de m'apercevoir que tout le monde m'observait. Je crois que je me trouvais à la Moncloa, ou que j'avais déjà atteint la rue Princesa. Je perçus alors le silence tout neuf, l'extinction des échos, la chaleur des regards qui m'oppressaient sans me toucher. Je ne voulais pas relever la tête, mais je le fis. De vrais et de faux écrivains, disposés autour du cordon de sécurité, contemplaient mes évolutions avec l'attention et le sérieux de pierres tombales. Même Homère s'était mis à observer avec des yeux exorbités, abandonnant toute tentative de feindre la cécité. Un pied sur la place de Callao et un autre emboîté rue Princesa, dressé sur les livres, je ne pouvais rien faire d'autre que sourire, et ma grimace conféra – je crois – une plus grande ambiguïté à l'aventure. Une partie du public me rendit mon sourire, comme si elle soupçonnait une immense plaisanterie. J'entendis même de faibles tentatives d'applaudissements.

J'atteignis finalement mon but et tendis le bras au milieu d'un silence tel qu'il me sembla qu'il me submergeait dans un lac.

Le retour fut plus facile : j'avais retrouvé mon assurance. Quand je sautai le cordon, le temps recommença à s'écouler. J'avançai un peu intimidé, serrant mon butin contre ma poitrine. Je me sentais fier de moi. Pour la première fois, j'avais réussi à faire quelque chose sans y penser auparavant, en suivant l'élan de mon cœur. J'avais réussi à cesser de raisonner un instant. Et soudain je me sentis heureux. Inquiet, mais heureux.

Je m'attendais bien sûr à une réprimande. Et il y avait là, qui m'attendaient, deux employés de la maison d'édition et deux agents de sécurité.

— Je suis désolé, monsieur Cabo. Vous ne pouvez pas emporter un livre de l'exposition.

— Je ne compte pas l'emporter. Je vais juste le consulter.

— Mais...

— Juan !

Le tonnerre avait claqué dans mon dos. Salmerón, qui avait été guidé jusqu'à ma présence, se dressait entre la lumière et moi comme une éclipse. Ses yeux tremblaient de cécité et de joie.

— Juan, mon petit, c'est bien que tu sois venu ! C'est toi, n'est-ce pas ?

Et il tendit sa grosse main et me toucha le visage du bout des doigts, comme s'il pianotait sur moi, ou comme si ma peau avait constitué un Braille qu'il pourrait déchiffrer. Sa paume était fraîche et sentait un parfum féminin. Il disait en me touchant : Ah, mon Juan, mon Juan Cabo... Mon cher Juan Cabo... Il chercha mon épaule, s'y appuya et nous commençâmes à marcher ensemble, bras dessus, bras dessous. Les employés s'écartèrent avec une révérence. La voix de Salmerón semblait surgir de sa poitrine – à la hauteur de mon oreille.

— On m'a dit ce que tu viens de faire... Il n'y a rien de tel que de passer avec succès par-dessus les livres des autres pour que les gens t'admirent, hein, mon petit ? — Il partit d'un éclat de rire. — J'ai confiance en toi, tu sais que j'ai vraiment confiance en toi... Tu dois penser que tu as fait une bêtise : tu as pris un livre de l'exposition, et ça y est. Mais c'est ta décision qui compte. L'élan. La hardiesse. Je te félicite.

Je ne savais pas pourquoi il me disait tout ça, mais de toute façon je lui en fus reconnaissant. Il me demanda des nouvelles de ma santé.

— Tu ne te souviens toujours de rien ? s'enquit-il. Et quand je lui répondis que non : Bon, ne désespère pas... Patience ! Ces choses-là se terminent bien, généralement. Mais si tu remarques un changement, pense à me tenir au courant. Tu sais à quel point je me soucie de toi.

Il sourit et me donna une dernière tape. Je pensai que sa présence perturbante m'avait au moins permis d'emporter le livre sans problème.

Je m'éloignai avec difficulté de l'orbite salmérienne et je trouvai un endroit tranquille près des cabines téléphoniques, au fond de la salle. Sur la couverture du volume il n'y avait que le nom de la rue et celui de l'auteur, qui était Rosalía Guerrero, une vieille dame dont la célébrité provenait — comme l'affirmait la couverture — des romans de Braulio Cauno, son détective populaire. Rosalía vivait dans un immeuble en face de *La Floresta Invisible*, circonstance que la maison d'édition avait mise à profit pour la charger de la description de cette rue. La coïncidence, pensai-je, ne pouvait être plus heureuse.

Le livre comportait cinquante pages. Il se divisait en deux parties qui représentaient les deux seules heures couvertes : de 20 heures à 21 heures et de 21 heures à 22 heures. Elle s'arrêtait donc à 22 heures la nuit du 13 avril (pas à 8 heures le lendemain matin, comme les autres œuvres), et la maison d'édition présentait ses excuses pour l'absence du reste du texte, qui — annonçait-elle — serait publié "prochainement". La possibilité que l'événement qui m'intéressait se soit déroulé après 22 heures m'angoissait.

À *La Floresta* ils ouvraient à 21 heures, de sorte qu'il était absurde de lire la première partie. Ce qu'il y avait, s'il y avait quelque chose, devait s'être déroulé pendant la deuxième. Je m'appuyai près du téléphone, approchai le livre de la lumière de la cabine et commençai à lire. Les descriptions étaient précises. Je sentis mon cœur s'accélérer.

Guerrero parlait de voitures qui allaient et venaient, de fenêtres qui s'éteignaient et s'allumaient, de gens qui entraient et sortaient des commerces. Je pris une inspiration et retins ma respiration.

Un homme robuste, avec une grosse tête, des favoris blancs et d'énormes lunettes, se glisse comme une ombre à l'intérieur de *La Floresta Invisible*.

La description semblait claire : ce devait être Modesto Fárrago, qui serait arrivé à 21 heures précises. Je reconnus ensuite l'arrivée de Gaspar Parra ("chauve et allongé") et de l'homme à la face molle ("constitution robuste et costume gris"). Alors, au paragraphe suivant :

Un taxi s'arrête devant le restaurant. Une jeune fille singulière en descend.

J'interrompis ma lecture et fermai les yeux. J'étais tellement nerveux que j'allais m'évanouir. Elle doit parler de Muse, pensai-je. Selon sa propre déclaration, elle était arrivée avant moi. Cependant, elle avait pu me mentir, ou s'être simplement trompée. Rassemblant mes forces, je poursuivis.

La nuit et les lampadaires la dessinent un moment avant qu'elle entre au restaurant. Elle porte une robe noire très courte qui lui découvre le dos. Elle a de longues jambes de rêve. C'est une belle silhouette,

extraordinaire. On dirait un modèle. Elle l'est certainement.

“Elle l'est certainement.” Toute l'anxiété que j'avais ressentie jusqu'à ce moment s'écroula à mes pieds comme un plateau portant des verres fragiles. Le visage me brûlait. Muse ne m'avait donc pas trompé : ce soir-là, elle s'était rendue à *La Floresta*. Je poursuivis ma lecture sans espoir, de plus en plus sûr que j'avais déjà découvert tout ce que j'avais besoin de savoir. Huit pages plus tard, j'arrivais. Rosalía me consacrait à peine deux lignes.

Une Opel sombre se gare sur le trottoir. Un type petit et barbu en descend, avec de petites lunettes, l'air ridicule. Il entre au restaurant.

Je commençais à avoir mal à la tête. Mes yeux luttaient pour ne pas pleurer. Je dévorai des phrases, des descriptions du voisinage, une bataille de rues, et un chat noir fouillant dans les poubelles, la rue déserte, de nouveaux clients (un couple âgé, une famille), un groupe de jeunes qui chantent, le silence et les voitures, 21 h 45, 21 h 50, 21 h 55... Je perdis espoir. La fin approchait. J'arrivai à la dernière page presque sans pouvoir respirer. Personne n'a lu avec plus d'anxiété la fin d'un livre ! Elle se composait de dix lignes. Les trois premières étaient consacrées au rugissement d'une moto qui passa à toute vitesse en provoquant les insultes irritées d'un honnête passant. Alors, après un point à la ligne, venaient les sept dernières lignes :

À 22 heures, une autre Opel sombre se gare sur le trottoir. Une femme en descend. Elle porte une veste noire et un sac. Ses cheveux châtain clair sont relevés en chignon, comme celui de la fille élancée qui est arrivée il y a moins d'une demi-heure. Mais celle-ci ne ressemble pas à un modèle. Avant d'entrer à *La*

Floresta, elle ôte son manteau. Sa robe noire ajustée au cou lui découvre le dos. Sa silhouette est... Mais je ne la vois plus. Elle est entrée très vite.

Ainsi s'achevait le livre de Rosalía Guerrero. Mais pour moi tout recommençait. Il y avait *deux femmes*. Deux femmes vêtues de façon semblable : Muse et ELLE. J'avais raison. Grisardo avait raison. Modesto avait raison. Je fermai le livre, décrochai le combiné du téléphone, introduisis quelques pièces de monnaie et composai un numéro.

— Monsieur Neirs : la littérature et moi avions raison, dis-je quand le répondeur des bureaux d'Horacio Neirs me laissa parler.

Et je me mis à pleurer de bonheur.

X

CE QU'ÉCRIVIT ROSALÍA GUERRERO

Horacio Neirs prit le téléphone quelques secondes plus tard, et nous convînmes de nous voir au Parque Ferial ce même dimanche matin. Ils furent ponctuels. Quand je sortis, je les aperçus près du parking : un poteau haut et maigre, une souche basse et robuste. Le soleil se reflétait sur les cheveux blancs de Neirs et dans les yeux clairs de son assistant. Ils lurent tous les deux le dernier paragraphe du livre de Rosalía Guerrero, et Neirs dit :

— Ce texte pourrait constituer un rabat fiable mais nous devons nous en assurer. Et puis, je suis surpris que le reste des observations n'ait pas été publié. Pour quelle raison ? Je propose d'aller voir M^{me} Guerrero. Elle nous laissera peut-être lire le manuscrit des heures suivantes, et au moins apprendre quand cette femme est sortie du restaurant et ce qu'elle a fait ensuite.

Je fus d'accord. Neirs me demanda de les accompagner, et nous nous dirigeâmes vers une Audi noire et allongée dont l'intérieur était complètement blanc. Neirs conduisit. Le voyage se déroula en silence, entre le scintillement des voitures, les fragments d'immeubles et les rayons de soleil. J'en profitai pour sortir le cahier et noter le neuvième “Fait” de ma vie, que je résumai ainsi :

9. Recherche et labyrinthe.

Une image m'assaillit soudain : la silhouette de l'individu qui jouait Shakespeare au Parque Ferial. Son visage continuait à me rappeler une personne connue, mais je ne parvenais pas à

l'identifier. La voix de Virgilio, qui parlait pour la première fois ce matin-là, interrompit ma pensée :

— Nous sommes arrivés.

Nous nous garâmes devant *La Floresta Invisible*. Neirs, qui semblait savoir précisément où vivait l'écrivain, pressa plusieurs fois la sonnette d'un interphone. Personne ne répondait. Un voisin finit par nous laisser entrer. Nous pénétrâmes dans un vestibule sombre et dans l'habitacle verdâtre d'un ascenseur.

— C'est bizarre, remarqua Neirs pendant que nous montions au troisième. M^{me} Guerrero est une vieille dame et elle ne sort pratiquement pas de chez elle. Pourquoi ne répond-elle pas ?

Cette simple question suffit à m'inquiéter. Sur le palier, le détective se servit de son poing pour frapper à la porte.

— Elle n'ouvre pas, dit-il de façon inutile. Et s'adressant à Virgilio : Nous allons entrer.

Le nain, avec une habileté rapide, fit glisser une carte ou un carton épais dans la serrure, et la porte céda avec la facile simplicité, lecteur, avec laquelle tu tournes les pages de ce livre. L'appartement sentait l'obscurité, si une telle chose était possible ou compréhensible. Il ne s'agissait pas d'une bonne ou d'une mauvaise odeur mais d'une odeur sans lumière, qui persista même quand Neirs alluma plusieurs ampoules.

— Madame Guerrero ?

Paysages encadrés, lampes qui imitaient des candélabres, guéridons avec des nappes en dentelle, photos jaunies : l'ambiance révélait la présence d'une Espagne ancienne et ferme. Nous passâmes du vestibule au petit séjour, et de celui-ci à la salle à manger. Tout était silencieux. Personne ne répondait.

Alors Virgilio s'arrêta.

— Attends ! C'est le PLUS... !

Je pensai qu'il avait vu une chose étrange et mon cœur fit un bond ; mais tout ce qu'il faisait était de se gratter la tête en

serrant très fort les paupières. Il s'adressa à Neirs :

— Continue, Horacio. Je te rejoins. Ça ne te dérange pas ?
— Absolument pas.

Son chef fit un tour complet de la pièce – sa silhouette maigre se reflétant dans les glaces des armoires vernies qui contenaient la vaisselle – et sortit. Pendant ce temps, Virgilio avait sorti un genre de calculatrice et pianotait dessus. Je me penchai sur lui. Je constatai que l'appareil n'était pas une calculatrice mais un agenda électronique avec un écran vert et large. Le nain tapait des mots. Je lus.

Le cadavre ressemblait à un signe typographique d'interrogation sur le sol de la salle à manger. C'était Rosalía Guerrero. Elle avait la tête plongée dans la poitrine, les bras croisés, les jambes fléchies. Un point de sang coagulé à ses pieds complétait la figure macabre :

?

Je pensai que son crime était la mystérieuse question dont la malheureuse femme dessinait l'interrogation avec son propre corps : *Qui ?*

— Je note habituellement mes idées, commenta-t-il en sentant que je l'avais observé. Et ce truc est TRÈS UTILE. Vous n'utilisez pas d'agenda électronique ?

Je lui répondis que non. Il me regarda avec une méfiance soudaine, comme si ma négation cachait un léger mépris de ses paroles, mais il sourit tout de suite.

— J'adorerais publier chez Salmacis ! dit-il en rangeant l'agenda dans sa veste. Vous saviez que c'est la PLUS grande maison d'édition du monde ? Et que Salmerón est l'éditeur le PLUS puissant ? Vous ne me croyez pas ?... Vous pensez, bien sûr, que c'est l'Espagne, pas les États-Unis, n'est-ce pas ? – Je ne pensais à rien de précis, même si je soupçonnais Virgilio de ne pas s'intéresser à ma réponse. – Il poursuivit : Mais

aujourd’hui les frontières sont déterminées par les multinationales. Salmacis appartient à un groupe éditorial bien PLUS GROS, et celui-ci, à son tour, à un autre PLUS GROS et ainsi de suite... Un jeu de chaises musicales, vous comprenez ?... Et derrière ? Quelqu'un d'invisible qui contrôle TOUT... Toujours pareil. Vous croyez que vous pensez librement, je crois que je pense librement, mais nous nous trompons tous les deux : en fait, nous pensons et nous faisons ce que cet être invisible nous ordonne... La vie fonctionne comme ça, mon ami. Nous sommes de simples personnages.

Les paroles du nain – ou le vétuste silence de la maison – me faisaient peur. Alors il sourit, changea de ton (ses yeux restaient pourtant glacés et bleus).

— Vous avez lu ce que j'ai écrit ? Vous croyez que j'ai des chances ?

— De quoi ? fis-je.

— De faire comme vous : publier chez Salmacis.

— Bien sûr, m'empressai-je de répondre.

— Les idées me viennent comme ça... Ce fut d'entrer dans cette salle à manger et de trouver la pauvre M^{me} Guerrero par terre...

Je louai son imagination. En fait le paragraphe du cadavre en forme de point d'interrogation me semblait bon. Il n'en restait pas moins de très mauvais goût d'imaginer la vieille dame écrivain de cette façon et à ce moment précis. Pire encore : il ne me semblait pas très improbable qu'une telle fiction devienne soudain une épouvantable réalité. Je me sentais inquiet depuis que nous avions envahi le domicile silencieux. “Le falsificateur est arrivé avant, pensais-je. Maintenant on va la retrouver morte, les rabats d'un de ses romans avec Braulio Cauno dépassant entre ses lèvres...”

Soudain nous entendîmes la voix de Neirs :

— Oh, madame Guerrero !...

Nous nous précipitâmes dans le couloir. Je laissai Virgilio s'avancer : j'avais peur de ce qu'il savait, ou soupçonnait que nous allions trouver. “Horacio ?” appelait le nain. “Je suis là,

Virgilio.” Bien qu’il fût presque toujours impossible de capter des émotions dans le ton de Neirs, on aurait pu dire à cet instant qu’il révélait de l’anxiété. Il parlait d’une pièce au fond du couloir. C’était une chambre saturée par l’odeur de l’alcool et de fluides organiques. La seule lumière provenait d’une lampe sur une table de nuit avec la tulipe inclinée, mais c’était plus que suffisant pour remarquer le corps qui gisait sur le lit. Il était recouvert de la tête aux pieds de feuilles blanches, les unes froissées, les autres lisses. Entre les papiers posés sur l’oreiller pointait la méduse morte de cheveux presque aussi blancs qu’eux. Les feuilles éparpillées sur le parquet sombre componaient avec celui-ci un échiquier extravagant. Neirs se trouvait debout à côté du lit.

— Oh, dit Virgilio, c’est elle ?

Avant que le détective puisse répondre, le linceul de papiers, avec un violent bruit d’automne, s’agita.

— Laissez-moi tranquilles, salauds, dit la femme en s’effeuillant.

Après une douche et deux tasses de café, M^{me} Guerrero put commencer à parler avec une certaine cohérence. Je dus me charger des travaux pratiques, car Virgilio se consacra à taper sur son agenda. La vieille dame se laissa faire : elle collabora même en ôtant sa chemise de nuit crasseuse. Enfin, enveloppée dans un peignoir, ses cheveux blancs retenus par une épingle et la deuxième tasse de café tremblant à la main, ses yeux bleus brillèrent d’humanité. Elle ne perdit cependant pas son odeur d’alcool. Plus tard, j’écrivis, sous “Personnes” :

13. Rosalía Guerrero : vieille dame, alcoolique.

Nous nous assîmes dans le bureau, à côté de sa vieille machine à écrire couleur orange (elle l’appelait “l’orange mécanique”), entourés de livres, de papiers et de photos. C’était comme s’enfermer à l’intérieur de son cerveau.

— Je veux mourir, leur dit-elle. Pourquoi ne m’avez-vous pas laissée mourir ?

Il était évident qu'elle avait bu, mais elle ignorait depuis combien de temps elle était couchée sous le drap de feuilles – peut-être des heures, ou des jours entiers –, incapable de commencer le roman dans lequel elle tuerait enfin son personnage. C'était la faute de Braulio, affirma-t-elle. Elle était avec lui depuis plus de quarante ans. Quarante titres incarnés par Braulio Cauno, un homme pâle et cruel qui rendait toutes les femmes amoureuses et se moquait de tous les hommes, un personnage dénué de sentiments, ou avec des sentiments très personnels, éloigné de l'image naïve du détective héroïque mais aussi du stéréotype de l'homme sans scrupules.

Braulio Cauno, qui avait fait les délices des lecteurs pendant près d'un demi-siècle. Trop longtemps pour un seul homme, même imaginaire, assurait Rosalía. Maintenant, le moment était venu d'écrire le dernier roman de Cauno, elle souhaitait partager cette mort.

— J'aime Braulio, déclara-t-elle. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé aucun homme que j'aie connu.

Neirs la laissait opportunément parler. L'écrivain ne demandait pas d'explications sur notre présence : elle voulait juste être écoutée.

Elle s'était mariée deux fois, dit-elle. Son premier mari, prévisible et ennuyeux, eut le bon goût de mourir tôt. Quant au second, un entrepreneur, il s'était révélé être l'image opposée du précédent : hardi, ambitieux, entraîné à la surprise..., mais malheureusement, ajoutait-elle, trop habitué à commander et à être obéi. "J'ai assez d'argent pour que tu arrêtes de travailler, Rosalía, lui dit-il au bout d'un mois de mariage. Tu n'as pas besoin d'écrire. Tu peux arrêter tes romans tout de suite." Elle vit un ordre dans cette remarque. Le soir même, elle commença un nouveau roman avec Braulio Cauno, et la première chose qu'elle fit fut de tuer son mari.

— Je vous jure que ça s'est passé comme ça, sourit-elle : je me suis assise devant l'"orange mécanique" et je l'ai liquidé au premier paragraphe. Je me rappelle que je commençai comme ça : "Le cadavre apparut flottant sur la rivière. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux gris, avec

une moustache...”, etc. Il s’agissait de la description physique de mon mari, bien sûr. Et j’ajoutai : “On lui avait plongé un couteau dans le ventre et arraché les parties génitales.” – Elle frappa, amusée, dans ses mains noueuses. – Comment trouvez-vous ça, être écrivain ? À la troisième phrase, je l’avais déjà castré. Bien sûr, l’assassin, dans le roman, était la femme du défunt. Braulio Cauno couchait avec elle.

Cette anecdote amusa beaucoup Virgilio, qui sortit son agenda et commença à taper. M^{me} Guerrero fit la grimace.

— Ensuite, j’ai demandé le divorce. Et vous pouvez être sûrs que si quelqu’un l’avait dépecé, comme c’était le cas dans le roman, il n’aurait pas eu aussi mal. Il y a des hommes qui se laisseraient donner des coups de pied dans les parties rien que pour démontrer qu’ils en ont, mais le divorce fut un coup de pied dans son machisme, et ça, il ne me l’a pas pardonné...

Ses yeux s’humidifièrent soudain, comme des sphères de glace près d’un feu. Elle nous dit que Braulio, à la différence de ses deux maris, était un *vrai* homme, “créé par une femme, à son image et à sa ressemblance”. Ils avaient vieilli ensemble et partagé les fragiles trésors de la solitude, et aussi la douleur et le vide. Maintenant elle devait le tuer, et elle ne voulait pas lui survivre.

— Pourquoi devez-vous le tuer ? demandai-je.

Elle me lança un regard implacable.

— Parce que, dans le fond, je le déteste. Parce que j’en ai assez de cette vie de mensonge. Vous savez ce que signifient quarante ans de fiction ? On pourrait fabriquer mon cercueil avec mes livres ! Je suis enterrée sous les feuilles ! Les feuilles m’entourent de toutes parts, douces, incolores, pleines de fantaisie...

Cette dernière phrase fit que Neirs, Virgilio et moi nous regardâmes. Mais la vieille dame poursuivait d’une voix délirante :

— Des feuilles qui glissent sur l’air, légères, fictives...

Ses yeux brillaient comme s’ils contemplaient une lente chute de feuilles, mais son expression était douce, presque

gaie, comme celle d'une petite fille qui n'aurait jamais vu la neige.

— Madame Guerrero, dit Neirs doucement. Vous vous souvenez de ce que vous avez écrit pour le roman *Madrid en temps réel* ?

La vieille dame se leva soudain, rapide comme un lièvre, commença à chercher dans toute la pièce.

— Je suis sûre qu'il y avait une bouteille ici. Où l'ai-je laissée... ?

— Madame Guerrero...

— Il n'y a pas une goutte d'alcool dans cette foutue maison ! cria-t-elle. Je veux mourir !

À ce moment, je me levai et la pris par les bras.

— Laissez-moi, gémit-elle, m'observant avec mépris.

Je décidai de lui parler calmement, comme un fils parlerait à sa mère malade.

— Madame Guerrero, nous avons besoin de lire le reste des observations que vous avez effectuées depuis cette fenêtre – je désignai celle du bureau –, la nuit du 13 avril, vous vous souvenez ? Votre participation au roman *Madrid en temps réel* ! Je vous en prie, madame !... Nous voulons trouver une personne mentionnée dans ces papiers !... Aidez-nous !...

— Je ne peux pas, dit-elle après un silence.

— Vous ne pouvez pas ? Pourquoi ?

Et elle, en battant des paupières :

— Braulio ne veut pas. Il va vous le dire lui-même. Elle éleva la voix : Braulio, viens un moment, s'il te plaît !

Braulio Cauno entra dans la pièce. Son pas résonnait comme le glas.

— Rosa, dit-il, et je ressentis comme des frissons, comme chaque fois qu'il me parle, qui sont ces messieurs ? Ai-je le plaisir de les connaître ?

M^{me} Guerrero cessa d'écrire un instant et tourna la tête vers nous.

— J'ai oublié vos noms, messieurs, dit-elle. Répétez-les, s'il vous plaît. Je dois vous présenter à Braulio.

Je trouvais la scène si absurde, si étrange, que je n'osai pas intervenir. Horacio Neirs semblait toutefois se trouver dans son élément. Quand la vieille dame, après avoir appelé son personnage à voix haute, s'était écartée de moi et s'était assise devant la machine à écrire, le détective nous avait fait signe de ne pas l'interrompre. Rosalía Guerrero tapa le paragraphe précédent d'une main beaucoup plus ferme que ne le laissaient présager ses tremblements. Congelés derrière elle (Virgilio se haussant sur la pointe des pieds), nous lûmes l'apparition de son personnage. Devant la demande de la vieille dame, Neirs prit la parole.

— Dites-lui que nous sommes des amis, et que nous avons un service à lui demander.

— Dites-le-lui vous-mêmes, murmura Rosalía, en le regardant. Mais n'allez pas le mettre en colère, je vous en supplie. Il a un caractère...

Neirs se pencha sur le papier, se racla la gorge et parla à voix haute et claire. Pendant qu'elle tapait sa réponse, le détective me demanda par signes de poursuivre la "conversation". Puis il s'approcha des étagères couvertes de papiers et de livres, qui se trouvaient derrière l'écrivain, et commença à les fouiller sans faire de bruit. Virgilio l'aida pour celles du bas. Quant à moi, je me concentrai sur le texte que tapait Rosalía.

Un mystérieux dialogue à trois voix s'amorça. Je ne me rappelle pas tout, ni les mots, ni l'ordre dans lequel ils avaient été prononcés – ou écrits. Je parlais, M^{me} Guerrero notait mon intervention puis tapait celle de son personnage ou la sienne. Braulio Cauno se révéla être un homme étrange, impulsif, dangereux même sur papier. Ses répliques, concises, sans points d'exclamation et points de suspension, dénotaient de l'agressivité sous le calme apparent de la syntaxe. Inutile de

dire que, comme personnage, il était très bien construit : je m'inquiétais de constater que j'étais très en dessous de lui sur ce point, que mes paroles, bien qu'exprimées à voix haute et avec une grande sincérité, se trouvaient dépourvues, une fois écrites, de l'aura de réalisme qui entourait les siennes – qui n'étaient pas prononcées, qui avaient été inventées par Rosalía. Comme cela m'intéressait de prolonger le dialogue – pour éviter qu'elle ne s'aperçoive de la fouille que Neirs et son assistant effectuaient dans son dos –, je m'accommodeai des règles de ce jeu affolant. J'adressai mes commentaires à Cauno comme si celui-ci était une personne de plus dans la pièce ; je priai et suppliai, m'irritai ; lui demandai des excuses. Cauno, minéral et inaccessible, se refusait à permettre à Rosalía de nous montrer les observations inédites de son livre. Cela ne lui avait jamais plu, dit-il, qu'elle accepte l'invitation de Salmerón à participer à *Madrid en temps réel*. Il alléguait que Rosa – il l'appelait ainsi – n'était pas un écrivain réaliste. “Elle n'aime pas se pencher à la fenêtre et raconter ce qui se passe dehors.” Je pris la défense de la vieille dame en balbutiant des excuses maladroites. Elle intervenait de temps en temps, mais c'était pour raconter ses larmes, ses pleurs à la première personne, l'amour qu'elle éprouvait pour son homme, bien qu'elle le détestât autant. Le dialogue était alors interrompu par des paragraphes rectangulaires comme des pierres tombales, des monologues intérieurs cloués sur le papier comme des papillons morts entre des guillemets en fer : “Ça suffit. Je vous entends discuter, et je souhaite dire au monsieur barbu à lunettes : Ça suffit. Vous ne comprenez pas ? N'insistez pas, je suis née pour lui, pour Braulio ! Je suis lui, lui c'est moi. Nous ne pouvons pas nous séparer, nous ne pouvons pas nous refuser l'un à l'autre, parce que cela signifierait la fin des deux. S'il vous plaît, ça suffit ! Je dois faire ce que dit Braulio !” Mais j'insistais malgré elle, parce que je soupçonnais Rosalía de souhaiter en partie que je le fasse.

À un moment donné, il se passa quelque chose. Cauno cessa de répondre à mes remarques, elle cessa de les noter. Le dialogue m'exclut et se poursuivit entre eux. C'était comme si je n'existaient pas, comme si je n'étais pas dans la pièce. La seule chose que je pouvais faire était de me pencher et de lire.

— Tu veux me tuer, vieille sotte ? fit Braulio.

— Non, je ne veux pas, Braulio, dis-je.

— Tu ne veux pas, mais moi je veux, je ne veux pas mais toi tu veux : parce que je parle quand tu parles et tu parles quand je parle.

— Oui, Braulio, dis-je.

— Pourquoi le cacher, vieille idiote ? Ces tirets que tu places pour séparer nos phrases sont un mensonge ! En fait, il s'agit d'un monologue, et tu le sais !

— Oui, Braulio, dis-je.

— “Dis-je”, “dit-il”... C'est toujours toi qui dis, vieille idiote !

— Oui, Braulio. Vieille idiote !

— Oui, Braulio. Tu vois ? Nous sommes interchangeables.

— C'est vrai, vieille idiote, Braulio.

— Tu te rends compte, Braulio ? Nous pouvons partager le tiret, vieille imbécile, comme les couples partagent le lit. C'est vrai, Braulio. Pourquoi ne dis-tu pas toute seule ce que tu penses ? Pourquoi as-tu besoin de moi ? Je ne sais pas, Braulio. Je ne sais pas, vieille idiote. Je suis une vieille idiote, n'est-ce pas, Rosa ? Oui, Rosa. Je ne suis que Rosa, une vieille idiote. Ce que je dis, Rosa le dit, Rosa le pense. Oui, Rosa.

— Pourtant, tu préfères le tiret.

— Oui, Braulio.

— Pourquoi, Braulio ?

— Parce que comme ça Rosa peut t'aimer, Rosa.

Et tes mains me serrèrent son cou, et Braulio je commençai Rosa à étrangler Braulio Rosa Brauliorosabrauliorosa brauliorosarosabraulio-

Je contemplai, fasciné, Rosalía Guerrero démêler son interminable, incohérente folie, quand je sentis que quelqu'un me tapait sur l'épaule. C'était Neirs. Il tenait un cahier.

— Nous l'avons, dit-il à voix basse. Allons-nous-en.

Je trouvais cruel d'abandonner la vieille dame à ce moment, mais Neirs écarta mes objections. "Allons-nous-en", répéta-t-il, me serrant le bras. Il y avait quelque chose qui m'alarmait dans son expression, comme si la découverte qu'il avait faite était particulièrement précieuse, et je décidai d'obéir. Nous sortîmes en silence de la pièce et pendant ce temps je regardai derrière moi : Rosalía Guerrero continuait, imperturbable, à taper de ses index sur les touches de la machine orange, le menton appuyé sur la poitrine, les yeux clos. Quand je pense à elle, c'est l'image qui me vient régulièrement en mémoire. Et j'entends à nouveau le clavier picorer inexorablement ; et je rêve que Rosalía continue à défier l'éternité de son mot imprononçable — BRAULIOROSABRAU — LIOROSAMOI — MOILUIMOIELLEMOILUIELLE —, avec ce pont lent tendu entre elle et son amour sur le vide de la feuille, ce devenir inutile, l'effort vide de l'écriture, qui maintenant que je le raconte — n'est pas un roman, ni une chronique réelle, ni un journal, ni rien qui lui ressemble, je trouverai un nom pour le définir — me terrifie et me désespère.

— Ah, mais nous devons remercier M^{me} Guerrero de quelque chose, dit Neirs pendant que nous nous dirigions vers l'ascenseur. Nous l'avons, monsieur Cabo, enfin. Elle est ici ; petite, mais elle est là.

— Quoi ? demandai-je, confondu.

Les deux détectives parlaient en même temps, enthousiastes. "Une ébauche de rabat." "Un rabat minuscule." "À peine une ombre, mais elle est là."

— Lisez. Neirs me remit le cahier ouvert à une page : Maintenant on comprend pourquoi M^{me} Guerrero n'a pas publié les ouvrages suivants.

Il contenait un long paragraphe. Je m'arrêtai dans la rue pour le lire. L'écriture était bleue et nerveuse. (Rosalía n'avait sans doute pas eu le temps de le taper à la machine.) Je ne fus plus jamais le même après avoir déchiffré ce texte. Tous mes soupçons des derniers jours se trouvaient horriblement confirmés. La lumière se fit en moi, mais ce fut l'éclat subit et mortel de la foudre.

Il est 23 h 30. La femme en robe noire vient de sortir du restaurant, pas celle qui ressemble à un modèle mais l'autre. Elle tient une chose blanche à la main : une branche artificielle de laurier. Elle traverse la rue et se dirige vers sa voiture... Oh ! C'est arrivé très vite ! L'homme est sorti de l'obscurité, comme une panthère, il lui a recouvert la bouche et l'a poussée à l'intérieur de la voiture après une lutte !... La rue est déserte, personne ne le voit... Si ! Quelqu'un d'autre est sorti du restaurant et a tout vu ! C'est l'individu barbu à lunettes... Il crie quelque chose, essaie d'empêcher l'enlèvement, mais en vain... La voiture démarre et s'éloigne, conduite par l'homme... Le barbu à lunettes se dirige alors vers son propre véhicule... Il semble qu'il ait décidé de poursuivre le ravisseur... Bientôt, la rue se retrouve plongée dans le silence... Mon Dieu ! Qui va croire une vieille ivrogne comme moi quand je déciderai de raconter tout ça ? Non, je ne dois pas continuer !

Quand j'eus fini de lire, j'eus froid. Je claquais des dents. Je m'appuyai contre un mur, dominé par le vertige.

— Maintenant je comprends tout, balbutiai-je. J'ai vu cette femme au restaurant... J'ai voulu la suivre quand elle est partie, c'est pour cela que j'ai interrompu le paragraphe dans lequel je la décrivais... Mais en sortant j'observai la façon

dont ce type l'enlevait... Alors je l'ai poursuivi... et j'ai eu l'accident.

— Vous vous rappelez enfin quelque chose ? demanda Neirs.

Je cherchai en vain. Mon cerveau était dans la brume. Les images qu'il distinguait – *ELLE* sortant du restaurant ; elle, frappée et jetée dans sa propre voiture ; le mystérieux ravisseur – c'étaient les mêmes, lecteur, que tu pourrais invoquer par la lecture. Je bougeai la tête.

— Non, rien encore. Mais c'est facile à déduire, vous ne croyez pas ?...

Neirs poussa un soupir.

— Bon, l'enlèvement est une possibilité, convint-il, mais vous avez vu l'état dans lequel se trouvait M^{me} Guerrero... Nous ne pouvons pas nous fier entièrement à ce qu'elle a écrit...

— Et puis, j'ai lu certains romans de Cauno, intervint Virgilio, dédaigneux : le cliché de la femme enlevée est l'un de ses préférés.

— Mais vous disiez qu'il y avait un rabat ! protestai-je.

— Et il y en a un, ou il peut y en avoir un, acquiesça Neirs. Tout petit, en fait.

— La branche de laurier, dit Virgilio.

— Quoi ?

— Vous ne vous rendez pas compte ? s'exclama Neirs. La décoration de la table 15 ! Rosalía dit que la femme portait une branche de laurier à la main en sortant de *La Floresta*. On la lui avait sans doute offerte, ou elle l'avait demandée en souvenir.

Les deux détectives s'apprêtaient à traverser la rue en direction du restaurant. Ils semblaient très animés.

— Nous vérifierons s'il manque une branche à la table 15, dit Neirs. Je ne crois pas qu'ils les renouvellement fréquemment, et l'absence d'une pièce sera découverte immédiatement, car

l'ensemble compose le texte d'un auteur classique quelconque... Voyez quelle heureuse coïncidence. – Il s'arrêta et me regarda fixement. – S'il en manquait une, cela signifierait que ce qu'a écrit Rosalía Guerrero a de grandes chances d'être vrai... Ce qui reviendrait à dire, monsieur Cabo, que votre théorie est correcte : que quelqu'un a enlevé cette femme, falsifié les paragraphes qui la mentionnent et assassiné le poète... Un plan froidement calculé, presque parfait... mais la branche de laurier le trahira.

XI

CE QU'ÉCRIVIT OVIDE

C'était ouvert, malgré la crainte qui m'assaillit tout d'abord (il était presque 16 heures, un dimanche). Mais pendant que nous descendions l'escalier je me rendis compte qu'il se produisait une chose étrange. Je n'entendais pas de musique ni de bourdonnement de conversations, juste une agitation de vaisselle. Quand nous arrivâmes au salon, je m'arrêtai, incrédule. Le lieu semblait avoir connu une vaste orgie : assiettes brisées ; nappes sales et froissées ; chaises renversées. L'air conservait le souvenir d'un repas long et impétueux. Les clients étaient partis ; il ne restait que les serveurs, fatigués, attristés, nous regardant avec indifférence. Nous nous précipitâmes vers la table 15, alors un étrange ver, aveugle et pyramidal, dépassa du coin et rampa sur la nappe. C'était un nez. Il était suivi de l'aorte, des cheveux usés et des yeux tristes de Felipe, le responsable. Il était baissé, ramassant quelque chose par terre.

— Ils les ont déchirés, disait-il, pitoyable. Ils les ont tous déchirés...

Je ne tardai pas à constater qu'il parlait des lauriers. Il y avait des feuilles éparses sur la nappe et les chaises. Sa main en avait rassemblé un petit tas. Le lecteur saura me comprendre si je dis que je faillis m'évanouir : seul le dossier d'une chaise prévint opportunément ma chute. Bien sûr, la fatigue des derniers jours se faisait ressentir, mais ce désastre final me dépassait. Tant d'efforts en vain ! Il n'y avait plus moyen de savoir s'il manquait une branche, car toutes étaient cassées et emmêlées !

— Comment cela s'est-il produit ? demanda Neirs, que Felipe salua, comme moi, avec une extrême courtoisie.

— Eh bien, un car de touristes... Nous n'en recevons presque jamais, mais aujourd'hui, dimanche... Et le pire de tout est qu'ils ne voulaient pas écrire, juste manger, boire et danser des *sevillanas*. Je leur disais que *La Floresta Invisible* est un lieu raffiné, qu'ici tout est très fragile, en papier, mais plus j'étais sérieux, plus ils riaient... — Il s'interrompit et son nez amorça une descente de canon inutilisable. — Je ne vais pas vous mentir, messieurs : cet établissement ne va pas bien. En dépit de notre offre, vous savez, la possibilité d'écrire en mangeant, la majeure partie de nos clients sont des personnes solitaires... Mais de temps en temps nous devons nous plier aux exigences de la vie : célébrations, repas d'entreprise, touristes... En résumé : nous avons dû les supporter...

À la table 15, expliqua-t-il, s'était assis un trio de jeunes Américaines. Après avoir éclusé la première carafe de sangria, elles se mirent à dépecer les feuilles de laurier et à se les piquer dans les cheveux, dans les oreilles ou entre les dents, mortes de rire. Quand Felipe les rappela à l'ordre, le guide du groupe lui remit quelques dollars. "Ils croient que tout peut s'arranger ainsi", se plaignait-il. Il se considérait comme coupable d'avoir accepté quelques papiers en échange des autres. "Du papier pour du papier, mais les lauriers étaient de l'art et l'argent n'est que de l'argent." Pour s'épancher, il avait tout noté dans son cahier, qu'il s'empessa de sortir et de me montrer. Il qualifiait ce qui s'était passé de "deuxième événement le plus important de sa vie" après ma visite. Je tentai de le consoler malgré mon propre état d'esprit. Quant à Neirs et à son assistant, ils ne l'écoutaient plus : ils étaient occupés à ramasser les feuilles et à les rassembler sur la table.

— Vous savez s'ils en ont emporté une ? demanda Neirs.

Mais non, ils n'en avaient emporté aucune, ils les avaient juste déchirées. Et Neirs posa une autre question :

— Peut-on envisager que l'on ait offert un de ces ornements à un client ?

Je vis Felipe froncer les sourcils.

— Parfois, comme une faveur spéciale... parce qu'ils sont très difficiles à remplacer, vous pouvez imaginer...

— Ah, c'est ce que je pensais, dit Neirs. Et, s'adressant à Virgilio : Allez, distingue-toi. Il va d'abord falloir les mettre en ordre.

Sur la table 9 gisaient des bouts de papier découpé imitant les feuilles de laurier. Chacun montrait un ou deux mots minuscules. Virgilio les avait répartis en trois groupes de trois feuilles chacun :

sa tunique	Son souffle	ses cheveux ⁽⁷⁾
Une brise légère	faisait voler	découvrait
Le vent	son corps	soulevait

— C'est pour moi ! dit-il joyeusement.

Pendant que le nain, debout sur une chaise, jouait à changer les papiers de place, Neirs continuait à interroger le responsable, COMBIEN de feuilles chaque branche possédait-elle ? Quel auteur citaient-elles ? Se rappelait-il en avoir offert une à une femme presque deux semaines plus tôt ?

Felipe s'excusait d'ignorer les réponses. Bientôt, même les serveurs délaissèrent leurs activités pour suivre le fil de la recherche et contempler le fascinant travail de Virgilio, qui reconstruisit en cinq minutes trois branches présumées :

<u>1^{re} branche</u>	<u>2^e branche</u>	<u>3^e branche</u>
Le vent	Son souffle	Une brise légère
soulevait	faisait voler	découvrait
ses cheveux	sa tunique	son corps

— Non ! s'exclama-t-il soudain. Je suis le PLUS GRAND âne du monde. Tu te rends compte, Horacio ?

— Oui, Virgilio.

— Une “brise légère” ne découvre le corps de personne ! Le vent si !

Et il les modifia à nouveau.

— Pour les puzzles, c'est un génie, me murmura Neirs à l'oreille.

Quand il eut fini, il prononça les trois phrases en les récitant comme s'il s'agissait d'un poème :

Le vent découvrait son corps

Son souffle faisait voler sa tunique

Une brise légère soulevait ses cheveux

— “La fuite augmentait encore sa beauté”, compléta quelqu'un à voix haute.

Une seconde plus tard je m'aperçus que ce “quelqu'un” c'était moi.

— Quoi ? demandèrent-ils tous.

— Ce sont des vers des *Métamorphoses* d'Ovide, dis-je.

Je connaissais très bien cette œuvre parce que – je me rappelai à ce moment le résumé qu'Œuf Dur avait écrit sur ma vie – j'y avais consacré ma thèse de philologie. Les vers avaient surgi sans effort de ma mémoire, par la douce sorcellerie avec laquelle l'inconscient élabore les rêves les plus obscurs. J'expliquai qu'il s'agissait d'une scène du premier livre : la nymphe Daphné, qui veut rester vierge à tout prix, est poursuivie par un dieu Apollon excité, et le poète décrit la façon dont sa tunique s'entrouvre dans la course et le vent agite ses cheveux. De surcroît, la figure du laurier n'était pas fortuite : Daphné (qui signifiait “laurier” en grec) se transformait en laurier pour échapper à la passion du dieu.

— Alors il est fort probable qu'il manque une branche complète, dit Neirs : "La fuite augmentait encore sa beauté."

— À moins que le décorateur n'ait considéré que ces trois vers étaient plus que suffisants... répondit Virgilio.

— La logique voudrait qu'ils aient inclus le vers final, protestai-je d'une voix faible. C'est très beau, vous ne trouvez pas ?... "La fuite augmentait encore sa beauté..."

Je m'accrochais à cette possibilité avec une soif philologique.

Neirs, qui fumait une des cigarettes de son étui en argent, me regarda et acquiesça.

— Bien, nous allons parier sur vos connaissances, monsieur Cabo. Nous supposerons qu'il manque une branche et que tout le reste est vrai. Et, se tournant vers le responsable : Vous pouvez nous montrer la pièce où sont conservées les feuilles des clients, s'il vous plaît ?

Felipe nous conduisit à travers un couloir sombre. À droite, les toilettes, et en face d'eux une porte close. Il manipulait la serrure de cette dernière avec une clé qu'il sortit de son sac.

— Ce serait beaucoup vous demander, messieurs, que de m'expliquer ce qui se passe ? demanda-t-il en ouvrant la porte.

— Nous soupçonnons l'existence d'un crime. Voilà ce qui se passe, répliqua Neirs.

Les deux détectives se concentrèrent sur l'examen de la porte ; puis ils pénétrèrent dans la pièce. Felipe se tourna vers moi, enthousiaste.

— C'est le troisième événement le plus important de ma vie ! dit-il, et il sortit son cahier et son stylo.

— Qu'en penses-tu, Virgilio ? demanda Neirs.

— La serrure ne semble pas avoir été forcée, mais...

— Je vous assure que l'on prend les plus grandes mesures de sécurité pour que personne ne touche les feuilles, dit Felipe.

J'entrai derrière eux. La pièce était petite et sentait le papier. La lumière du jour pénétrait par une fenêtre close, à

double battant et en verre dépoli, située dans le mur du fond. Sur ceux des côtés se dressaient deux grandes étagères métalliques, celle de droite occupée pour moitié par des cahiers en cuir noir avec des étiquettes sur le dos. Le sol était dallé. La lumière électrique consistait en une ampoule nue.

Neirs fit une promenade rapide en rejetant de la fumée bleue. Soudain il disparut derrière un petit coude entre la fenêtre et l'étagère de gauche. "Tu me vois ?" demanda-t-il à Virgilio. "De la porte, non", répliqua celui-ci. "Bon", dit Neirs, et il sortit de sa cachette. Les serveurs, Felipe et moi, contemplions, hypnotisés, le mystérieux remue-ménage hyménoptère des deux chercheurs.

— À quelle heure fermez-vous et qui est le dernier à partir ? demanda Neirs.

— À minuit. Moi, dit Felipe.

— À quelle heure ouvrez-vous ?

— Et qui arrive le premier le matin ? s'enquit aussitôt Virgilio.

— À 11 heures. Le *chef*, répondit Felipe, consacrant un regard, en même temps que la réponse, à chacun de ceux qui avaient posé des questions.

Puis il nota quelque chose dans son carnet. Je compris qu'il parlait de façon si concise pour parvenir à reproduire le dialogue par écrit sans nécessité de trop le modifier.

— Cette pièce est toujours fermée à clé la nuit ? s'enquit Neirs.

— Oui monsieur.

— Mais je suppose qu'aux heures des repas elle reste ouverte...

— Oui monsieur.

— Tu as vu, Virgilio ? Les toilettes sont en face...

— Je l'ai remarqué, Horacio.

— Et la fenêtre ?

— Toujours fermée, dit Felipe.

— Observe que la fenêtre est une sorte de soupirail et se trouve au niveau du trottoir, Virgilio.

— J'ai vu, Horacio.

— Ce qui est logique, car nous sommes dans une cave...

— Effectivement.

— Vous pouvez parler plus lentement, s'il vous plaît ? les pria le responsable, écrivant à toute vitesse.

— Pour moi, la chose est claire, dit Neirs. Le falsificateur (appelons-le ainsi, même s'il faudrait probablement le dénommer “ravisseur”) vient dîner un soir, après l'enlèvement. Il veut modifier les textes qui décrivent la présence de cette femme au restaurant, pour qu'il ne reste pas de preuves. Comment fait-il ? Il paie la note et s'éclipse dans le couloir sous prétexte d'aller aux toilettes. Il entre dans cette pièce et attend tranquillement la fermeture du restaurant, caché dans ce coin. Ensuite, il remplace les feuilles qu'il veut par ses propres textes, qu'il avait peut-être apportés déjà écrits, ou qu'il a écrits *ad hoc*. Il dispose donc de toute la nuit, et peut agir dans le calme : il imite plusieurs écritures ; il se moque des futurs lecteurs en parlant de la table, de la chaise, de l'ours... Il se permet même le luxe d'achever chaque paragraphe par la même phrase, en guise de paraphe : “Plein de fantaisie.” Puis il introduit les faux feuillets dans les anneaux des cahiers et les replace sur l'étagère. Enfin, avant que le restaurant n'ouvre et protégé par l'obscurité, il s'échappe par la fenêtre.

— Mais comment l'a-t-il refermée ? demanda Felipe, qui ne ratait pas une occasion, sans doute pour que ses commentaires figurent dans son propre cahier. La fenêtre est toujours fer...

D'un simple geste, Neirs avait séparé les deux feuilles. Le soleil du dimanche se renversa comme un seau d'or dans la pièce, et nous clignâmes tous des yeux.

— *Quod erat demonstrandum*, dit Virgilio.

— Il a simplement emboîté les deux battants, expliqua Neirs.

— Comment écrit-on *demostrandun* ? me demanda Felipe tout bas.

Bouche bée, j’observais Horacio Neirs : je ne savais pas si c’était le soleil, qui lui donnait dans le dos, ou mon admiration, mais je le voyais entouré d’un halo céleste. Subitement, le détective s’approcha et me tapa sur l’épaule.

— Rentrez chez vous, monsieur Cabo. Prenez votre dimanche après-midi, au moins, et essayez de vous reposer. Virgilio et moi nous allons rester un moment, avec la permission de ces messieurs – il désigna Felipe –, pour vérifier les cahiers du restaurant… L’un d’eux n’a peut-être pas été modifié.

Je protestai, mais même mon ton lui donnait raison. Je commençais à ressentir la fatigue accumulée les derniers jours. Avant de prendre congé, je voulus connaître son impression sur l’affaire. Il semblait ravi, même s’il gardait sa froideur habituelle. Virgilio se montrait plus pessimiste. “Nous ne sommes pas encore sortis du bourbier de la littérature, commenta-t-il. Souvenez-vous-en : c’est le monde le PLUS changeant et traître de tous. Nous ne pouvons rien donner comme sûr.” La prochaine ligne d’enquête serait plus réaliste, affirmèrent-ils : vérifier si quelqu’un avait signalé, récemment, la disparition d’une femme. Ils examinerait les vieux journaux, demanderaient des rendez-vous à la police, réinterrogeraient M^{me} Guerrero… De toute façon, ils attendraient, parce qu’un ravisseur escompte toujours quelque chose de son crime, et ce quelque chose finit tôt ou tard par sortir à la lumière du jour : un rachat, une vengeance, un plaisir, un acte de pression… “Ils ressemblent en cela aux écrivains, qui ne supportent pas longtemps l’anonymat. Je vous assure que nous aurons de ses nouvelles plus tôt que nous ne le pensons”, émit Neirs.

Après avoir reçu la promesse qu’ils m’appelleraient dès qu’ils auraient appris quelque chose, je pris congé des détectives, du responsable et des serveurs, les laissant tous dans la pièce des cahiers, et je me traînai vers le salon. “Je suis exténué, pensai-je. Même si un feu se déclarait à l’instant, je serais incapable de courir.”

Cinq secondes après avoir pensé ça, je courais dans la rue. La vie est parfois ainsi, tellement opposée à nos intentions. En arrivant au salon, je tombai à l'improviste – pour tous les deux je crois – sur l'homme à la face molle. Il se trouvait au pied de l'escalier, portant le même costume gris et tenant son cahier et sa plume. Quelque chose dans son attitude discrète me fit comprendre instantanément qu'il m'avait suivi jusqu'au restaurant. Dès qu'il me vit, il s'arrêta juste le temps d'écrire une phrase et remonta tout de suite l'escalier en courant.

— Attendez ! criai-je.

Je me précipitai derrière lui. Mon pied droit me trahit sur une marche, et je faillis renverser Marcel Proust en m'appuyant contre le mur. Un soleil sablonneux, presque marin, m'aveugla quand je sortis dans la rue. À ma gauche, sur le trottoir vide, une tache grise diminuait.

— Dites !

Ma voix tremblait de colère. “Tu as beau courir, je vais te rattraper. Tu me dois une explication”, pensai-je. La tache tourna au coin de la rue. J'y parvins... et m'arrêtai net. Il avait disparu. Un autobus prenait des passagers de l'autre côté de la rue, mais je ne crus pas que Face Molle soit parvenu à se faufiler à l'intérieur sans que je le voie. Il devait être dans une entrée d'immeuble.

Le commerce le plus proche était une petite librairie. En passant devant, j'aperçus ma proie. Elle s'était encastrée dans le sombre vestibule, entre deux vitrines. Deux reflets d'elle-même l'assiégeaient. Son double fantôme cohabitait, transparent, avec les pupitres chargés de volumes. Il recula jusqu'à heurter la porte du magasin, et l'écriveau “Fermé” répondit par un son de castagnettes. Il écrivit quelque chose dans son carnet. Il attendit. Il ne cessait de me regarder.

— Qui êtes-vous ? dis-je. Pourquoi me suivez-vous ?

Il écrivit. Il attendit. J'avancai de deux pas.

— Qu'écrivez-vous ?

Il se remit à écrire. Je me rapprochai. Ses traits mous débordaient de son col de chemise. On aurait dit une tortue

extraterrestre. Il transpirait copieusement.

— Donnez-moi ce maudit cahier ! criai-je, le lui arrachant.

Je jetai un coup d'œil aux dernières phrases, celles qu'il venait de noter – caractérisées, bien sûr, par une calligraphie hâtive et difficile à lire. Il s'agissait d'un dialogue. Les paroles ne me causèrent pas de surprise excessive – je m'y attendais –, mais un détail me laissa sans voix.

— Qui êtes-vous ? demanda Natalia. Pourquoi me suivez-vous ?

L'homme ne répondit pas et écrivit. Elle fit deux pas en avant. Sa jupe légère ondoyait dans la brise, découvrant ses cuisses.

— Qu'écrivez-vous ? demanda-t-elle, irritée.

L'homme se remit à écrire. Il attendit. Natalia s'approcha davantage. Ses traits harmonieux se contractaient de colère.

Je levai la tête, stupéfait.

— Ne vous fâchez pas, s'il vous plaît, dit Face Molle. Vous n'êtes que mon inspiration. L'autre soir, en vous voyant au restaurant, assis à la table de Modesto... Eh bien, j'ai pensé à la façon dont Proust a mangé la fameuse madeleine... Une inspiration subite... Je l'ai vue, *elle*, à travers vous, ne me demandez pas comment ni pourquoi : l'inspiration a ses raisons, vous savez... Vous êtes devenu le personnage féminin de mon roman. Il me tendit une main que je n'acceptai pas : Je m'appelle Adán Nadal, je suis patron et écrivain amateur... – Il baissa les yeux un moment, comme si cette déclaration était honteuse. – Mais je prends ce penchant très au sérieux, je vous assure... J'ai du temps pour ça, je vis seul... Mon grand défaut est que je manque totalement d'imagination. Alors, comme je vous le demande, croyez-moi. Écrire me passionne, mais je suis incapable d'inventer quoi que ce soit. C'est pour ça que je traîne à la recherche de personnes et de choses à coucher sur le

papier à de rares différences près. Il haussa les épaules : Et vous êtes devenu Natalia, je n'y peux rien...

En l'écoutant, je feuilletais le cahier. Je surpris plusieurs en-têtes : "Natalia au café Art déco", "Natalia au Parque Ferial"...

— Natalia ? dis-je.

— C'est le nom que j'ai donné à mon héroïne.

— Vous m'avez suivi tous ces jours !

— Non. — Il agita sa grosse tête. — En réalité, seulement aujourd'hui. Je vous ai vu au Parque Ferial et je vous ai suivi jusqu'ici, en copiant tous vos mouvements. Vous étiez avec deux messieurs, mais cela ne me dérangeait pas. Vous êtes entrés en face du restaurant, ressortis plus de deux heures plus tard... Je vous jure que rien de cela ne m'intéressait. Tout ce que je voulais, c'était vous observer, monsieur Cabo, pour obtenir les gestes et l'attitude de Natalia... Parce que vous êtes *elle*. Et je vous le répète : ne vous fâchez pas. Je ne comprends pas moi-même pourquoi cela doit être ainsi, mais il est certain que c'est le cas.

— Et pourquoi cette histoire, hier soir au café ?

Des perles de sueur coulaient sur son front. Il s'essuya avec la manche de son costume.

— Eh bien... Vous comprenez... Je vous ai déjà expliqué que je suis incapable d'inventer quoi que ce soit. J'avais besoin d'une apparence physique... Je veux dire... Vous êtes Natalia, excepté dans l'apparence physique, bien sûr... Et je vous redemande de ne pas vous offenser : une femme avec votre apparence n'est pas...

— Continuez, l'interrompis-je.

— Alors j'ai engagé un modèle et lui ai demandé d'organiser un rendez-vous. Je vous ai observés tous les deux et j'ai obtenu un mélange : les conduites sont les vôtres, le corps est le sien... Un beau corps, au fait... En ce moment je la vois : une jeune fille de dix-sept ans, très séduisante, qui vient de m'arracher mon cahier... Et il tira sur sa moustache sombre hérissée en souriant : Oui, je figure moi aussi dans le

roman... Je suis "l'homme" qui la suit partout, la regardant et prenant des notes... Pourquoi ? vous demanderez-vous... Que me veut cet homme ?... Ah, c'est le secret de mon roman !... Je suis un pervers ? J'ai un rapport de parenté avec vous ? Il haussa l'épais ver noir d'un sourcil : Je vous avoue que je ne le sais pas moi-même... Vous savez ce que c'est que d'écrire : comme si un esprit étranger nous possédait. Pourquoi est-ce que je le fais ? Pourquoi ne pas vous laisser et rentrer chez moi ?... Je l'ignore. Je sais juste qu'aujourd'hui je vous ai suivi et que j'ai noté vos mouvements... Nous verrons bien où tout cela nous conduit. — Et il le dit comme si c'était notre problème commun de le savoir. Il repassa la manche de sa veste sur son front. — Faisons une chose, si vous voulez bien. Permettez-moi de venir vous voir demain après-midi, si cela ne vous dérange pas. Et je vous promets que je ne vous importunerai plus. Juste demain après-midi. Je ne serai pas long : je prendrai quelques notes, je penserai au rôle que je joue dans ma propre œuvre, qui est Natalia et qui je suis... puis je partirai m'enfermer chez moi pour terminer le roman. Mais j'ai besoin de vous, monsieur Cabo ! Juste une seule fois encore ! N'êtes-vous pas écrivain vous aussi ? N'avez-vous pas souffert vous aussi des mauvais traitements des Muses ? Ayez pitié de moi ! Est-ce ma faute, si je ne peux obtenir Natalia qu'à travers vous ? Sa voix devint une supplique désespérée : Ne me privez pas de Natalia, je vous en prie ! L'espace d'un instant, je caressai l'idée de frapper ces joues molles, d'écraser mon poing sur ces yeux immenses et figés comme des tartes. J'en avais la nausée rien que de le regarder. Mais ce que je fis fut de lui jeter le cahier à la figure.

— Dégagez et arrêtez de me suivre.

Adán Nadal attrapa avec une maladresse extrême la mouette morte de ses propres pages et les écrasa contre son gilet.

— Vous me le promettez ? On se voit demain ? demanda-t-il.

— Je vous ai dit de dégager.

— Je suis désolé — murmura-t-il, et je sentis une chose étrange dans son intonation (ou ce furent mes nerfs) : soudain,

je ne sus auquel des deux il s'adressait, à son personnage ou à moi. Natalia était-elle la réceptrice de ce “je suis désolé” ? Je cherchai la réponse dans ses pupilles léonines, qui ne cillaient pas, mais je n'y trouvai que mon propre visage (ma propre ombre diminuée à contre-jour). L'espace d'un instant, je plongeai dans ces yeux, qui me consacraient une attention surprenante, et je constatai que la fixité de son regard avait une explication très simple : Adán Nadal ne me voyait pas, il transperçait mon visage comme du papier. La sensation que je ressentis ne pouvait être plus étrange, comme s'il y avait derrière moi quelqu'un de beaucoup plus solide, avec une réalité, pour ainsi dire, plus coagulée que la mienne, et que les yeux des deux m'excluaient. C'étaient deux amants s'observant sur deux récifs (et moi, le court océan qui les séparait), comme Rosalía Guerrero et Braulio Cauno.

L'homme sortit du vestibule de la boutique et s'arrêta pour ajouter :

— Je regrette que vous ne me trouviez pas sympathique...
Nous pourrions peut-être en discuter demain.

— Je n'ai rien à discuter avec vous ! Dégagez !

L'homme haussa les épaules et nota quelque chose. Je compris qu'il écrivait ma propre réponse en notant : “dit Natalia”. En fait, je pensai que ma phrase aurait pu appartenir également à l'adolescente de dix-sept ans en laquelle me transformaient ses yeux. (“Je n'ai rien à vous dire ! Dégagez !”, comme ça, prononcée d'une voix de jeune fille.)

Il me sembla soudain indispensable de me libérer de ce spectre transsexuel : chaque fois qu'Adán Nadal m'adressait son regard de tortue, je me sentais – même si le lecteur se moque, oui – un peu *Natalia*. Mais comment empêcher qu'une telle chose survienne ? Je n'obtiendrais rien en lui arrachant le cahier, en le déchirant, en frappant sa face molle et pâle, ni même en fuyant. Je n'y parviendrais probablement pas non plus – je supportais un frisson fébrile – si ce type *mourait*. Le terrible pouvoir de l'écriture, son épouvantable sorcellerie, réside dans sa propre fragilité. L'annotation “dit Natalia” est un fait indestructible : détruire le papier où il est écrit ne peut le modifier. Rien que je puisse faire ou dire, rien dans

l'univers, n'empêcherait *l'effet* de cette annotation, comme il n'y a rien que tu puisses faire, maintenant, lecteur, pour m'empêcher de déclarer : "Je suis Juan Cabo." Même ton incrédulité ne te sauve pas de la malédiction de mes phrases. Les écrits restent.

Je restai immobile pendant qu'Adán Nadal s'éloignait en silence. Mais, chose étrange, à ce moment je commençai à regretter de l'avoir traité si rudement. En fin de compte, le délit de ce pauvre diable avait juste consisté à s'inspirer de moi pour construire son personnage. Quand je voulus réparer mon erreur, ce fut impossible. Il s'était volatilisé. Je ne le voyais nulle part. "Je suis désolé", pensai-je, sans savoir non plus très bien à qui était destinée cette pensée.

Je fus à nouveau dominé par la fatigue. J'appuyai la tête contre la vitrine de la librairie en soupçonnant que, si je fermais les yeux, cela ne me demanderait aucun effort de m'endormir là, debout, dans le sombre vestibule.

Mais – la vie est parfois si contraire, etc. – cinq secondes après l'avoir pensé j'étais beaucoup plus réveillé que je ne l'aurais jamais cru possible.

Ma vue, sur le point de s'éteindre, avait trébuché par hasard sur l'un des livres présentés dans la vitrine.

Et l'horreur fit sonner l'alarme dans mon cerveau.

XII LE DÉFI

— Nous nous trouvons face à un écrivain astucieux, implacable et pervers, dit Horacio Neirs. Je comprends que cela ne veuille pas dire grand-chose : cela pourrait être n'importe qui ; aujourd'hui tout le monde écrit.

Il se dirigea vers l'étagère de mon bureau et y prit un livre.

— Il se fait appeler Ovide, comme le poète latin auteur des *Métamorphoses*... — Il montra l'édition : c'était l'un des nombreux exemplaires de ma bibliothèque de cette œuvre classique. — L'idée lui vint peut-être quand il vit la branche de laurier que sa victime avait emportée du restaurant... Mais il n'y a pas de doute que le pseudonyme cache une clé. Dans les *Métamorphoses*, les dieux se transforment en d'autres choses pour atteindre leur but, n'est-ce pas, monsieur Cabo ? en taureau, en pluie, en oiseau... Est-il possible que notre adversaire pense qu'il est capable de se transformer en d'autres auteurs pour exaucer ses désirs... N'oublions pas comme il est facile d'imiter l'écriture d'autrui.

— Ce qui est évident, c'est qu'il est fou à lier, affirma Virgilio, se penchant pour poser le livre sur la table. Même s'il faut reconnaître qu'il écrit très bien.

C'était le titre du volume, en petites capitales noires, qui m'avait poussé à chercher un kiosque ouvert en ce dimanche après-midi et à emporter un exemplaire. Puis j'avais appelé Neirs avec mon téléphone mobile et nous nous étions retrouvés à 19 h 30 chez moi. À ce moment, il était 19 h 55. Neirs fumait une de ses cigarettes tout en dissertant sur le mystérieux auteur. Virgilio venait d'achever la lecture de l'œuvre, essuyait sa sueur avec un immense mouchoir. Je tournais en rond, me tapotant le nez avec mon pouce. L'après-

midi déclinait à la fenêtre. On entendait de temps en temps Ninfa arroser les plantes du jardin.

Le livre était extrêmement simple : couverture blanche, édition brochée, sans mention d'éditeur, dépôt légal ou registre de la propriété. À peine trois pages écrites, le reste vierge. Sur la couverture figurait le titre, un numéro entre parenthèses qui semblait annoncer de futures livraisons, et l'auteur présumé :

PLEINE DE FANTAISIE
(1)
par Ovide

Il était enveloppé dans du plastique et distribué gratuitement, comme l'un de ces petits exemplaires que l'on trouve parfois à côté de la caisse enregistreuse des librairies. Une note sur la première page indiquait : "Tous les caractères et les situations mentionnés dans ce récit sont fictifs. Toute ressemblance avec la réalité est pure coïncidence."

À la page suivante, commençait le récit, que je lus sans m'arrêter, le cœur au bord des lèvres.

Je choisis cette femme parce qu'elle dînait seule au restaurant littéraire. Elle serait idéale pour valider ma théorie. Maintenant elle gît par terre, à mes pieds, attachée et bâillonnée, pendant que j'écris ces lignes.

— Je n'ai rien contre vous, lui ai-je dit. Je ne vous connais même pas. L'argent ne m'intéresse pas non plus, je regrette. Je ne demanderai pas de rançon en échange de votre vie. Il s'agit d'une question purement théorique. Je vous ai enlevée pour mettre à l'épreuve mes idées sur la fiction et la réalité, qui m'obsèdent depuis longtemps. En vous parlant, j'écris à l'ordinateur. Vous voyez ? Ensuite, je publierai ça sous forme d'épisodes. Je dois vous avertir que j'ai effacé votre identité de tous les documents officiels, j'ai modifié les textes qui vous mentionnent – je crois n'en

avoir omis aucun – et éliminé les personnes qui se souvenaient de vous. Vous ne vivez plus qu'ici, dans ces mots et dans ces pages. Mon intérêt est philosophique : il consiste à voir comment un être humain réel, dont l'identité a été complètement annulée, cesse d'exister quand on le couche sur le papier. Je pourrais crier au lecteur : “Eh, elle est réelle ! Elle est ici, chez moi, attachée et bâillonnée ! Je l'ai enlevée la nuit du 13 avril. Tu ne me crois pas, lecteur ? Dis-moi ! Tu ne me crois pas ?” Et le lecteur me lira – il est en train de me lire en ce moment – et agitera la tête en souriant pendant qu'il pensera : “Quelle imagination !” J'aurai beau m'y efforcer, personne ne parierait sur votre existence, ma chère !... Car la littérature est le meilleur alibi que nous ayons inventé pour le mensonge. Il n'y a rien de plus inutile, VIDE et FICTIF qu'écrire... Par le simple fait de figurer dans ce paragraphe précédé d'un tiret, VOUS ÊTES DÉJÀ MORTE !...

Je publierai, au total, trois livres. Voici le premier. Le second sortira le lundi 26 avril et le troisième le mardi 27. Ensuite, je vous tuerai. Cela me distraira de raconter votre mort – qui sera certainement douloureuse – et de la publier sous forme de quatrième livre de la saga. Les lecteurs ne se douteront pas qu'ils sont en train de lire un authentique assassinat... le seul de l'histoire qui sera perpétré devant des milliers de gens, sans que personne ne puisse accuser son “auteur” ! Dis-moi, ô lecteur ! ton incrédulité ne fait-elle pas de celui-ci le plus parfait de tous les CRIMES ? Avec ton incrédulité, tu te rends COMPLICE de mon délit !

Maintenant, ma victime et moi allons jouer un peu. Je raconterai nos jeux dans le prochain livre... Il y aura des choses *inventées*, mais d'autres *seront réelles*... Ça ne fait rien ! Le lecteur les considérera toutes de la même façon...

Il ne saura pas distinguer les unes des autres... Et tes cris, ma chère... Tes CRIS éclateront dans le

SILENCE du PAPIER !

Le mystérieux psychopathe mettra-t-il sa menace à exécution ? Lisez la suite de cette passionnante histoire : Pleine de fantaisie (2). Prochainement dans votre kiosque ou votre librairie habituelle.

Je fermai le livre avec la sensation de fermer une tombe. "Il est complètement fou, mais il a raison ! pensai-je. Personne ne va le croire ! Seuls Neirs, Virgilio et moi savons que ce qu'il dit est vrai, car nous avons lu toutes les pistes depuis le début !"

— Ce type a découvert la *snuff* littérature, observa Virgilio, mordant : il la rendra peut-être être aussi populaire que les films.

— Allons à la police ! proposai-je. Il est encore temps !...

Neirs rejeta mon idée d'un geste.

— Vous n'avez pas lu la première page ? — Il prit le livre et l'ouvrit, montrant de son long petit doigt. — "Tous les caractères et situations mentionnés dans ce récit sont fictifs. Toute ressemblance avec..." etc. Ce simple paragraphe hors du contexte est un *rabat*. Il annule tout ce qui vient ensuite. C'est l'alibi parfait. À partir de là, Ovide pourrait écrire ce qu'il voudrait. Grâce à ce rabat, le récit suivant tombe dans le trou aveugle de la fiction. Notre ennemi le sait, et il a inversé l'ordre habituel de la littérature : le rapt est *fictif*, le texte *réel*. Il a fait un travail génial, nous devons le reconnaître. Les écrivains, en règle générale, prétendent nous faire admettre des événements complètement faux. Ovide, en revanche, a réussi le contraire : nous empêcher de croire à un fait complètement vrai.

— C'est le crime parfait, dit Virgilio. Du moins est-il très bien raconté.

— Et, comme il le dit lui-même, poursuivit Neirs, il a fait de nous ses complices. Notre homme sait que le rabat est la seule chose qui compte dans un livre. Si le rabat dit : "c'est de la fiction", nous les lecteurs, nous appuierons sur l'interrupteur

“incrédulité” et rien ne nous fera changer d’avis tout au long du texte... Au contraire, nous défierons l’écrivain de nous convaincre : “Voyons si tu es capable de me faire croire à la fantaisie que tu as inventée”, disons-nous. Et Ovide, qui le sait parfaitement, comme je le dis, a conçu un piège diabolique auquel nous collaborons tous...

— Fantastique ! m’irritai-je. On pourrait peut-être le proposer comme candidat au prix Nobel ?

— Calmez-vous, monsieur Cabo, dit Neirs. La situation est comme elle est. Cela ne servirait à rien d’ôter du mérite au magnifique plan de notre ennemi...

— Mais une femme est torturée en ce moment même et elle va mourir dans trois jours ! Et vous êtes ici, à fumer tranquillement et à parler de problèmes littéraires !

Gardant son calme, Neirs répliqua :

— Ne perdons pas la tête. En fin de compte, ce n’est qu’un livre. Rien ne nous prouve que les menaces qu’il brandit sont réelles. Si je ne m’abuse, nous nous trouvons en présence d’un psychopathe littéraire. Le plaisir d’Ovide est identique à celui de n’importe quel autre écrivain : il aime étaler impunément ses obsessions, que les gens les lisent et les partagent. La différence provient du fait qu’il a enlevé une femme *réelle*, et il jouit en pensant qu’il peut lui faire *tout* ce qu’il a écrit...

— N’oubliez pas qu’il a déjà assassiné un homme ! indiquai-je.

— Je n’oublie pas. — Neirs projeta les lèvres en avant et expulsa un cône dense de fumée. — En fait, je pense que vous êtes toujours en vie, monsieur Cabo, parce que vous avez perdu la mémoire, et Ovide le sait... Ça ne l’intéresse pas de laisser des témoins qui puissent se rappeler cette femme.

Et il secoua au-dessus du cendrier une faible colline grise, la poussière d’un cadavre d’embryon.

— Il doit y avoir un moyen pour que les autorités nous croient ! Avec ça ! — Je pris les feuillets du restaurant, le poème de Grisardo, le texte de Rosalía Guerrero... — Si nous présentons le tout comme une preuve, peut-être... !

Neirs agitait la tête.

— Quelqu'un en profitera peut-être pour écrire un roman, rien de plus. La seule preuve dont nous disposions est l'absence de la branche de laurier du restaurant. Cette simple absence vaut à elle seule beaucoup plus que tous les textes que vous avez à la main. Et, s'assurant que sa blanche coiffure restait intouchable, il ajouta : Littérature et réalité sont des termes incompatibles.

Il y eut un nouveau silence. Je continuais à aller et venir dans la pièce et à torturer avec le pouce la douloureuse pyramide de mon nez. Virgilio regardait fixement le néant ; on aurait dit une marionnette oubliée par un ventriloque sur le fauteuil de mon bureau : bras croisés, yeux aux pupilles en tête d'épingle et glacées. Neirs fumait, songeur. Soudain je sentis flancher mes forces. Je me laissai tomber sur une chaise en tremblant.

— On doit faire quelque chose... dis-je. Je *dois faire quelque chose*... Qui qu'elle soit, elle ne mérite pas de mourir ainsi... — Mon regard se troubla. J'ôtai mes lunettes, me frottai les yeux. — Je ne la connais pas, je ne sais pas qui elle est, mais... ces jours-ci... j'en suis venu à l'imaginer... et à l'apprécier... Je sais que ce n'est pas une personne spéciale, juste un être humain normal, avec ses défauts et ses frustrations... Mais je vous jure que je ne vais pas la laisser mourir comme ça... — Mes larmes, libérées, galopaient comme de petits enfants. Les détectives me regardaient dans un silence absolu. — Je ne sais pas ce que je vais faire, mais je sais que je ne vais pas rester à attendre que ce monstre publie son dernier livre !

Neirs contemplait la sinueuse colonne de la fumée de sa cigarette.

— Vous dites que vous avez imaginé cette femme ? demanda-t-il.

— Oui... Pourquoi ?

Il tendit ses longs doigts et prit le récit d'Ovide. Il le feuilleta pendant un moment, en silence.

— Il nous reste peut-être une possibilité, dit-il. Notre homme a tenté de neutraliser sa victime, de l'effacer de la réalité, de la transformer en un personnage de fiction... Et si vous faisiez tout le contraire ?

Je relevai la tête et regardai le détective. Virgilio l'interrogeait lui aussi, l'œil surpris.

— De quoi parlez-vous ? m'enquis-je.

— Ovide prétend nier son existence, la dissoudre... Et si vous la recréiez, monsieur Cabo ? Et si vous écriviez sur elle, sur sa vie, son apparence, ses sentiments... ?

— À quoi cela servirait-il, Horacio ? demanda son assistant.

— Je viens juste d'y penser. Cela nous aidera peut-être à gagner du temps. M. Cabo écrirait sur elle, nous essaierions de faire publier immédiatement son texte et... peut-être Ovide le lirait-il et déciderait-il de retarder la parution du dernier livre, par exemple, ou de changer ses projets... Dans tous les cas, nous disposerions d'un délai de quelques jours.

— Ou peut-être éliminerait-il cette femme bien avant le moment prévu, répliqua le nain. Comment savoir ?

— D'accord, admit Neirs. Mais, comme tu le dis toi-même, Virgilio, "nous sommes toujours dans le bourbier de la littérature". Quelle importance, essayer un mouvement ou l'autre ?

— Lui rendre le coup avec ses propres armes, raisonna Virgilio, et il me regarda. Une idée TRÈS surprenante, la PLUS surprenante que j'aie entendue de ma vie, mais elle semble bonne...

— Qu'en pensez-vous, monsieur Cabo ?

— Je peux écrire sur elle, bien entendu, dis-je après un instant de réflexion. C'est comme la branche de laurier : son absence a pris forme en moi ces jours-ci. Et si vous croyez que cela va l'aider, je le ferai. Mais de combien de temps est-ce que je dispose ?

— Vingt-quatre heures, répliqua Neirs. Pas plus. Vingt-quatre heures pour créer, en un seul chapitre, une femme réelle. Dans des circonstances normales ce serait impossible, je le sais... Mais vous êtes si ému, si... inspiré, que je suis sûr que vous y arriverez.

— Vingt-quatre heures pour pouvoir raconter toute une vie, murmurai-je.

— Pour inventer un personnage auquel n'importe quel lecteur pourra croire, corrigea Neirs. Une femme normale, comme vous l'avez dit, pas une créature sublime. Quand Ovide lira ça, cela l'intriguera. Il saura qu'il y a quelqu'un qui se souvient de sa victime, qu'il existe encore un texte qui la mentionne, et il ne pourra mettre sa menace à exécution.

— Mais mon personnage sera toujours différent de la femme que cet individu a enlevée, objectai-je.

— Quelle importance ? Vous connaissez ses vêtements, la couleur de ses cheveux et sa coiffure. Le reste doit être une invention à vous, mais un bon écrivain sait dissimuler ses inventions. Refusez l'incrédulité d'Ovide. Une description n'est pas une photo, souvenez-vous-en. Si vous réussissez à créer un personnage réel, Ovide finira par croire qu'il s'agit de sa victime. La littérature consiste à duper. Il nous a assez abusés. Maintenant, c'est notre tour. Défiez-le sur son terrain, monsieur Cabo !

— Un défi...

— Un duel, affirma Neirs. “Pleine de fantaisie...” Vous ne comprenez pas ? Le motif de cette phrase est à mon avis assez clair. Notre rival prétend transformer une femme réelle en quelques feuillets rédigés et “pleins de fantaisie”. Vous inverserez le processus : vous allez transformer quelques feuillets rédigés et “pleins de fantaisie” en une femme réelle. La même métamorphose, mais dans le sens contraire.

— C'est une idée presque aussi terrible que l'originale, disait Virgilio. Que le lecteur, en finissant de lire ce que vous écrirez, puisse affirmer : “J'ai vu et j'ai connu une femme.”

L'épais silence fut brisé par Neirs :

— C'est notre seule chance. De notre côté, nous suivrons le rabat à la trace. Nous essaierons de vérifier quelle maison d'édition ou imprimerie a publié cela, même si je soupçonne Ovide de posséder de puissantes couvertures. Cette simple édition prouve que son infrastructure est étonnante. De toute façon, nous n'allons pas rester les bras croisés. Mais j'ai l'impression que seul ce que vous écrirez pourra l'arrêter, ou du moins le faire hésiter.

— Et comment est-ce que je le publierai, après ?

— Remettez-vous-en à moi, dit Neirs. Vous avez jusqu'à demain soir lundi, à 23 h 30. À cette heure, je viendrai et récupérerai votre manuscrit. Mardi soir, il sera publié et distribué. Nous lui donnerons un titre qui serve d'appât. *Réponse à Ovide*, ou quelque chose comme ça. Il dut remarquer l'expression de mon visage, car il employa son ton le plus doux pour ajouter : Il n'existe qu'une infime possibilité pour que tout se passe bien, je sais, mais comprenez : nous nous trouvons face à un criminel absolument atypique et nous disposons de très peu de temps...

— Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, dis-je. Je le ferai.

La nuit commençait à dominer le ciel. Les détectives se séparèrent. À la porte, toujours lointain et élégant, Horacio Neirs se tourna vers moi. L'espace d'un instant, ce masque aux traits de cire sembla se dissoudre et je perçus un visage aussi sensible et soucieux que le mien.

— Mon avis, vous le connaissez déjà, est semblable à celui d'Ovide, dit-il : la littérature est une activité inutile, banale, presque fictive... Et soudain ses yeux brillèrent et il sourit : Mais si vous parvenez à empêcher cet individu de mettre sa menace à exécution... Bref, cela me convaincrait que, pour la première fois dans l'histoire, écrire a servi à quelque chose... Pour la première fois, écrire serait aussi important que de naître...

Sa silhouette s'éloigna, pâle dans l'obscurité, en direction de l'Audi dans laquelle Virgilio attendait déjà.

XIII

CE QU'ÉCRIVIT JUAN CABO

Sa silhouette est

Je contemplai toute la nuit ces trois mots sur mon ordinateur. C'était tout ce que j'avais pu écrire, le produit solitaire de ma concentration nocturne. Il me semblait logique de commencer à l'endroit du paragraphe où je m'étais interrompu, mais en partant de là le vide s'étendait. Comment poursuivre ? Quelle idée avais-je réellement sur *elle* ? Pendant ma conversation avec Neirs, j'avais cru pouvoir l'imaginer facilement, mais aujourd'hui je découvrais qu'au-delà de la robe noire, du dos nu, du chignon et des cheveux châtain il existait une aquarelle aux traits flous. Et quand mon cerveau parvenait à définir le dessin, sans que je puisse l'éviter, Muse apparaissait.

Muse Gabbler, assise de dos, au fond du couloir, dans les bureaux de Neirs. Muse Gabbler, svelte, modèle, parfaite... Mais je repoussais Muse de toutes mes forces. Je détestais me servir d'elle pour créer mon message. "Et puis, elle est modèle pour écrivains, pensais-je. Et un modèle cultive son corps *pour* son métier. Muse est ce que l'écrivain aime écrire et le lecteur lire. Ce n'est pas une femme, c'est le *désir* des hommes. Mais je ne veux pas raconter le *désir* des hommes. Ce que je veux, c'est..." Je contemplai l'écran blanc de l'ordinateur. "Ce que je veux, c'est la créer. *Elle*. Une femme *ordinaire*."

Je fus soudain terrorisé par la pensée que mon entreprise fût impossible. Je me levai et fis un tour dans la maison pour m'ôter ce cauchemar de la tête. "On ne peut pas décrire une

femme *ordinaire* !” Tap, tap, tap, je me frappais le nez en allant du bureau au vestibule, du vestibule au bureau. “La littérature a ses limites : elle n’aborde que l’extraordinaire. Il est nécessaire de parler de son « beau regard », de son « bon caractère », de sa « joie radieuse »...”

Je sortis dans le jardin, qui commençait à se remplir d’oiseaux. J’entrai par la porte arrière, parcourus les pièces silencieuses. Ninfa ne s’était pas encore levée. Je consultai ma montre. Il était plus de 6 heures, et je n’avais pas encore commencé ma tâche ! Une vie humaine voyait ses heures comptées et je devais l’inventer pour la sauver. Il fallait découvrir un système de travail automatique et réaliste. Ici, ce n’était pas la peine de retourner une phrase pendant des mois. J’avais besoin de taper à l’ordinateur, et que la femme naisse comme une musique au piano : sur-le-champ, une divine harmonie de lignes humaines. “L’astuce consiste à repousser de la même façon ce qui me plaît et ce qui ne me plaît pas, pensai-je. Obtenir une chose indépendante de mes propres désirs, qui naisse sous mes yeux avec la même spontanéité que le hasard.”

Le hasard.

Je montai l’escalier et courus vers la chambre. Un homme invisible, à deux dimensions, m’attendait écrasé contre le canapé. Ninfa n’avait pas encore accroché dans l’armoire le costume que j’avais porté au Parque Ferial. Je sortis de la poche de ma veste mon carnet de “Faits” et “Personnes” et le feuilletai un instant, absorbé. “C’est parfait, pensai-je. Mais comment faire ?”

Je finis par opter pour les ciseaux. Je descendis dans le bureau et m’assis à la table. Des pétales de mots commencèrent à descendre dessus. J’essayai de donner à tous la même taille. J’agrémentai la tâche avec un air de mon invention, que mes lèvres exagérèrent au fil du massacre des ciseaux. Je notai finalement au dos de chaque rectangle la catégorie à laquelle il appartenait. Puis je séparai deux petits groupes : sur un côté, les “Faits” ; de l’autre, les “Personnes”. Les écrivains donnaient un coup de main à la mémoire : j’allais utiliser la seule mémoire dont je disposais, les expériences et

les individus que j'avais notés dans le carnet. Le jeu me faisait presque rire. Inspiration rapide. Personnages *prêt-à-porter*.

Ils étaient là : deux petites chutes de neige sur la table, armées ennemis dans leurs campements respectifs. Au début, je pensai choisir les données qui m'intéressaient, avant de décider que le hasard était préférable. La véritable vie est ainsi : on naît sans savoir pourquoi ni comment, on vient au monde de manière imprévue et ignorée. Une personne est un pari dans un jeu de cartes, un jeu génétique de cellules qui peut déboucher sur un enfant ou un échec.

Je tournai les papiers de “Personnes” de la même façon que l'on mélange les dominos avec l'information occulte sur la face inférieure. J'en choisis six et les séparai. Alors je les retournai et commençai à les annoter.

7. L'inconnu : Face Molle, il me regarde.
5. Modesto : myope, “gentil grand-père”.
6. Gaspar Parra : maigre, lascif.
1. Dolores : Œuf Dur, la première personne dont je me souvienne.
2. Ninfa : grands yeux effrayés, maternelle.
12. Muse Gabbler : parfaite, vide.

Sans y réfléchir à deux fois, me laissant porter par le doux flot de l'impulsion, je notai sur une feuille à part les “petits mots descriptifs” de chacun, au féminin lorsque c'était nécessaire. J'obtins une liste de six caractéristiques :

1. Face Molle.
2. Myope.
3. Maigre.
4. Grands yeux effrayés.
5. Œuf dur.

6. Parfaite.

“Mais elle ne peut pas être *Parfaite*”, me dis-je. J’avais décidé de suivre les diktats du sort jusqu’à un certain point. “Je dois repousser *Parfaite*.” Cependant, j’hésitais. Il était difficile d’écartier ce genre de qualificatif. Et si c’était *elle*... ? Non, ce n’était pas elle. À contrecœur, je me débarrassai de cette blanche colombe (une rature féroce la dévora sur le papier), assumant l’imperfection de ma créature. “De toute façon, Muse pourrait incarner *son* idéal. *Elle* aurait aimé être aussi *parfaite*, posséder ce corps et ce visage”, pensai-je. Et je posai son rectangle de côté, sans le négliger totalement. Je me sentais comme Frankenstein devant l’ébauche d’un corps fabriqué avec des morceaux de cadavres. L’habileté consistait à savoir les distribuer. Je m’y attelai.

Je travaillai presque jusqu’à midi, ignorant les suppliques de ma bonne (pour la contenter, je bus un peu de café au lait au petit-déjeuner, mais je refusai de déjeuner). J’écrivis les résultats dans un cahier ; ensuite, je les passai au propre. Je rayai, corrigeai, résumai. J’ajoutai à l’ensemble deux caractéristiques qui me concernaient : la petite taille et l’évaluation que Modesto avait faite sur mes yeux et qui m’avait tellement impressionné : “Ils sont loin d’être laids.”

J’obtins enfin quelques lignes :

Sa silhouette est fine, de petite taille. Ses traits semblent un peu mous. Elle a le visage rond et blanc comme un œuf. Ses yeux sont grands et ont un air effrayé. Elle est myope et utilise des lunettes, mais quand elle les ôte son regard est loin d’être laid – certains l’ont dit. Elle retient ses cheveux châtain clair dans un chignon.

Le lecteur pourra penser que ce n’était rien, mais pour moi c’était tout.

Elle était née. *Elle* affleurait sur le papier, libre, indépendante de mon désir. Je ne l'avais pas voulu ainsi, si modérément séduisante (soyons compatissants), mais je ne le refusais pas non plus. C'était *elle*, et elle avait tout le droit du monde d'exister. Je la voyais presque me regarder à travers ses verres de lunettes, de ses yeux grands et effrayés, "loin d'être laids". En fait, son apparence commençait à *me plaire*. Il ne s'agissait pas d'une question esthétique ; c'était un sentiment naturel, l'accueil d'un lointain fils prodigue. *Elle* n'était pas Muse, mais... "Quel besoin avons-nous de Muse, toi et moi ?" demandais-je à la belle pleine lune de mon ordinateur, rendu grise par les cratères des mots. Tu es comme tu es, je suis comme je suis. Apprenons à vivre ensemble."

Elle vint au monde ce lundi à midi. J'écrivis son corps, ses cicatrices, la cosmographie de ses grains de beauté et de ses taches de rousseur. Je déposai sur sa vie le poids de trente-cinq ans d'âge. Je l'habillai avec mes vêtements – aujourd'hui les garde-robés sont unisexes : mes pantalons, mon blouson, mes vestes, mes foulards en soie, mon peignoir en soie. Je lui donnai mes lunettes rondes. Je lui imposai deux tics : se tapoter le nez avec le pouce et faire trembler sa jambe droite quand elle est nerveuse. Au total, six feuillets imprimés. Je les lus à plusieurs reprises et me fis une idée du personnage. Je découvris que c'était moi-même, mais sans barbe. "Eh bien, elle reste comme ça. Elle et moi, unis par la laideur. Et puis, nous ne sommes pas laids non plus. Nous sommes *réels*."

Son apparence physique fut prête à 16 heures.

Mais il restait encore sa biographie, sa personnalité, ses sentiments. Et les minutes passaient.

Il lui fallait une famille. L'histoire de tout individu commence – et s'achève parfois – avec sa famille. Bien sûr, je ne pouvais pas extraire des données de la mienne, dont je ne me souvenais pas. De sorte que je fis comme avant : je remélangeai tous les papiers de "Personnes" et j'en choisis six autres. En les annotant, j'exceptai les mots "descriptifs", qui ne me servaient plus :

5. Modesto : “gentil grand-père”.
6. Gaspar Parra : lascif.
2. Ninfa : maternelle.
13. Rosalía Guerrero : alcoolique.
7. L'inconnu : il me regarde.
8. Grisardo : je ne l'ai pas connu.

Je les relus, à plusieurs reprises. C'était très compliqué. “Et si je mélangeais encore ?” pensai-je. La figure de Modesto Fárrago comme grand-père et celle de Ninfa, ma bonne, comme mère, semblaient évidentes, mais étaient-elles vraisemblables ? Un grand-père “gentil” et une mère “maternelle” étaient deux immenses clichés. En même temps, je ne pouvais cesser de penser à eux comme incarnations de tels personnages. Je résolus le problème en introduisant une variation : j'allais mélanger deux caractères et je rebaptiserais l'ensemble – comme l'avait fait Face Molle. “Cela n'arrive-t-il pas toujours ainsi ? pensais-je. Un grand-père est *gentil* pour son petit-fils et, en même temps, il est beaucoup d'autres choses.” Je décidai d'utiliser le rectangle immédiatement inférieur : le grand-père de Natalia serait un homme comme Modesto, chauve, la tête en forme de melon, myope... mais aussi mince, émacié et un peu lascif, comme Gaspar Parra. Un vieux fringant et gentil, concierge à la retraite, originaire de Ciudad Real, qui aimait observer les gens – surtout les femmes – et écrire.

La mère émergea selon le même système. Elle serait aussi “maternelle” que Ninfa et aussi alcoolique que Rosalía Guerrero. Craintive comme Ninfa, amoureuse d'un homme inquiétant comme Rosalía. De grands yeux effrayés, vieillie. Ses lèvres trahiraient une odeur d'alcool.

“Et le hasard fait bien les choses, réfléchis-je. Car *elle* ressemble au grand-père par la minceur et la myopie et à la mère par les grands yeux effrayés.”

J'utilisai les prénoms du dessous et modifiai les noms : le grand-père s'appellerait Gaspar Guerrero ; la mère, Rosalía

Parra. Grand-père paternel et mère : le début d'une famille normale.

Qui manquait ?... Le père. Mais l'inconnu et Grisardo me suggéraient un père absurde : il “me regarde” et “je ne l'ai pas connu”.

Voilà le dilemme.

Au début, je pensai écarter les deux derniers papiers et en choisir d'autres, mais j'optai tout de suite pour respecter les règles du jeu. Maintenant, quel genre d'homme pouvait être élaboré avec ces deux maigres circonstances ? “Le père était peut-être mort à sa naissance”, pensai-je. Mais il n'était pas question de le tuer aussi rapidement. Je ne pouvais pas tuer le père avant de l'inventer. “Il avait peut-être divorcé de sa mère, et elle ne l'avait jamais connu : ce genre de cas est très fréquent.” Mais alors, comment utiliser le “me regarde” ? Un père mort ou inconnu ne regarde personne. Je méditai sur le curieux problème. Sherlock Holmes avait l'habitude de dire : “Quand tu as éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable semble-t-il...”

La seule solution qui me venait à l'idée était absurde, mais c'était la seule. “Le père était à la maison, habitait avec elles, mais c'était un *inconnu*. Il regardait et se taisait. Il regardait et écrivait. Même sa propre fille ne l'avait jamais connu.” Une conclusion un peu confuse, mais elle était là.

Le prénom résistait lui aussi. “Grisardo” était un simple surnom, et j'avais beau savoir que Face Molle s'appelait Adán, il ne me semblait pas correct d'utiliser cette information de but en blanc. Le papier disait simplement “L'inconnu”, et il devait rester ainsi, si je souhaitais respecter au maximum mes propres règles et éviter mes intromissions dans la mesure du possible.

Chez le père, même le prénom était un problème.

Il n'en allait pas de même avec le prénom de mon personnage. Il me semblait même bénéficier à nouveau du hasard. “Face Molle a inventé une jeune fille... Pourquoi ne pas appeler la mienne de la même façon ?” Ce sont les parents qui baptisent les enfants : si Face Molle (ou un mélange de Face Molle et de Grisardo) était le père de mon personnage,

l’“auteur de ses jours”, comme on dit généralement, il était logique que mon personnage s’appelle comme il l’avait décidé : Natalia.

Natalia Guerrero Parra. *Eurêka*. Qu’il sonne bien ou non, qu’il soit beau ou non, personne ne pourra m’accuser d’avoir inventé consciencieusement ce prénom. Il m’avait été imposé par les circonstances, sur la base de trois ou quatre lois pas très différentes de celles qui régissent la réalité.

Le lundi 26 avril à 6 h 30, Natalia Guerrero Parra avait déjà une ébauche de biographie. J’utilisai mon propre anniversaire (qui constituait également une donnée inévitable) et la ville de son grand-père paternel pour la faire venir au monde.

Natalia Guerrero naquit à Ciudad Real le 13 avril 1964. Fille unique, elle vécut une grande partie de son enfance entourée de ses grands-parents paternels (sa grand-mère mourut tôt ; elle se rappelle surtout Gaspar Guerrero, son grand-père) et de ses parents. De son grand-père, qui avait été concierge, aimait la bouteille, avec une réputation de coureur de jupons, Natalia hérita la passion de l’écriture. Le vieil homme aimait rédiger des contes dans lesquels une fillette – Elisita – se comportait comme elle. Puis il les lisait le soir à sa petite-fille. C’étaient des contes innocents, pleins de tendresse. Natalia s’en souvenait avec beaucoup d’émotion. Quand son grand-père mourut, l’enfance de Natalia s’acheva d’un coup.

Sa mère, Rosalía, une femme timide, faible et très dépendante de son mari...

À partir de ce point-là, tout me fut plus difficile. L’enfance avec Gaspar, le grand-père, avait été autre chose. Mais quand j’affrontai le commencement de l’adolescence, je vis tout en noir. À sa façon, il n’y avait rien à reprocher à la mère ; elle avait toujours veillé sur la santé de sa fille, comme Ninfa sur la mienne. (“Où vas-tu, ma petite ? D’où viens-tu ?” Natalia se

rappelle ses éternelles questions, ses inévitables conseils, sa contrariété chaque fois qu'elle décida de quitter le nid.) Mais sa condition de personne dépendante – de la boisson, d'un homme qui l'ignorait – avait fait d'elle un être craintif et réprimé. Il était facile d'en déduire que Natalia avait été élevée dans l'apprentissage de la crainte, et cela avait renforcé sa solitude pour le restant de sa vie. Elle avait peut-être aussi hérité d'un certain penchant à boire plus que la normale. En tout cas, l'influence maternelle ne représentait aucun mystère dans la vie de mon personnage. Natalia pouvait *comprendre* sa mère, de la même façon que je comprenais la créature élaborée avec Ninfa et Rosalía Guerrero. Mais, et le père ?

Le père restait une énigme.

Dans l'après-midi, une soprano horrifiée me fit sursauter avec ses cris. Un instant plus tard, je décrochai le téléphone.

— Comment allez-vous, monsieur Cabo ? c'était Neirs.

Je lui racontai mes progrès : j'avais terminé la description physique, mais la biographie présentait l'obstacle du père. Je n'avais encore rien pu imaginer à son sujet.

— Je vous conseille de continuer à chercher, dit Neirs. Ne le fuyez pas. Vous donnerez plus de réalisme à Natalia si vous creusez le personnage du père.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Et ne perdez pas de temps : Ovide a publié son deuxième livre.

Je l'écoutai comme si je rêvais. *Plein de fantaisie* (2) était très similaire au premier volume, à peine trois ou quatre pages, et, contrairement à ce que j'attendais, il n'y avait aucune scène sadique. Il se contentait de décrire, avec de légers détails, un mannequin féminin.

— Vous comprenez ce que cela signifie ? observa Neirs. Il essaie de faire de cette femme un objet. Vous, au contraire, vous luttez pour lui donner vie. Souvenez-vous : vous avez jusqu'à ce soir. À 23 h 30, j'irai chez vous et je récupérerai tout ce que vous aurez écrit. Courage.

Quand Horacio Neirs raccrocha, je découpai un autre triangle de papier que je joignis au groupe de “Personnes” :

14. Natalia Guerrero : réelle.

Telle était mon intention : créer une femme de chair et d’os, aussi vraie que le papier sur lequel je l’imprimerais.

Une vie contre la montre : c’est ainsi qu’aurait pu s’intituler cette étrange biographie que mes doigts griffaient (infatigables chiens féroces attachés à mes mains) sur les osselets des touches. Les anecdotes surgissaient, les moments heureux et les larmes. L’histoire ne revêtait pas de difficulté particulière : je crois que c’est Tolstoï qui a dit que toutes les familles heureuses se ressemblent, mais il se trompa en affirmant que les malheureuses sont différentes. En réalité, la vie (je le découvris à ce moment) manque d’imagination : un bébé, une abeille et une photo jaunie oubliée dans un album possèdent d’innombrables répliques, toutes égales. Le passé de tout être humain est identique à celui de tous ; nous ne nous différencions qu’au moment de le raconter. Il fut simple d’inventer des fêtes, des Noëls et des jouets pour Natalia ; insomnies, cauchemars et terreurs émergèrent avec une facilité semblable.

Je laissai un espace vierge pour le père. J’aborderais le problème en dernier lieu.

La nuit tombait quand j’écrivis que Natalia était triste. Que sa jeunesse, enfermée à la maison, avec une mère alcoolique et un père énigmatique, avait été solitaire... Et en arrivant à l’université ? Était-elle restée à Ciudad Real ? Avait-elle émigré ? Comme je souhaitais que tout soit hasardeux, je choisis deux rectangles de “Faits” :

3. Maison de Mirasierra : depuis sept ans.

8. Elle jouit de ses fantaisies.

Natalia vivait donc dans une maison comme la mienne, à Madrid, depuis sept ans. On supposait qu'elle était arrivée avant dans la ville, peut-être pour terminer ses études de philologie classique et se frayer un chemin comme écrivain. Parce que “Elle jouit de ses fantaisies” me faisait penser à mon propre travail. Natalia avait hérité cette passion de Gaspar, son grand-père. J’obtins sa bibliographie de mes propres titres, en les déformant légèrement : *Je suis qui me regarde dans le miroir* (1989), *Légère rencontre* (1991), *La Femme du samedi* (1995). Voilà, c’étaient les romans de Natalia Guerrero. Pas de prix Bartleby ; simplement de bonnes ventes, surtout pour le dernier livre. Des traductions. Elle avait pu s’acheter une petite maison dans un lotissement au nord de la ville. Pendant un certain temps, elle avait enseigné le latin et le grec dans un lycée, mais elle avait arrêté. Sa thèse de doctorat portait sur les *Métamorphoses*.

Je tenais Natalia Guerrero, philologue, écrivain, vivant seule à Madrid, gâtée par un relatif succès. Et à quoi ressemblait sa vie actuelle ? S’était-elle mariée ? Avait-elle des enfants ?

Avec des airs de sibylle devant un paquet de cartes, je choisis deux autres “Faits”.

7. Solitude, vide, dépression.

1. J’ai failli me tuer en voiture le jour de mon anniversaire.

“Pourquoi, Natalia ? pensai-je. Tu vivais à Madrid, tu étais un écrivain à succès, tu avais tout... Pourquoi, soudain, plongée dans la plus profonde des tristesses, as-tu décidé de prendre la voiture et de *te tuer* le jour de ton anniversaire ?” L’idée m’était venue en voyant ces deux papiers ensemble. Je pensai tout d’abord la repousser et écrire : “un accident”. Mais je respectai les lois du hasard. “Une tentative de suicide”, criait la funeste combinaison de rectangles. Mais pourquoi ? Problèmes amoureux ? Maladie ? Je ne pensais à rien de plausible.

Désespéré, je sortis un autre “Fait”.

9. Recherche et labyrinthe.

Cette donnée ne m’aidait pas : elle me mettait plutôt face à face avec l’énigme. “Je suis arrivé au nœud gordien, pensai-je. La vie de Natalia est un labyrinthe. Mon jeu est une recherche. Maintenant je suis au centre des deux.” Je révisai les papiers précédents à la recherche de pistes, et je tombai sur le Grand Désert Blanc de la figure paternelle. “La clé réside peut-être là. J’ai besoin d’inspiration. De quelque chose qui m’aide à l’inventer.”

À cet instant j’entendis la sonnette de la porte. En me levant, je constatai que je me sentais très faible, presque assommé ; je n’avais rien mangé de toute la journée. D’autre part, cette visite-surprise m’intriguait. Qui cela pouvait-il être ? Il était encore tôt pour que ce soit Neirs. Je sortis dans le couloir et appelai Ninfa sans obtenir de réponse. Mon état d’esprit ne me permettait pas à ce moment de me soucier de savoir où se trouvait ma bonne. Je chancelai jusqu’à la porte et ouvris.

S’encadrant sur le seuil, avec son inévitable costume gris, se tenait l’homme à la Face Molle.

— Je suis Adán Nadal, monsieur Cabo. Vous vous souvenez de moi ? Je peux entrer ?

“Je regrette, je suis très occupé.” Ces paroles voyageaient jusqu’à mes lèvres quand je l’entendis murmurer :

— C’est à propos de Natalia. Elle m’obsède.

— Moi aussi, répliquai-je.

Je l’invitai à passer dans mon bureau. “Il pourra peut-être m’inspirer”, pensais-je. Nous nous assîmes face à face et commençâmes à nous observer. Je le vis sortir le cahier et la plume. Je fis la même chose avec mon carnet noir de la clinique.

— Excusez ma visite, dit-il, mais vous connaissez la servitude de l'inspiration. Je ne peux pas arrêter de penser à elle.

— Moi non plus. Je suis en train d'écrire un roman avec un personnage du même nom.

— C'est une merveilleuse coïncidence, s'étonna-t-il.

— Oui.

— Nous pourrions peut-être nous entraider.

— Peut-être.

Il y eut un silence lourd d'intentions. Je pensai à deux joueurs d'échecs élaborant l'ouverture.

— Eh bien commencez, si vous voulez bien, dit Adán Nadal. Je vous ai expliqué hier que je ne pouvais rien inventer.

— Mon problème est le père, dis-je. — Face Molle fit un geste de la tête et nota quelque chose. — Je ne parviens pas à imaginer quel genre de personne c'était. Vous avez une idée sur la question ?

— Je vous avoue que non. Et vous ?

— Tout ce que je sais, c'est que c'était un inconnu qui n'arrêtait pas de la regarder.

— Rien d'autre ? s'étonna Face Molle. C'est bizarre.

Je haussai les épaules.

— En réalité, ce n'est pas si étrange : je me suis inspiré de vous, comme vous de moi. — Il sourit discrètement et nota quelque chose. Je poursuivis. — Le père était un individu énigmatique. Quant à la mère, il s'agissait d'une névrosée qui abusait de l'alcool.

— Alors tout s'explique, dit-il.

— Vous croyez ?

— Le père devait supporter une femme insupportable.

— La mère n'était pas insupportable ! protestai-je. Quoi qu'il en soit, elle avait autant le droit d'exister que son mari.

L'homme à la face molle agita une main.

— Je n'ai pas dit le contraire, répliqua-t-il. J'ai juste posé une explication possible au caractère du père. Et il ajouta, sur un ton blessant : Mettez-vous à sa place.

“Il a peut-être raison”, pensai-je, et je notai.

— Vous croyez qu'il aimait sa fille ? demandai-je à l'improviste.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Je vous ai demandé votre avis.

Il s'agita dans son fauteuil, mal à l'aise.

— Je vous ai dit que j'avais beaucoup de mal à inventer, répondit-il. Mais ce serait logique, non ? C'était son père.

— Alors, à quoi son silence était-il dû ?

— Je ne comprends pas.

— Son silence et sa froideur ! m'exclamai-je. Natalia se souvient surtout de son... Il la regardait et se taisait il la regardait et se taisait. Pourquoi ? N'était-il pas capable de manifester des émotions ? Ne désirait-il pas montrer de l'affection à sa fille unique ?

Face Molle nota quelque chose et me regarda sans répondre.

— Dites-le-moi ! demandai-je.

— Je préfère que ce soit vous qui le disiez.

“Il me laisse seul, pensai-je. Il veut que ce soit moi qui obtienne les réponses.” Les papiers étaient répandus sur mon bureau. Je pris celui de Muse et l'observai. J'avais eu une idée.

— Vous vous êtes basé sur le corps d'un modèle pour décrire Natalia, dis-je. Votre femme parfaite. Mais ma Natalia n'est pas comme ça, même si elle l'aurait souhaité... Elle aurait voulu devenir le genre de femme qui plaisait à son père... Elle aurait aimé être modèle, si grâce à cela, au moins, elle parvenait à le faire cesser de la regarder en silence et réagir ! Elle ne lui demandait que quelques miettes

d'affection ! Ce fut tout ce qu'elle lui demanda jamais ! – Je notai cela pendant que je parlais. – Et qu'obtint-elle ? Le silence et le regard de son père ! Pour moi, cela peut se définir d'une seule façon : “mépris” ! – J'hésitai, sans me décider à noter ce mot. Face Molle m'écoutait avec une profonde attention ; il ne baissait la tête que pour écrire dans son propre cahier. – Vous savez ce qu'elle est devenue ? Vous voulez le savoir ? Avec une mère qui noyait dans l'alcool ses craintes ataviques des hommes et un père qui n'avait pas le temps de lui offrir un part minime de l'amour qu'elle réclamait... Vous voulez savoir ce qu'elle est devenue ?

— Je suis tout ouïe.

— Une femme solitaire, craintive et excentrique. Une ermite, complexée... Une Daphné obsessionnellement vierge, transformée en “laurier” de ses succès littéraires. – Je notai tout cela. L'inspiration s'était déchaînée dans mon cerveau, avait renversé les digues. J'agitais mon stylo en même temps que je parlais. – Et quand sa mère mourut, elle...

Face Molle, qui notait quelque chose dans son carnet, s'arrêta et dit :

— Ah. Sa mère est morte ?

— Oui ! Quand Natalia avait dix-sept ans... ! N'êtes-vous pas veuf ? Eh bien disons que la mère est morte !

— Très bien.

Il y eut un silence très pur pendant que nous notions cela tous les deux.

— Quand sa mère est morte, elle a su que rien ne l'attachait à la maison de ses parents. Et elle est venue à Madrid. Seule. Pour faire des études de philologie et se frayer un passage dans ce qui lui plaisait depuis toujours : écrire.

À ce moment, Face Molle ouvrit démesurément les yeux. Son soudain changement d'attitude m'effraya presque. Un maquillage subit ornait ses joues rondes.

— Oh ! Elle a abandonné son père, qui était seul à ce moment ! s'exclama-t-il.

— Oui ! Parce qu'elle aurait été incapable de vivre avec lui ! Elle s'était lassée de son silence ! Vous ne comprenez pas ?

Face Molle essuyait sa sueur avec un mouchoir plié en deux.

— C'est difficile à comprendre... Et après ?

“Solitude, vide, dépression”, me rappelai-je. Et la lumière se fit en moi. Les pièces commencèrent à s'emboîter avec une simplicité épouvantable.

— Il est mort, dis-je sans la moindre hésitation, en le regardant fixement dans les yeux. Il a agonisé dans un hôpital de Ciudad Real. Elle n'est pas allée le voir, même à ce moment.

— Quand cela est-il arrivé ? demanda Face Molle d'un air agonisant.

— En décembre 1998.

“Et ainsi, le puzzle est assemblé”, pensai-je.

— Et elle a été déprimée après, ajoutai-je.

— Et alors ! – Adán Nadal avait prononcé cela sur un ton très amer. Nous nous défiâmes du regard pendant un instant. – Et alors, elle était déprimée ! Elle a abandonné son père au moment où il *avait le plus besoin d'elle* !... Elle n'est pas allée le voir à l'hôpital pendant qu'il *agonisait* !... – Sa fureur me surprenait. Il s'était dressé sur son siège. Il expulsait des cristaux de salive avec les mots. Il louchait jusqu'à des extrêmes inconcevables : comme si ses yeux luttaient pour se fondre en un seul, immense, théologique, au centre de ses sourcils baignés de sang. – C'est une erreur !... Ça ne va pas !... Vous devez le changer !...

“Il a raison”, pensai-je. Je relus mes notes rapidement, cherchant une explication à lui offrir.

— Elle a mal agi, certes. Mais elle a soldé ses comptes avec *la tentative de suicide*, finis-je par dire.

Face Molle se calma immédiatement.

— Tentative de suicide ?

— Natalia était déprimée après la mort de son père. Elle a voulu s'ôter la vie en avril de cette année.

— De quelle façon ?

— Elle s'est écrasée avec sa voiture.

“Oh”, dessinèrent les lèvres de Face Molle, mais je n'entendis aucun son.

— Elle a survécu ? fit-il tout en écrivant.

— Oui. Après une pause, je demandai : Que croyez-vous ? Était-il capable de lui pardonner ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je vous répète qu'il m'est très difficile d'inventer. Et elle ? Lui a-t-elle pardonné ?

— Oui, dis-je, et je le notai. Elle lui a pardonné souvent, dans le silence de l'insomnie et l'inspiration, face au clavier de l'ordinateur, par la bouche de ses personnages, régulièrement... Elle n'a pas pu le comprendre, mais elle lui pardonne. Elle pardonne sa froideur, sa distance, son caractère toujours énigmatique... Elle voit toujours ses grands yeux fixes, perçoit encore le même manque d'affection dont elle a souffert toute sa vie de la part de... de... Et le nom surgit soudain comme un vomissement : *Adán Guerrero, entrepreneur...* — Je m'arrêtai et observai Face Molle. — Natalia était seule et c'était une enfant. Son père ne fut pas capable de la comprendre.

— Et elle ? dit Face Molle. Se pardonne-t-elle à elle-même ?

Je réfléchis attentivement. C'était une question étrange. Je ne me l'étais pas encore posée.

— C'est une chose que je vais devoir décider, répondis-je.

Soudain, mon interlocuteur ramassa ses papiers et se leva.

— Ah, monsieur Cabo, je suis ému ! Il me tendit la main : C'est le bonheur de la découverte, n'est-ce pas ? Le père de Natalia et Natalia peuvent maintenant se donner la main... Je

crois qu'ils ont fini par se comprendre. Je vais relire et recomposer tout de suite mon roman. Cette visite s'est avérée très productive... pour tous les deux, j'espère ! – J'acquiesçai d'un signe. – Pas de pères énigmatiques ni de filles idéales... Des êtres humains, avec leurs défauts et leurs qualités !

Il s'arrêta à la porte et ajouta, satisfait :

— Le père peut maintenant mourir en paix.

Et sa silhouette disparut dans la nuit.

Adán Guerrero, le père de Natalia, était entrepreneur. Ce fut toujours un homme taciturne, froid, peu enclin aux doux rituels de l'affection. Son regard était fixe et vitreux ; sa moustache, sombre ; l'apparence, robuste ; sa couleur préférée, le gris. Un vestige de ses traits pâles – mous, le visage rond – persiste dans le visage de Natalia, qui a aussi hérité de lui la froideur et la dureté de diamant de son caractère. À la mort de sa mère, Natalia a quitté la maison. Elle n'a jamais revu son père. Les orgueils mutuels étaient les pôles d'un même signe : quand l'un d'eux avançait, l'autre reculait.

Adán Guerrero mourut, après un combat acharné avec sa propre vie, en décembre 1998. Un court appel de son oncle paternel informa Natalia de l'état de son père, mais elle resta à Madrid. Un autre bref appel...

Je finis de raconter le long et douloureux processus de la mort d'Adán Guerrero à 11 heures précises. Natalia avait reçu la nouvelle avec froideur, mais, peu à peu, elle avait commencé à déprimer. Et le jour de son anniversaire elle avait appuyé sur l'accélérateur de son Opel de plus en plus souvent tandis qu'un vague sentiment de lassitude et de mépris envers elle-même rasait tous ses souvenirs. Cette conduite l'avait toujours intriguée, car elle avait toujours pensé que son père ne comptait plus pour elle. Mais elle en connaissait maintenant le motif. Son père avait *trop* compté, et maintenant elle le savait.

Mon personnage était prêt.

“Mon Dieu, priai-je, fais que cela serve à sauver cette femme. Aide-la, mon Dieu, sauve sa vie, quoi qu'il arrive, sauve-la je t'en supplie.”

Il restait à compléter quelques aspects de l'histoire – en particulier l'état actuel de Natalia après sa tentative de suicide –, mais je me sentais épuisé. “Je fermerai les yeux. Juste un moment”, pensai-je, et je rejetai la tête en arrière – pour ne pas m'endormir sur le clavier. Je me rappelle le rêve que je fis : un grand labyrinthe de livres dont je parcourais les couloirs en cherchant la sortie. Au fond, *elle* m'attendait : avec sa robe noire, son dos nu, ses cheveux châtain clair retenus en chignon. Mais alors apparaissait le Shakespeare du Parque Ferial, et je découvrais – enfin – le visage qui se cachait derrière le déguisement. Je criai, mais c'était comme si je le faisais à distance et que je l'entendais moi-même après un intervalle, comme un coup de tonnerre. Alors mon cri cessa et reprit après une pause. Je me réveillai en sursaut et répondit au téléphone.

— Monsieur Cabo ? Une voix fluette mais ferme : C'est moi, Virgilio.

Je me réveillai complètement. Quelle heure pouvait-il être ? Je jetai un coup d'œil à l'horloge digitale de l'écran de l'ordinateur : 23 h 15. D'ici un quart d'heure, Neirs viendrait récupérer mon travail. Mais le plus urgent était de raconter ce que je venais de me rappeler.

— Nous devons nous voir ce soir même, dit Virgilio. Il y a une chose que vous ne savez pas.

— Attendez ! m'exclamai-je. Hier, au Parque Ferial, j'ai vu... !

Je ne me rappelais pas qui c'était, mais maintenant je le sais... Le poète mort !

Grisardo ! Il était déguisé comme l'un des écrivains, mais je suis sûr que c'était lui !...

— Et c'était le cas, répliqua-t-il sans se troubler. C'est pour cela que je vous appelaient. On vous a trompé, monsieur Cabo.

Depuis le début.

XIV

LA MYSTIFICATION

— C'est un plan minutieusement élaboré, dit Virgilio, vous ne pouvez pas imaginer à quel point. J'ai collaboré, je le reconnais, en raison d'une certaine promesse. Mais celle-ci ne s'est pas accomplie, et c'est pour cela que j'ai décidé de tout vous raconter.

L'une des horloges digitales du paseo de la Castellana montra les trois zéros, donnant naissance au mardi 27 avril. Le trafic était fluide et la petite Peugeot de Virgilio pouvait suivre facilement l'Audi foncée dans laquelle voyageait Neirs. Celui-ci s'était ponctuellement présenté chez moi pour récupérer les feuillets que j'avais écrits sur Natalia Guerrero. "Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il. Je vais essayer de les faire publier dès demain." Virgilio, qui était déjà arrivé, attendait caché dans mon bureau.

— Suivons-le, m'indiqua-t-il dès le départ de Neirs. Comme ça vous constaterez que je ne vous mens pas.

Il n'avait rien voulu me révéler. La seule chose que je parvins à comprendre fut qu'ils avaient tous les deux joué un rôle fondamental dans cette mystification, mais qu'il avait opté pour la révéler étant donné qu'il se sentait trahi. Le reste, Virgilio me laissait l'imaginer. De temps en temps seulement, pendant qu'il conduisait – en enfonçant de son corps le sommet d'une colline d'oreillers –, il se tournait vers moi pour me poser diverses énigmes. Savais-je que dans les archives de la police de la circulation ne figurait aucun accident sur la M30 la nuit du 13 avril ? Savais-je que la clinique privée où l'on m'avait transporté était si privée qu'elle ne contenait pas de patients ? Je l'écoutais, les yeux écarquillés.

— Ah, mais, bien sûr, comment le sauriez-vous. Vous avez perdu la mémoire, et cela faisait partie du plan. Et, soudain, il

lançait des phrases comme : Les chiens aboient autour de nous, monsieur Cabo. Mais je ne pouvais comprendre de quoi il parlait.

Il conduisait avec une habileté spéciale – on pourrait dire “avec fureur” – la Peugeot spécialement conçue pour lui. Je compris bientôt qu'il m'emménait comme ornement : un fétiche oscillant accroché au rétroviseur à qui il pouvait communiquer ses pensées à voix haute.

— M. Neirs va empocher une GROSSE somme pour cette affaire, mais elle ne viendra pas de vous. Quelqu'un le paie dans l'ombre. Quant à moi, je ne veux plus rien. Je prétends juste laver mon image. J'ai travaillé dans son agence de nombreuses années, peut-être TROP, et... Attendez ! Restez tranquille !

L'avertissement était absurde, car je ne n'avais pas bougé et n'aurais pas pu le faire : la tension m'enfonçait dans mon siège. Il était évident que quelque chose arrivait dans le chaos de petits points rouges au-delà du pare-brise – Neirs avait peut-être dévié du parcours prévu –, mais cela m'était égal : je décidai de laisser à Virgilio l'entièvre responsabilité de la poursuite. Il changea d'allure énergiquement en pénétrant dans l'une des avenues parallèles de Recoletos. Les voitures protestèrent par des coups de frein et des coups de klaxon.

— Ah, coquin, coquin ! marmottait-il pendant que ses mains jouaient avec le volant. Ah, quel coquin tu fais !

Nous nous étions arrêtés sur le bas-côté. Une meute de véhicules nous dépassa. Virgilio passa outre les cris des conducteurs.

— Vous voyez ? dit-il. Il s'est garé là. Mais je sais où il va... Et maintenant, vous le savez aussi.

Il se tourna pour me regarder et dans ses yeux de pierre je distinguai un éclair de compassion. Il connaissait la vérité ; je commençais à la soupçonner. Mon corps collectionnait les symptômes : je pâlissais, je transpirais, j'avais des frissons ; mon estomac était une roche glacée dans mon ventre.

— Je vais entrer, dis-je.

Le nain respirait avec force et il retint l'air. "C'est difficile, très difficile qu'ils vous laissent faire, monsieur Cabo." "Ils me laisseront", répliquai-je. Nous convînmes qu'il m'attendrait là, sans bouger de la voiture. Je fermai la portière et me dirigeai en chancelant vers l'immense et sombre vestibule. Sur le mur du porche, quelques mots en fines lettres en écriture liée – le premier élégamment protégé par deux S serpentins – figuraient sur une plaque beaucoup plus modeste que ce à quoi on aurait pu s'attendre.

SALMACIS MAISON D'ÉDITION

L'horaire annoncé par les portes coulissantes n'avait rien à voir avec l'aube, mais, grâce à une petite sonnette, je convoquai la voix mélodieuse d'une secrétaire distinguée. "Je suis Juan Cabo. Je veux entrer", dis-je. Et ce fut comme si mon nom devenait une clé en or. Les portes s'écartèrent en silence et je pénétrai dans les ténèbres du complexe édifice. Il semblait désert, mais je savais que Neirs se trouvait quelque part, et je ne m'arrêterais pas avant de l'avoir trouvé.

On entendait des échos puissants ; de petites lumières rouges clignotaient ; plusieurs caméras bourdonnaient en filmant mes mouvements. Je traversai un patio voûté en verre et où avait été semée une jungle où, sans doute, tous les matins ouvrables devaient prendre place une file de réceptionnistes nubiles espérant gagner le concours du Meilleur Sourire Salmacis. Plus loin, à côté d'une sombre armée d'ascenseurs, se détachait une carte phosphorescente qui montrait les viscères géométriques du bâtiment avec un point couleur de feu, pupillaire, et une flèche indicative : "Vous Êtes Ici." J'ignorais où je devais aller, mais je pensai qu'il valait mieux commencer par le sommet. Je montai au dernier étage et commençai une odyssée de couloirs bleus et de mystérieuses îles, de bureaux vides. "Vous Êtes Ici" se déplaça avec moi sur des cartes successives. Je me demandai ce qui arriverait si je me jetais par une fenêtre à ce moment-là. "Vous Êtes Ici"

signalerait le goudron sur lequel ma tête saignerait ? Se changerait-elle progressivement en “Vous Commencez À Ne Pas Être Ici”, “Vous Êtes À Peine Ici”, “Vous N’Êtes Plus Ici”, “Vous N’Êtes Pas” ?

Quelqu’un approchait – j’entendis les pas. Caché dans un coin, je pus distinguer l’apparition subite d’un cadavre vêtu d’un blouson et d’un jean. Il fredonnait une chansonnette et ses longs cheveux suivaient le rythme comme un balai mis à l’envers. Je le reconnus tout de suite et me jetai sur lui. Grisardo lâcha une insulte et un instant plus tard ma nuque heurta violemment le “Vous Êtes Ici” de la carte de service accrochée au mur. Je ne répondis pas à son coup de poing – et pendant un moment je n’eus pas mal à la tempe gauche. En revanche, j’acceptai sa proposition de poursuite. Nous commençâmes une brève course dans les couloirs. La mutation physique engendrée par le désespoir est bien connue : on devient plus fort, plus grand, plus haut. Utilisant ce pouvoir, je tendis le bras droit et mes doigts accomplirent un suprême effort articulaire pour attraper ma proie. Cette fois ce fut sa tête qui rebondit contre le mur. J’appuyai le coude sur sa gorge. Il tenta de me repousser.

— Vous êtes... fou ? bredouilla-t-il.

Il y eut un bref dialogue de halètements. Alors oui, alors ma tempe gauche commença à s’imposer et je sentis la douleur différée du coup. J’abandonnai la lutte. Grisardo se frottait la pomme d’Adam. Maintenant que je le voyais de près, je lui trouvais un nez d’oiseau. Son nez était un bec désagréable.

— Je le referais... si on me payait ! dit-il d’une voix rauque.

En se portant au secours de ma tempe, mes doigts heurtèrent un édifice métallique. Mes lunettes étaient toujours à leur place, ma tête aussi. J’Étais Là, même assommé et endolori. Grisardo fit une grimace.

— Et mon voisin, Eustaquio Cuadrado, adorerait recommencer à raconter des mensonges... Lui aussi, il écrit, vous savez ?... Nous les écrivains, nous sommes tous des menteurs.

“Pas tous”, pensai-je. Et je crois l'avoir dit à voix haute, mais je ne m'en souviens pas.

Il répéta sa dernière déclaration, comme s'il s'agissait de la seule vérité qu'il connaissait. Et il ajouta :

— Mais bien sûr nous ne sommes pas aussi importants que Juan Cabo. Nous travaillons pour vous, vous ne le saviez pas ? Vous vous rendez compte de la quantité de gens qui travaillent pour des écrivains comme vous ? Il haussait de plus en plus le ton, comme si le fait de s'écouter lui-même le mettait en colère : Vous arrive-t-il de penser à eux ? Vous en fichez-vous ?... “Nègres”, correcteurs, imprimeurs... et nous, qui faisons le travail le plus sale, *modèles d'écrivains* à temps partiel... Ou alors vous pensiez que Muse était la seule ?... Regardez autour de vous et vous nous trouverez partout ! Nous nous déguissons comme on l'exige de nous et nous faisons ce que l'on nous ordonne !... Parfois, on nous permet même d'écrire, comme à moi, de petits poèmes ! Vous savez ce que c'est que de gagner sa vie ? Vous l'avez su un jour, ou on a toujours tout fait pour vous ?

Ses paroles, humides, voyageaient vers mon visage. Je détournai le regard.

— Nous ne pouvons même pas exercer notre métier correctement ! Mais ce n'est pas notre faute, c'est celle de la vie misérable que nous menons ! Je sais que vous m'avez reconnu hier au Parque Ferial, et que le plan a failli échouer ! Mais vous savez pourquoi cela est arrivé ? Vous le savez ? Et il tendit le cou pour me l'assener : Parce que je suis un employé polyvalent !

Ensuite, cependant, il choisit un ton étonnamment calme, comme s'il avait décidé qu'il s'était suffisamment épanché. C'était la façon de parler que je connaissais, ses “hum” habituels, le langage dubitatif de son appel téléphonique. Il redevenait le gris Grisardo.

— Modèle pour écrivains, “nègre” de maison d'édition, homme-sandwich... Tout cela c'est moi, et beaucoup d'autres comme moi... Pendant mon temps libre... hum... je suis poète. Je regrette de vous avoir trompé, si c'est cela qui vous

ennuie... Mais je veux que vous le sachiez : je le fais par nécessité !

— Où sont-ils ? demandai-je. Salmerón et Neirs – ajoutai-je en n'obtenant pas de réponse. Vous venez de les voir, n'est-ce pas ? Vous êtes venu toucher votre argent, n'est-ce pas ? Où sont-ils ?

— Dans le bureau du fond, murmura-t-il.

Il était complètement retourné en adolescence. C'était comme si sa capacité à mûrir résidait, magiquement, dans ses cris.

Je m'éloignai de Grisardo et parcourus le couloir jusqu'à la porte. J'entrai sans frapper.

Le bureau était immense, et à travers ses fenêtres on dominait le Recoletos nocturne. J'entrevis Salmerón assis au loin, derrière un gigantesque plateau volant en forme de table qui s'avéra être – je le constatai en m'approchant – une version assez acceptable, en métal chromé, du symbole du yin et du yang. À ma droite, sur un fauteuil pivotant, Horacio Neirs croisait les jambes et fumait. De l'autre côté, un jeune homme vêtu de noir était occupé à déposer dans une petite boîte blanche les pièces d'un jeu d'échecs. À l'écart de ce trio et occupant une table plus petite et couverte d'ordinateurs, se trouvait un individu chauve et mince à l'air de fonctionnaire. Ce fut lui qui se leva, sourit et avança comme s'il lévitait sur la moquette lisse et sombre. La pièce sentait le bois noble.

— Je suis le secrétaire personnel de M. Salmerón. Auriez-vous la bonté de vous asseoir, monsieur Cabo ?

Il m'indiquait un vaste fauteuil face au bureau. Je passai outre et restai debout. Clac. Une autre pièce alla dans la boîte. Entre celle-ci et Salmerón se trouvaient les feuillets que Neirs avait emportés de chez moi.

— On vient de me lire certains paragraphes choisis de ton personnage. Je te félicite, petit.

Mon éditeur écrasa ses blancs cheveux d'une main aux doigts couverts de bagues. Il portait un frac à larges revers et il

se pendait avec un grotesque nœud papillon en couleurs ; à la boutonnière, comme une tumeur irisée, éclatait une orchidée.

— Merci beaucoup, dis-je.

— Je sens un certain reproche dans ta voix. — Il haussa les sourcils. — Ça te dérange, d'avoir participé à notre grand roman ?

Pendant un instant, je ne sus que répondre. “Si ça me dérange ? Je serais capable de te tuer de mes propres mains !” pensais-je. L'expression de Salmerón était celle d'un farceur pris la main dans le sac à la fin d'une fête d'anniversaire.

— Oh, allez mon petit, dès que tu retrouveras la mémoire tu m'aimeras à nouveau. Nous avons dû agir ainsi pour que tu partes de zéro. Ce n'est pas une mauvaise idée, hein ? Des écrivains amnésiques et sous pression pendant deux ou trois jours, dans le but de leur faire élaborer des chefs-d'œuvre dans le moins de temps possible... Actuellement...

Et il m'asséna un discours sur l'idée générale selon laquelle “rapidité” et “perfection” étaient synonymes à notre époque. Cela ne valait pas la peine de passer toute une vie à rechercher le temps perdu ou plongé dans la guerre et dans la paix : les créations littéraires devaient avant tout être immédiates, sans amoindrissement de la qualité.

— Sans amoindrissement, précisa le secrétaire comme un écho, ce fut du moins ce que je compris, car une autre option envisageable pouvait être : “Sans M. Cabo(8).”

Comment y parvenir ? C'est-à-dire, comment parvenir à faire concevoir à un écrivain, en peu de temps, un personnage éternel ? En l'obligeant à travailler à l'aveuglette — Salmerón se délecta du mot —, sous pression, en lui faisant croire que son œuvre n'a rien à voir avec le monde vulgaire des maison d'édition et des livres mais qu'elle servira à obtenir une chose sacrée, à atteindre un but élevé, à sauver une vie, etc. Lui arracher l'œuvre de l'âme, pour — ce fut l'expression qu'il employa — l'empêcher de s'apercevoir que son travail — écrire — ne consistait qu'à inventer des mensonges contre de l'argent.

— La méthode est brevetée, remarqua-t-il. Elle se pratique déjà avec succès dans plusieurs pays.

Clac. Et une autre pièce dans la boîte.

— Qui est Ovide ? m'enquis-je en constatant que Salmerón se disposait à poursuivre son discours.

Le secrétaire, de son fauteuil électronique, commença :

— Un poète latin né au...

— Tais-toi, lui ordonna Salmerón. Et il sourit à nouveau en s'adressant à moi : Ovide n'était personne. Si tu veux le savoir, le texte de *Pleine de fantaisie* a été rédigé par Virgilio Torrent, l'assistant de M. Neirs. Les textes de *La Floresta* furent composés par Felipe, le responsable du restaurant, qui proposa volontiers de jouer le "nègre" pour nous. Des auteurs tels que la pauvre Rosalía Guerrero ne participèrent pas directement, mais nous permirent de modifier certains paragraphes de leurs œuvres. Tout fut planifié pour que tu croies que tu te trouvais devant un mystérieux psychopathe dans le but de sauver cette femme.

Je fermai les yeux et la revis. Son image, son camée : le dos nu, le chignon châtain clair. Je rassemblai mes forces pour lui poser la question que je redoutais le plus.

— Et *elle* ? Et la femme de mon paragraphe ?

— Elle est là. — Salmerón posa la main sur les feuillets. — C'est toi qui l'as inventée, mon petit. Natalia Guerrero, trente-cinq ans, docteur en philologie classique et écrivain, née à Ciudad Real, petite, menue, tête d'œuf, lunettes rondes, cheveux châtaignes, grands yeux... Sa mère, alcoolique, mourut quand elle avait dix-sept ans. Son père était un individu silencieux et peu enclin à la tendresse. La relation avec Gaspar, son grand-père, est la plus agréable dont elle se souvienne. Elle vit seule dans une maison de Mirasierra et se consacre à l'écriture. Son père meurt l'année dernière et elle déprime. Puis elle tente de s'ôter la vie en voiture. Elle me plaît. — Il croisa ses gros doigts couverts de bagues. — Tu as créé une femme assez réelle. C'est pour cela qu'il était indispensable que M^{le} Muse Gabbler te trahisse, mon petit :

pour que tu refuses les apparences comme la sienne au moment de créer ton personnage. Nous ne voulions pas de femmes “de roman”, tu comprends ?... Nous voulions un être humain normal, quelqu’un à qui le lecteur pourrait s’identifier.

Elle n'existe pas, disait mon cerveau, sourd à la majeure partie des paroles de Salmerón. *Elle n'existe pas. Elle n'*...

— Tu étais une souris dans un labyrinthe. Tu devais trouver la sortie tout seul. Mais nous t’aidions en te barrant les couloirs aveugles ; et parfois en te dégageant de nouveaux couloirs. Comme lorsque je t’ai appelé vendredi pour que tu voies la publicité pour notre revue, et que tu remarques en même temps celle d’Horacio Neirs et que tu ailles le voir. Ou quand nous t’avons tenté au Parque Ferial pour te pousser à prendre le livre de Rosalía Guerrero. Ou quand nous t’avons fait suivre par un modèle pour écrivains, Adán Nadal, pour t’aider à construire le père de ton personnage... Modèles et écrivains : cela a toujours été la source des romans. Ce qui arrive, c’est qu’à une autre époque c’était le modèle qui ignorait tout. Aujourd’hui, c’est l’écrivain qui ne sait rien. Je reconnais que le projet est un peu onéreux, mais nous l’amortirons bientôt. Tu savais que la première livraison de *Madrid en temps réel* se vend comme des petits pains ? – Et, avec une symétrie spectaculaire, le jeune homme vêtu de noir et le secrétaire sourirent. Salmerón, qui ne les voyait pas mais pressentait leurs sourires, les imita. – Tu sais pourquoi ? Parce que le public apprécie la *façon* dont il a été réalisé : les écrivains montent la garde toute la nuit, copiant tout ce qu’ils voient... Aujourd’hui, le lecteur apprécie beaucoup plus le rabat que le texte. C’est le syndrome du *Comment ça marche*, tu comprends ? Le public adore démantibuler un jouet pour voir comment il fonctionne. Nous, en réalité, nous ne vendons pas de livres : *nous vendons des rabats*, mon petit. Quand ton personnage sera publié nous raconterons comment tout a été planifié, et je t’assure que les éditions s’épuiseront rapidement...

Et il émit un petit rire satisfait pendant que ses doigts tambourinaient sur la table. Le jeune homme au costume noir referma le couvercle.

— Une précision, monsieur Cabo : c'est mon assistant, qui vous a amené ici, n'est-ce pas ? demanda Neirs, appuyé dans le fauteuil giratoire.

Le jeune homme déposa la boîte sur une étagère laquée, comme s'il s'agissait d'un ornement. "Quand le jeu est fini, on garde les pièces", pensai-je en le contemplant. Je ne me souciai même pas de répondre à Neirs.

— Il l'a fait par dépit, commenta le détective en acquiesçant de la tête, comme si j'avais répliqué quelque chose. Il voulait faire partie de l'équipe des écrivains de la maison d'édition, mais...

— De toute façon, ça n'a plus d'importance, Horacio, dit Salmerón. Et après un bref silence : Allez, mon petit, ne le prends pas comme ça. Tu vas gagner beaucoup d'argent. Tu veux vérifier ? Luis... — Le secrétaire tourna comme un ressort et le regarda. — Apportez-moi une copie du contrat de M. Cabo.

On entendit des pas fugaces de lutins sur les touches ; après, une rumeur de guêpes. L'imprimante tira la langue, blanche et rectangulaire. En quelques secondes, le papier était dans les mains de Salmerón.

— Tu as accepté et signé ces conditions. Tu as été informé de tout : qu'on t'admettrait dans une clinique pour te soumettre à un traitement qui te provoquerait une amnésie temporaire, qu'on simulerait un accident de la circulation... Tiens, Luis. Donne-le-lui pour qu'il le lise.

J'examinai ce pacte avec le diable. Ma signature, sous l'épigraphe "L'Auteur", était identique à celle que j'avais faite quand j'avais dédicacé le livre à Œuf Dur, des semaines plus tôt.

— Mon Dieu, dis-je.

— Que veux-tu ? plaisanta Salmerón.

— Ce n'est pas la première fois qu'un écrivain utilise des drogues pour s'inspirer, monsieur Cabo, remarqua Neirs, qui plaisantait probablement lui aussi.

— Tu t'es servi, comme nous le supposions, du carnet que nous t'avons remis à la clinique ? Les "Faits" et "Personnes" ? demanda Salmerón. Mon silence dut ressembler à une affirmation, car il dit : Ah, c'était parfait ! Toutes les pièces s'emboîtent au millimètre ! Et qu'est-ce qui a surgi ? Qu'est-ce qui est né dans le Madrid de ce gigantesque roman que d'autres vont maintenant continuer ? Natalia Guerrero, l'héroïne !

Un énorme hélicoptère se glissa par-dessus le secrétaire dans un silence de cétacé, sur le Madrid nocturne des fenêtres.

— Elle n'existe plus, dis-je.

Dans ma bouche, les mots se transformèrent en une poignée de salive amère que je dus avaler.

— Tu te trompes : bien sûr qu'elle existe, mon petit. C'est ta création.

— Non, la *tienne*, répliquai-je.

— Tu as fait ce que tu as voulu, Juan.

— Tu m'as obligé à faire ce que tu voulais. Elle est ton produit personnel.

— C'est toi qui as eu l'idée du paragraphe de l'ordinateur, révéla Salmerón avec calme.

— Mais c'est toi qui me l'as dicté, j'en suis sûr.

Mes yeux étaient aussi aveugles que les siens à ce moment. Je poursuivis, avec une fureur glacée :

— J'ai cherché ce que tu voulais que je cherche depuis le début. J'ai capturé une proie que tu as fabriquée toi-même... Natalia est à toi. Tu m'as obligé à la créer ainsi, sans attrait, solitaire, maladive...

— Elle ne nous appartient plus, mon petit. Les personnages vivent leur propre vie une fois créés.

Salmerón fit un signe. Le jeune homme qui avait ramassé les pièces tendit la main et une fleur indigo à un seul pétale jaillit de ses doigts, comme la surprise d'un mage, allumant la cigarette pourvue d'un fume-cigarette de son chef.

— J'ai vécu en pensant à elle, obsédé par elle... en la voyant dans mon imagination... dis-je.

— C'était ce que nous voulions que tu fasses. En réalité, c'est ce que tout le monde fait. La seule différence est que tu ne savais pas qu'elle était fictive. Tu *croyais* en elle. Ce qui, à bien y regarder, constitue une condition indispensable à la parfaite création d'un personnage.

Je m'approchai de la fenêtre. La ville avait changé : ce n'était plus Madrid mais une complexe Babylone de larmes et de lumières. Il s'agissait peut-être de New York. Je battis des paupières, et les gratte-ciels fondirent en gouttant de petites fenêtres éclairées, comme des barres de glace noire.

— Je comprends la difficulté du moment que vous traversez, monsieur Cabo, dit Neirs dans mon dos : vous vous étiez fait l'illusion que cette femme existait. Mais pourquoi avez-vous déposé vos espérances dans la littérature ? Je vous ai dit que, faute de rabat, rien de ce que l'on écrit n'est réel... Vous avez eu l'idée du lecteur naïf : vous avez lu une série de textes fictifs, ils ont nourri vos rêves, et maintenant, sur le point d'achever le livre, vous vous sentez déçu...

— C'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ? dis-je, me retournant soudain. C'est bien ce que tout le monde pense ?

— Et que pourrions-nous penser d'autre, mon petit ? intervint Salmerón. La littérature est un commerce... L'un écrit un livre ; un autre le vend ; un autre l'achète, le lit et se distrait. Le livre se ferme, se laisse sur l'étagère et la vie quotidienne revient. Point. Il n'y a rien d'autre. Un livre n'est pas un être humain.

Je les regardai – Salmerón, Neirs, les laquais – et ils me semblaient si pâles, si petits, si définissables, que j'eus envie de rire.

— Aucun de vous ne vaut un seul mot sur une feuille de papier ! dis-je.

Je me dirigeai vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda Salmerón.

— Continuer le jeu.

L'éditeur aveugle s'agitait sur son fauteuil lointain.

— Que comptes-tu faire ?

— Écrire, lui répondis-je en partant – je ne sais pas s'il m'entendit.

En arrivant dans la rue, je constatai que la voiture de Virgilio avait disparu. “Virgilio, mon petit guide. Ça ne fait rien. Qu'il s'en aille ! À quoi allait-il me servir maintenant ? Mon propre guide, ma petite mais utile inspiration... Il a atteint son objectif”, pensai-je. Puis j'appelai un taxi. En rentrant chez moi, je sentis la douleur humide à ma tempe gauche. Je me palpai. C'était le coup que m'avait donné Grisardo. Je saignais. “Ça ne fait rien. Ce coup doit aussi entrer en jeu.”

Il m'était venu l'idée la plus étrange qui puisse venir à un écrivain.

Il s'agirait de ma vengeance personnelle contre Salmerón.

XV

CE QU'ÉCRIVIT NATALIA GUERRERO

L'idée la plus étrange, et cependant la plus naturelle.

Me voici arrivé à la fin de cela, que je ne sais pas encore comment qualifier. Je ne peux le considérer comme une fiction, car il raconte une histoire vraie, pas une chronique réelle, puisque je prétends le transformer en fiction. Il conviendrait peut-être de l'intituler *Natalia Guerrero*, car c'est ce que je vais essayer de faire : transformer cette œuvre en mon personnage. Je ne veux pas créer un roman mais une femme. C'était là mon projet, mon plan, ma vengeance : vaincre la réalité avec ma petite fantaisie, raconter une histoire que personne ne pourrait considérer comme vraisemblable, mais où, en même temps, Natalia se distinguerait comme unique réalité. Y a-t-il une chose plus naturelle que l'effort d'un écrivain pour donner vie à son personnage ?

Salmerón m'avait poussé à construire Natalia pour son propre compte : maintenant j'allais transformer Salmerón et son univers en de simples fictions, son minutieux plan serait le thème d'un roman, et lui-même, mon éditeur omnipotent, un être abstrait, inventé aux dépens de la créature qui m'importait le plus.

J'avais conscience de la difficulté à laquelle j'étais confronté, de l'extraordinaire exploit que je me proposais de mener à bien, totalement *à bien*⁽⁹⁾. Mais j'avais confiance en l'écriture. Écrire est un travail de sorciers, une alchimie secrète. J'allais démontrer à Salmerón, à Neirs, à tous, que le papier et la plume étaient capables de tout. Et qu'un livre pouvait devenir un être humain.

Dès que j'arrivai chez moi cette nuit-là – le mardi 27 avril à 2 heures du matin – je me mis au travail. Avant, je fis un café

bien corsé et je pris une douche chaude, puis je m'essuyai et nettoyai ma blessure au front. Je ne savais pas jusqu'où pouvait aller ce jeu, mais les forces ne me manquaient pas. Assis devant l'ordinateur, j'observai les papiers découpés qu'il me restait et j'en choisis un au hasard.

3. Salmerón : aveugle, puissant.

“Natalia ne croit pas en toi, décidai-je de penser. Qui peux-tu être ou *que* peux-tu symboliser ? Tu cherchais à créer Natalia, mais tu ne savais même pas comment elle serait. Es-tu le destin aveugle ou Dieu tout-puissant ? Aucune importance. Ton pouvoir, ton omniscience, tes multiples serviteurs tomberont d'un simple geste de mes doigts sur le clavier quand j'écrirai : « Natalia ne croit pas en toi, elle a cessé de croire en des pouvoirs supérieurs. Elle est athée depuis sa plus tendre enfance. Songe que s'il existe Il est *aveugle* et trace dans la noirceur du hasard ses plans absurdes. Natalia s'est libérée des pouvoirs universels. Elle croit en elle-même et en ses propres capacités, comme je crois aujourd'hui que tout ce que j'écris peut devenir réel. »”

Je me sentis heureux en constatant comment une simple phrase sceptique sur une feuille de papier peut blesser à mort n'importe quel dieu, imaginaire ou véritable. Le reste des “Faits” et “Personnes” me sembla facile à caser. Je distribuai les premiers de façon fortuite, sans suivre d'ordre préétabli :

5. J'ai dîné au restaurant le soir de mon anniversaire.

6. Une maison de fous : *La Floresta Invisible*.

2. Sortie après huit jours d'hospitalisation.

L'histoire surgissait d'elle-même : Natalia avait décidé de sortir dîner dans un restaurant la nuit du 13 avril – ce n'était pas son habitude mais peut-être se sentait-elle très seule cette nuit-là. Elle but davantage qu'elle n'aurait dû, et la tristesse et

les idées suicidaires s'accrochèrent à elle avec davantage de force que les autres fois. À son retour, elle décida de s'ôter la vie en s'écrasant en voiture dans un virage. Elle en sortit indemne – juste une blessure au front –, mais fut admise dans un hôpital psychiatrique. Les souvenirs de ce mystérieux endroit, de cette “maison de fous” où elle se contentait de manger et d'écrire, comme à *La Floresta*, étaient gravés dans sa mémoire. Je choisis deux “Personnes” : “Felipe : insupportable, fou” constituerait un bon symbole des patients qui l'entourèrent ces jours-là, avec leurs conduites inexplicables et leur langage hiéroglyphique. “Neirs : élégant, professionnel” représenterait le psychiatre qui la reçut dans son bureau tout blanc et lui demanda de dire “avec une confiance absolue” en quoi il pouvait l'aider. Cet homme l'avait sortie du trou, et elle s'en souvenait avec gratitude. Cependant, en même temps, Natalia s'était sentie “utilisée” par lui, comme si ses questions la guidaient vers un lieu absolument artificiel en elle-même, simplement planifié.

Parfait. Une heure s'était à peine écoulée et je le tenais : Natalia Guerrero avait été admise dans un hôpital psychiatrique après sa tentative de suicide. Huit jours plus tard, elle était chez elle. Que s'était-il passé alors ? Avait-elle entièrement récupéré ? Avait-elle replongé dans les ténèbres ?

Sur la table, il ne restait qu'un seul “Fait” et deux “Personnes”. Je choisis le premier.

4. Paragraphe de la femme inconnue.

Il n'y avait là aucun mystère. Natalia était écrivain. Avant l'accident, et peut-être avant sa dépression, elle avait entrepris la rédaction d'un nouveau roman. Il traitait d'une femme inconnue dont quelqu'un tombait amoureux. Elle écrivit quelques phrases – peut-être un paragraphe –, mais le travail fut interrompu par les événements ultérieurs. En arrivant chez elle après avoir été autorisée à sortir, elle le reprit. De quelle façon ? Où se trouvait le roman de Natalia ? “Je vais l'écrire”, pensai-je.

Quand elle reprit son roman après l'accident, Natalia commença à comprendre qu'écrire n'était pas un travail vain et vide, mais un pouvoir de transformation, de métamorphose. À travers l'écriture, Natalia pouvait parler d'elle-même avec la voix des autres. Peu à peu, son œuvre se transforma en une autobiographie, mais rédigée de l'extérieur. Ce qui avait commencé comme une aventure, une intrigue fictive, se transformait, au fil des chapitres, en un parcours de ses souvenirs lointains et proches. Mais elle ne voulait pas en être la conductrice. Mets-toi au volant de mon autobiographie, Juan, avait dû demander Natalia, et emmène-moi dans le passé : je veux comprendre la raison de ma solitude, de ma tristesse, de mes envies de mourir... Je sus tout de suite que la femme inconnue de son roman, que le protagoniste cherchait avec tant d'acharnement, était l'auteur elle-même. Et je sus que les personnages étaient des marionnettes des êtres de son souvenir, des poupées vaudou dans lesquelles Natalia pouvait enfoncer des aiguilles effilées.

“L'écriture comme façon de nous trouver nous-mêmes.” L'idée n'était pas originale, mais elle me plaisait. “Parce que *la seule chose réelle d'un texte est l'auteur* ; n'est-ce pas, monsieur Neirs ?”

J'examinai alors les deux dernières “Personnes”, celles dont le hasard avait décrété qu'elles resteraient debout jusqu'à la fin.

9. Juan Cabo : fictif.

14. Natalia Guerrero : réelle.

Bon, c'était là. Était-il nécessaire d'ajouter quelque chose ? “Allons, ce n'est qu'un petit effort”, pensai-je. En fin de compte, n'importe quel écrivain serait disposé, le cas échéant, à tout donner pour son personnage : la vie, la raison, jusqu'à l'existence. Mais mes mains tremblaient. Je ne pouvais pas continuer. “C'est une décision trop grave. Il faut du courage, parce que moi aussi je compte”, pensai-je. Il était plus de

4 heures du matin, de sorte que je décidai de me reposer un peu.

Toutefois, au lit, mon insomnie se mit en marche. Un orage avait éclaté et le fracas des éclairs m'empêchait même de fermer les yeux. J'avais chaud, je transpirais. Je passai une main sur ma barbe et pensai : "Ah, je l'ai toujours."

Mais je ne pus trouver de motif logique à cette pensée. Y avait-il une possibilité que je *n'aie pas de barbe* ? Je palpai ma tempe gauche, qui me faisait mal : j'avais presque une brèche dedans. Je me rappelai le coup de Grisardo.

Incapable de continuer à supporter la solitude de mon cerveau, je me levai, allai dans le bureau et examinai les étagères à la recherche d'un livre pour me distraire. Je repoussai le premier sur lequel se posèrent mes yeux : *l'Orlando* de Virginia Woolf. Je n'aimais pas non plus *Niebla*, d'Unamuno. Je finis par décider de laisser intervenir le hasard, et sortis un livre à l'aveuglette. C'étaient les *Métamorphoses* d'Ovide dans la version classique de Ruiz de Elvira. Je le feuilletai au lit. Le poème, je le savais, se composait de quinze chants, ou quinze chapitres, et il narrait, par le biais de la transformation constante des dieux et des hommes, l'histoire du monde. Une métaphore de la littérature, sans doute. L'écrivain se transforme en hommes et femmes, en choses, en villes, en animaux, en orages, et raconte l'histoire de son monde. L'écrivain possède le pouvoir des anciens dieux de l'Olympe. J'ouvris le volume au chant XV et tombai sur les vers où Pythagore – Ovide transformé en Pythagore – lance son célèbre discours : "tout se transforme, rien ne se perd"...

... Et comme la cire malléable sur quoi l'on grave de nouvelles empreintes

Ne reste pas telle qu'elle était, ne garde pas la même forme

Tout en étant la même cire, il en est ainsi pour l'âme qui reste la même

Mais qui adopte, je vous le dis, diverses apparences.

Un éclair tonna : comme si le ciel se raclait la gorge en se préparant à prononcer un gros mot.

La pluie galopait avec mille pattes d'insectes sur les persiennes. Je tournai une autre page.

... la nature renouvelle toutes choses

En produisant d'autres formes à partir des anciennes.

Rien ne meurt dans l'ensemble de l'univers, croyez-moi,

Tout varie en revanche, et change d'aspect ; ce que l'on appelle naître,

C'est commencer d'être autre chose que ce que l'on fut,

Mourir, c'est terminer ce processus.

Je me réveillai à un moment de la matinée, entouré de sueur et de pénombre. Le livre reposait, ouvert, sur ma poitrine, comme un cœur qui aurait cessé de battre. La pluie n'avait pas cessé. Je me levai et remontai les couloirs solitaires. La tête me tournait. Mon corps me faisait mal comme si chaque articulation s'était transformée en sa propre version métallique et pourvue de vis.

Ninfa n'était nulle part. Dans sa chambre, je ne trouvai pas la moindre trace de sa lointaine présence. "Peu importe. Elle a dû être modèle pour écrivains elle aussi", décidai-je.

Subitement, une horreur inexplicable me fit courir vers le miroir le plus proche – la salle de bains du rez-de-chaussée. Mais je pus constater, avec un soupir de soulagement, que j'avais toujours mon visage de masque, mes lunettes, ma barbe courte et compliquée. "Je suis toujours Juan Cabo", pensai-je. Qui aurais-je été, sinon ?

Tout change et renouvelle son apparence.

Je compris que j'étais nerveux. Pour me rassurer, je retournai dans mon bureau après le petit-déjeuner, allumai l'ordinateur et commençai à écrire ceci : cette œuvre, lecteur, que tu as lue, et que j'ai décidé d'intituler *Daphné disparue*.

Et au fur et à mesure que je l'écrivais et que défilaient les jours et les chapitres, j'avais l'impression que les personnages et les situations étaient de plus en plus fictifs, comme si le fait de les raconter les privait de réalité ; comme si, par le simple fait de raconter les choses qui étaient arrivées, celles-ci auraient pu ne jamais arriver. Je passai plusieurs semaines enfermé à la maison, travaillant à mon œuvre. Et aujourd'hui, 3 juin 1999, au stade de ces phrases, j'ai décidé de franchir enfin la dernière étape.

Ma vengeance est prête : Salmerón n'existe pas, Natalia est l'auteur de ce roman, et moi...

Je viens de remarquer le sac en toile cirée.

Il gît par terre dans mon bureau, couleur goudron, ondulé comme un chat. Sur l'étiquette attachée à l'anse, on lit : "Effets personnels de Natalia Guerrero trouvés à l'intérieur de sa voiture." Je l'ai ouvert. J'en ai sorti un sac à main noir. À l'intérieur, j'ai trouvé un petit miroir, un tube de rouge à lèvres presque pas utilisé, d'autres objets de maquillage, un vaporisateur contenant un parfum coûteux, un paquet de Kleenex et un porte-monnaie. Dans ce dernier, deux cartes de crédit, sept mille pesetas en billets, un peu de monnaie et la carte nationale d'identité, au nom de Natalia Guerrero Parra. Je l'ai examinée avec curiosité.

La voici. La photo de son visage. Son visage de face.

Elle n'est pas jolie comme je l'avais imaginée, certes, mais elle ne me semble pas excessivement laide. C'est... une femme ordinaire, avec des lunettes et des cheveux châtain retenus en chignon.

Avec la carte d'identité dans la main, je suis allé dans la salle de bains et je me suis observé à nouveau dans la glace : mes cheveux châtain clair, mes grands yeux, mon visage si laid, de masque...

De masque.

Songeur, je laisse mes doigts se prendre dans ma barbe. Et si je me rasais ? Je le fais : la barbe se détache entièrement, à la racine, avec des gestes de chrysalide. Un reflet du soleil sur la peau du miroir éclaire mon visage. Je constate que, rasé, celui-ci semble beaucoup plus réel : il est rond comme un œuf, un peu mou. Je contemple mes grands yeux effrayés, mais loin d'être laids ; mes lunettes ; ma minceur ; ma couleur blanchâtre. La blessure persiste à ma tempe gauche, une cicatrice de l'accident, la dernière qu'il me reste. La blessure qui me rappelle que j'ai voulu me tuer en voiture la nuit de mon anniversaire.

“Je t'ai tellement cherchée, Natalia, tous ces jours... Où te cachais-tu ? Tu me semblais si inconnue... Qui étais-tu ?” pensai-je.

Je n'ai plus peur de me regarder dans le miroir. Je me déshabille. Je caresse mon cou, la douce naissance de mes seins de femme, le ventre vide de vie, le pubis sombre. Mes cheveux se répandent sur mes épaules. Je les rassemble de la main et les attache en chignon.

Je suis contente de mon apparence pour la première fois. “Ça y est. Je te tiens, me dis-je. La photo de la couverture. Enfin.”

REMERCIEMENTS

On répète jusqu'à satiété qu'un roman n'est pas le travail d'une seule personne mais de beaucoup. Cet ouvrage ne serait pas né sans l'aimable impulsion du docteur Juan Neiva, ici dépeint – légèrement – sous les traits d'Horacio Neirs, le psychiatre qui s'est occupé de moi après ma tentative de suicide d'avril dernier. "Vous êtes un écrivain, me disait-il pendant ses longues séances de consultation dans son bureau soigné, eh bien écrivez : vos impressions, vos désirs, votre vie..." L'idée me terrifiait. "Je préfère écrire un roman", répliquais-je. Et j'écrivis un roman – celui-ci – qui a fini par devenir mes impressions, mes désirs et ma vie. Au docteur Neiva, et aussi aux paroles d'encouragement de la maison d'édition où je publie, merci beaucoup.

La lumière entre à flots par la fenêtre de mon bureau. Aujourd'hui, nous sommes le 3 juin 1999. Je suis restée trop longtemps transformée en feuilles ; je compte maintenant revenir à la vie.

Parfois, lecteur, j'ai eu la sensation étrange d'avoir été écrite moi aussi, que lorsque tu regarderas la couverture de ce livre – où je niche moi-même plus que dans aucun autre – tu ne verras pas mon visage mais celui d'un auteur différent. Y avait-il là quelque chose d'étrange ? Écrire, c'est nous transformer en permanence, une métamorphose incessante, le pouvoir des anciens dieux de l'Olympe. Je sais que lorsque le docteur Neiva lira mon œuvre il reconnaîtra dans chacun de mes personnages le modèle qu'il représente, ou a représenté, dans ma propre vie. "Mais, et Juan Cabo ? Qui est-ce ?" demandera-t-il. Je ne répondrai pas.

Un bruit de voiture. Elle vient ici. C'est un ancien collègue du lycée où j'enseignais le latin et le grec. On se connaît à peine, mais il a appris mon accident et il me téléphone depuis, sincèrement intéressé par ma convalescence. Aujourd'hui,

pour la première fois, j'ai rendez-vous avec lui. Il est barbu et porte des lunettes, mais il n'est ni laid ni petit comme Juan Cabo, il est grand et séduisant. Cependant, je pensais à lui quand j'écrivais sur mon héros. Je rêvais qu'il me cherchait, qu'il voulait me sauver, qu'il m'aimait...

Je le vois descendre de voiture et se diriger vers la porte. Il sonne.

Je suis tombée amoureuse d'un homme inconnu.

Et je veux le rencontrer.

N. G.

Mirasierra, Madrid, 1999

1 La Forêt Invisible. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2 Mille pesetas, environ dix euros actuels.

3 Allusion aux *Métamorphoses* d’Ovide.

4 Tours jumelles situées au nord de Madrid.

5 Tour de télécommunications située à l’ouest de Madrid.

6 Jeu de mots sur le double sens de *real* en espagnol : “réel” et “royal”.

7 Toutes les citations des *Métamorphoses* d’Ovide sont reprises de la traduction de Danièle Robert (Actes Sud, 2001).

8 Jeu de mots entre *menoscabo* (“amoindrissement” – et “M. Cabo”, le nom du narrateur.

9 Jeu de mots entre Cabo, le nom du narrateur, et *a cabo*, expression signifiant “à bien”.